

Université de Montréal

***SQUEEZE***

Représentations du baseball dans l'imaginaire social au Québec : 1994-2014

Francis Mineau

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures et postdoctorales  
en vue de l'obtention du grade de M.A. en  
Littératures de langue française

Avril 2017

©Francis Mineau, 2017

## Résumé

Le baseball occupe une place atypique dans les discours publics au Québec. Ses multiples représentations, teintées d'une exubérante ferveur ou d'un désintérêt des plus opiniâtres, l'attestent sans équivoque. Outre l'unicité de la langue française (qui est déjà beaucoup en soi), on se doute que des particularismes québécois existent et qu'ils prennent forme dans les diverses manifestations culturelles écrites, chantées, dessinées ou publicisées de ce sport. Le baseball a influencé les cultures savante et populaire d'ici et il continue à faire couler de l'encre, à pénétrer et à structurer des discours de natures diverses et à marquer l'imaginaire et l'imagination. Il s'agit dans la présente recherche d'arriver à une lecture spécifiquement québécoise des représentations du baseball dans l'imaginaire (social, collectif et culturel) entre 1994 et 2014, grâce à l'examen de quatre thématiques principales, soit l'écriture, l'espace, le temps et la sexualité.

Mots-clés : baseball, Expos de Montréal, littérature québécoise, culture populaire, imaginaire social, sociocritique, histoire culturelle.

## **Abstract**

Baseball holds a special place in Quebec's public discourse. Its multiple representations, stuck between heartfelt passion and a stubborn disinterest, are proof of this. Besides the uniqueness of the French language (which is already significant in itself), we can suspect that a Quebec distinctiveness exists through the various cultural expressions of this sport, whether they be written, sung, drawn or publicized. Baseball has influenced both highbrow and popular culture and continues to be discussed, to penetrate and structure various discourses and to influence imagination and the imaginary. The aim of the present research is to provide a Quebec-specific reading of baseball's presence and representations in the social, collective and cultural discourses between 1994 and 2014 through the consideration of four main themes : writing, space, time and sexuality.

Keywords: baseball, Montreal Expos, Quebec literature, popular culture, social imaginary, sociocritique, cultural studies.

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ ET MOTS-CLÉS .....	II
ABSTRACT AND KEYWORDS .....	III
TABLE DES MATIÈRES .....	IV
REMERCIEMENTS .....	VI

### INTRODUCTION

« Le baseball c'est plate en tabarnaque, pis anyway j'ai pas de mitte. » .....	2
1994/2004/2014 : une histoire dans l'Histoire .....	5

### CHAPITRE I : ÉCRITURE

Sport d'écriture/écriture sportive .....	8
<i>Play ball ! ...prise deux : Le baseball virtuel</i> .....	14

### CHAPITRE II : ESPACE

Au jeu ! .....	30
<i>Home run</i> .....	32
La trappe : transfert de la fiction vers la réalité .....	36
Appendice : fausse balle .....	39
Un terrain de balle .....	40
Gastronomie d'estrade .....	49
Déplacements .....	53

### CHAPITRE III : TEMPS

Mythologie (d'estrade) .....	61
Un temps long .....	65
Sport et religion : chronologie québécoise .....	70
Temps d'ici .....	79

### CHAPITRE IV : SEXUALITÉ

Balle et sexe .....	84
À la découverte de l'autre : une réussite amoureuse .....	85

Échecs amoureux ..... 91  
Passage à l'acte ..... 97

**CONCLUSION**

Fin de partie ..... 101  
Apparitions furtives ..... 106

**BIBLIOGRAPHIE** ..... 113

## Remerciements

Tout juste avant la fin de mon baccalauréat, alors que je ruminais l'idée de me lancer dans les études supérieures, que je n'avais pas de sujet de recherche en tête et que je doutais de mes capacités à réussir une telle entreprise, j'ai dû répondre à la question suivante : « Si tu choisissais un sujet de maîtrise à l'instant, dans ce café, quel serait-il? » Posée ainsi, cette question à première vue saugrenue m'a tout de suite plu parce qu'elle semblait suggérer que toutes les réponses étaient bonnes. Sur un coup de tête, j'ai balbutié : « le... baseball... ».

J'aime les coups de tête, car ils sont à l'image des accidents de parcours : un subtil mélange de hasard, d'instinct et de chaos. Les coups de tête vous mettent parfois dans le trouble, mais ils ont l'avantage de faire bouger les choses.

Je ne sais pas ce que j'aurais répondu s'il n'y avait pas eu à cette époque l'annonce de la tenue du premier match de baseball des Ligues majeures à Montréal depuis le départ des Expos en 2004. Si ce n'avait été de la *poffe* de nostalgie qui me montait à la tête, je suis certain que jamais je n'aurais prononcé ce mot « baseball ». J'aurais aujourd'hui sans doute un autre sujet d'étude ou plutôt, comme j'ai tendance à le croire, pas de sujet du tout.

Je remercie Marcello Vitali-Rosati de m'avoir posé cette question un soir de 2013 et d'avoir payé le café. Merci aussi, et surtout, à Benoît Melançon, Pierre Popovic, Alex Gagnon et Micheline Cambron, qui m'ont aidé et guidé (mis dans le trouble) chacun à sa façon.

CARTER. 11 HR. 29 RBI. .268

Hugh Hood, « Ghosts at Jarry »

## **INTRODUCTION**

« Le baseball c'est plate en tabarnaque, pis anyway j'ai pas de mitte<sup>1</sup>. »

Le baseball serait-il à la fois le plus ennuyeux – le plus plate – et le plus littéraire des sports? Samuel Archibald soutient que « Là où l'esprit grossier ne voit qu'un jeu interminable [...], qu'un demi-sport de dégénéré, bon pour endormir les téléspectateurs insomniaques, [...] le poète voit l'infini<sup>2</sup>. » George Bowering pousse l'idée encore plus loin dès les premières lignes de son essai « Baseball and the Canadian Imagination » : « *Baseball is poetry, [...] I rather believed that if some ragan-clad semi-Brit campus poet did not know anything about baseball, did not like it, in fact, he probably didn't know that much about poetry, either*<sup>3</sup>. » De telles conceptions ne se rattachent évidemment pas qu'au jeu brut. Elles sont liées à l'ensemble des discours que ce sport est en mesure de mobiliser, ainsi qu'à son grand pouvoir évocateur. En effet, la matrice des récits qu'il produit, met en scène et raconte dépasse assurément l'espace du losange; elle se trouve en grande partie dans son histoire, sa relative lenteur et son iconographie singulières (ses stades, ses héros, sa terminologie colorée, son américanité, etc.). Michel Nareau, dans son ouvrage *Double jeu. Baseball et littératures américaines*, note que « le baseball est un discours, un acte narratif qui amalgame diverses représentations et attributs<sup>4</sup> ». Il serait un *objet complexe* producteur de récits et de signes, c'est-à-dire de sens, et il répondrait par ce fait à des besoins. Nareau affirme aussi qu'une des fonctions du baseball, lorsqu'il est mis en récit, est de

---

<sup>1</sup> Mathieu Poulin, « Attendre sa balle », dans *Good eye ! Treize textes qui parlent de balle*, Poème sale, 2012.

URL : <http://poemesale.com/2012/10/25/mathieu-poulin-attendre-sa-balle/>

<sup>2</sup> Samuel Archibald, « Put me in, coach! [Fragments d'éternité] », dans *Good eye! Treize textes qui parlent de balle*, Poème sale, 2012.

URL : <http://poemesale.com/2012/10/16/samuel-archibald-put-me-in-coach-fragments-deternite/>

<sup>3</sup> George Bowering, « Baseball and the Canadian Imagination », dans *Imaginary Hand. Essays by George Bowering*, Edmonton, NeWest Press, coll. «The Writer as Critic», 1988, p. 43.

<sup>4</sup> Michel Nareau, *Double jeu. Baseball et littératures américaines*, Montréal, Le Quartanier, coll. «Erres Essais», 2012, p. 346.

« négocier les identités hybrides des Amériques et d'aménager des points de repères spatiaux et temporels pour répondre à l'hétérogénéité continentale<sup>5</sup> ». Bien que cette conclusion découle d'une étude menée dans une perspective plurinationale, la présence francophone y est somme toute minime. Il s'agira dans la présente recherche d'arriver à une lecture spécifiquement québécoise des représentations du baseball dans l'imaginaire (social, collectif et culturel), grâce à l'examen de quatre thématiques principales, soit l'écriture, l'espace, le temps et la sexualité, dans un corpus diffusé de 1994 à 2014.

Outre l'unicité de la langue française (qui est déjà beaucoup en soi), on se doute que des particularismes québécois existent et qu'ils prennent forme dans les diverses manifestations culturelles écrites, chantées, dessinées ou publicisées de ce sport. Le baseball a influencé les cultures savante et populaire au Québec et il continue à faire couler de l'encre, à infiltrer et à structurer des discours de natures diverses et à marquer l'imaginaire et l'imagination. Des publicités de Loto-Québec (maladroite) et de la Société de l'Assurance automobile du Québec (réussie) nous le rappelaient d'ailleurs jusqu'à tout récemment. La première proposait un piètre « Vous ne comprendrez peut-être pas les signaux du lanceur, sauf que... » (alors que c'est plutôt des signaux du receveur – ou du gérant, ou de l'instructeur – dont il s'agit<sup>6</sup>), tandis que la

---

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Cela montre que le baseball, ici, est encore un sport mal compris et mal maîtrisé, ou alors qu'il est véritablement un sport d'erreurs (à prendre à la lettre). Dans une nouvelle publiée en 2016, Mélissa Verreault parle de « l'enclos des remplaçants » où s'exerçait le lanceur John Wetteland, alors que le terme approprié est « l'enclos des releveurs ». Mélissa Verreault, « Les fausses balles (nouvelle) », dans *Stadorama. 25 points de vue sur le Stade olympique*, Montréal, VLB éditeur, 2016, p. 136-137. André Brochu se méprenait aussi en 1978, dans sa correspondance avec Gilles Marcotte, en interchangeant le monticule et le marbre : « D'une âme égale, la casquette sur les yeux, la mâchoire active, un morceau de bois sur l'épaule, je vais au monticule comme Moïse à la montagne "du stérile Nébo" ». Mais il avait le mérite de rajuster le tir, avouant candidement sa méconnaissance du jeu : « Dites-moi, le monticule, est-ce le lieu d'où on lance ou celui où l'on frappe ? Il serait bon que je le sache, histoire d'ajuster mes métaphores. » André Brochu et Gilles Marcotte, *La littérature et le reste. Livre de lettres*, Montréal, Quinze, coll. « Prose exacte », 1980, p. 30.

seconde faisait la promotion de la courtoisie au volant : « Partagez [*sic*] la route avec les autres, y a rien là. C'est pas mal plus facile que de partager un gant de baseball avec son coéquipier<sup>7</sup>. »

Le corpus à l'étude est composé d'articles de journaux<sup>8</sup>, de nouvelles, de romans et de textes variés. Il faudra les penser dans leur action avec la *semiosis sociale* dont ils participent, c'est-à-dire « l'ensemble des moyens langagiers mis en œuvre par une société pour se représenter ce qu'elle est, ce qu'elle tient pour son passé et pour son avenir<sup>9</sup> », et effectuer des allers-retours entre eux afin de définir du mieux possible la singularité, les ressemblances ou les différences, et les dérives sémantiques qui les caractérisent, par rapport aux topoï choisis. La notion d'imaginaire social, « ce rêve éveillé que les membres d'une société font, à partir de ce qu'ils voient, lisent, entendent et qui leur sert de matériau et d'horizon de référence pour tenter d'appréhender, d'évaluer et de comprendre ce qu'ils vivent; autrement dit : il est ce que ces membres appellent la réalité<sup>10</sup> », telle que l'a récemment définie Pierre Popovic, guidera en partie la recherche. Il faudra commencer le travail d'analyse à l'intérieur même des textes, en s'attachant parfois à l'étude de petites unités, pour en arriver à les faire résonner dans une perspective élargie. Il s'agit aussi d'une tentative (non exhaustive) de recensement des discours en un lieu et en un temps donnés inspirée des *cultural studies*, qu'Armand Mattelart et Érik Neveu définissent comme une « antidiscipline [qui] marque le refus des cloisonnements disciplinaires, des spécialisations, la volonté de combiner les apports et les questionnements

---

<sup>7</sup> SAAQ, Courtoisie et partage de la route 2016, « Gant de baseball ».

URL : <https://saaq.gouv.qc.ca/transcription-textuelle/transcription/2311/gant-de-baseball/>

<sup>8</sup> Principalement tirés de *La Presse* et du *Devoir*.

<sup>9</sup> Pierre Popovic, *La mélancolie des Misérables. Essai de sociocritique*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres Essais », 2013, p. 22.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 29.

issus de savoirs métissés<sup>11</sup> ». La culture littéraire et *a fortiori* la littérature ne sont pas des entités peu poreuses, évoluant de façon individuelle et suffisante dans un réseau exclusif de haut savoir. Elles peuvent agir comme médiatrices afin d'établir un passage de connaissances vers l'autre, vers autre chose; elles sont à même de faire le pont entre culture savante, culture populaire et, le cas échéant, culture sportive.

### **1994/2004/2014 : une histoire dans l'Histoire**

La coupe chronologique qui englobe les vingt années précédant le début du projet de recherche n'est pas fortuite, puisque cette période riche en rebondissements (si l'on peut dire) s'organise autour de trois dates significatives dans l'histoire du baseball au Québec. L'idée n'est pas tant de se limiter à ces dates de façon stricte ou rigide, mais plutôt de les prendre comme ce qu'elles sont dans leur *sens large*, c'est-à-dire des points de repères temporels qui se dépassent un peu eux-mêmes, afin de jeter un regard éclairé sur ces deux dernières décennies<sup>12</sup>.

En 1994, le cours des matchs dans la *Major League Baseball (MLB)* est interrompu par une grève des joueurs qui dure un peu plus d'un mois (du 12 août au 14 septembre). L'annulation de la saison et des séries éliminatoires marquent la fin de la grève, mais pas la résolution du litige qui oppose la *Major League Baseball Players Association* aux vingt-huit propriétaires d'équipes<sup>13</sup>. Les Expos de Montréal présentent au moment où la grève est déclenchée la meilleure fiche des ligues majeures. Alors que les rêveurs et les optimistes savent

---

<sup>11</sup> Armand Mattelart et Érik Neveu, *Introduction aux Cultural Studies*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2003, p. 5.

<sup>12</sup> Qu'on étirera en réalité de 1990 à 2016.

<sup>13</sup> C'est la première fois – et jusqu'à présent la seule – dans l'histoire de la *MLB* qu'une saison est annulée.

bien que « C'était la plus belle saison, et si elle s'est terminée avant d'advenir, elle a bel et bien existé<sup>14</sup> », les plus pessimistes (ou terre à terre, c'est selon) croient que celle-ci a sonné le glas des Expos et qu'elle fut résolument « *the most bittersweet in Montreal baseball history*<sup>15</sup> ». Pour souligner l'infortune fatidique du club montréalais, Bill Young et Danny Gallagher ont publié *Ecstasy to Agony : The 1994 Montreal Expos*, le réseau *MLB Network* a produit le documentaire *Triumph & Tragedy : The 1994 Montreal Expos* et le journaliste Ronald King les a déclarés morts avant l'heure dans « Les Expos : 1969-1994 ».

En 2004, après quelques années de chute libre, le club moribond déménage à Washington : c'est le chant du cygne et les partisans endeuillés font leurs adieux à la première franchise des ligues majeures au Canada, affectueusement affublée de « l'indécrottable sobriquet<sup>16</sup> » *Nos Amours*. Le 30 septembre, au lendemain de l'ultime match de l'équipe (son 2786<sup>e</sup>), on publie à la une de *La Presse* un fatal « C'en est fait des Expos », un sentimental et déférent « Adieu Nos Amours » dans *The Gazette*, un simple « Adieu! » dans *Le Journal de Montréal* et un brutal « Washington arrache les Expos à Montréal » dans *Le Soleil* de Québec.

L'année 2014 vient clore la période parce qu'elle marque le dixième anniversaire de la disparition des Expos et qu'elle porte en elle une sorte de promesse de renaissance, grâce entre autres à l'injection de fonds publics dans la réfection et l'entretien des terrains de balle montréalais et à la présentation de deux matchs préparatoires des Blue Jays de Toronto au Stade olympique.

---

<sup>14</sup> Daniel Canty, « Tintin dans la Batcave. Aventures au pays de Robert Lepage, épisode 7 », *Liberté*, 295 (53 : 3), avril 2012, p. 79. URL : <http://id.erudit.org/iderudit/66339ac>

<sup>15</sup> Stu Cowan, « Bittersweet memories in Expos book », *The Gazette*, 29 mars 2014.  
URL : <http://montrealgazette.com/sports/book-tells-story-of-the-1994-expos>

<sup>16</sup> Jean Dion, « Ils étaient 47 001 : "C'est icitte que ça se passe". Les Expos ont déçu à leur premier match », *Le Devoir*, « Actualités », samedi 9 avril 1994, p. A1.

## CHAPITRE I : ÉCRITURE

## Sport d'écriture / écriture sportive

Je ne suis pas sûr que ça s'appelle un écrivain quelqu'un qui écrit un livre sur le baseball. Je suppose que oui. C'est un livre comme les autres après tout<sup>17</sup>.

Dans *De la littérature avant toute chose*, Gilles Marcotte(c)<sup>18</sup> affirme que le baseball « a une existence littéraire appréciable au Québec<sup>19</sup> », même s'il abonde moins dans la littérature dite traditionnelle que, par exemple, le hockey. Mais, justement, *l'existence littéraire* du baseball ne peut se limiter exclusivement à cette littérature « traditionnelle ». Il suffit d'embrasser du regard d'autres disciplines et divers modes de production sémioculturels, à commencer par le journalisme, mais aussi la publicité, la caricature, la bande dessinée ou la chanson pour s'en convaincre : le baseball au Québec possède effectivement une *existence littéraire appréciable* et variée, dont il arrive cependant que l'on mesure mal l'étendue et la portée.

Parce qu'il est « un sport qui s'énonce quotidiennement<sup>20</sup> » et qu'une équipe des ligues majeures évoluait encore à Montréal au cours des années 1990 et 2000, la couverture médiatique du baseball dans les journaux était foisonnante. En marge d'une *existence littéraire* dans les textes de fiction, cette couverture suffisait à faire du baseball, par sa quotidienneté et son dynamisme, un « lieu vivant ». Par la cadence imposée par le nombre de joutes, cette routine quasi militaire, ou encore parce que certains chroniqueurs et analystes passent parfois le plus clair de leur temps à « rappeler les temps anciens [...] en relatant mille et une anecdotes

---

<sup>17</sup> Roger Poupart, *Premier but*, Montréal, Boréal, coll. « Inter », 1990, p. 10.

<sup>18</sup> Afin d'éviter la confusion entre homonymes, un (c) indique qu'il s'agit du critique et professeur Gilles Marcotte, alors qu'un (j) indique qu'il s'agit plutôt du journaliste du même nom.

<sup>19</sup> Pierre Popovic, *Entretiens avec Gilles Marcotte. De la littérature avant toute chose*, Montréal, Liber, coll. « De vive voix », 1996, p. 50.

<sup>20</sup> Michel Nareau, *op. cit.*, p. 347.

concernant quelques vedettes disparues<sup>21</sup> », le baseball est effectivement un sport qui fait couler de l'encre. On peut même dire qu'il est, d'une certaine manière, un sport scriptural : un *sport de scribe*. Il n'est pas scriptural uniquement parce que les résumés de match et les chroniques se multiplient dans les cahiers sportifs des quotidiens; il n'est pas non plus exclusivement scriptural parce qu'il joue un rôle important dans les littératures des Amériques (ainsi que l'avance Michel Nareau dans son ouvrage de 2012), particulièrement celle des États-Unis, où l'on dénombre depuis le début du XXe siècle une quantité importante de romans y faisant référence. Avant cela, avant la lettre si l'on peut dire, le baseball est un sport que l'on peut *écrire*, au sens littéral du terme. C'est ce que l'on appelle *marquer la partie*. Michel Spinelli, ancien marqueur officiel des Expos, explique dans la chronique « Le coin du marqueur » que

Marquer la partie peut rendre le jeu encore plus captivant et surtout, plus amusant. Vous pourrez ainsi mieux suivre le déroulement du match, anticiper les décisions du gérant et comprendre davantage les stratégies offensives et défensives des équipes en présence. [...] vous pourrez compiler des statistiques sur vos joueurs favoris à mesure qu'ils accomplissent leurs exploits et conserver pour toujours le portrait d'un match décisif et enlevant<sup>22</sup>.

Il s'agit de noter en temps réel chacun des jeux qui composent une partie, dans l'espoir de « conserver pour toujours » la *mémoire* de celle-ci, animé par un souci d'archivage et de plaisir. Pour tous ces gens qui s'ennuient au baseball parce qu'ils « manquent d'amis ou de famille avec qui partager un pique-nique et avec qui engager les conversations banales et interminables qui doivent combler le vide incommensurable d'un jeu statique fondé sur des chimères stratégiques<sup>23</sup> », marquer une partie deviendrait à la fois une manière plaisante et durable d'inscrire un récit dans le temps et de s'inscrire soi-même comme participant actif, non

---

<sup>21</sup> Bernard Arcand et Serge Bouchard, « Le baseball », dans *Du pôté chinois, du baseball et autres lieux communs*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1995, p. 53.

<sup>22</sup> Michel Spinelli, « Le coin du marqueur », dans *Expos Match*, vol. 1, no 1, 1993, p. 73.

<sup>23</sup> Bernard Arcand et Serge Bouchard, *loc. cit.*, p. 40.

pas seulement en tant que spectateur bucolique. L'écrit prend le relais d'une parole *banale et interminable* : la conversation laisse place au *marquage*<sup>24</sup>.

Ce rapprochement entre le baseball et l'écriture se trouve parfois au cœur de publicités ciblées. « Pour la meilleure moyenne au crayon », titre-t-on dans *La Presse* du mardi 26 mars 1994, afin de présenter le *Défi Baseball* (concours basé sur des prédictions).



Loto-Québec reprend presque le même jeu de mots un an plus tard, ainsi qu'un bâton transformé cette fois en stylo, pour annoncer sa loterie *Mise-o-jeu*<sup>25</sup>.



<sup>24</sup> Assez étrangement, même si la balle ne bouge en moyenne que de six à sept minutes au cours d'une partie de deux ou trois heures, marquer un match n'est pas tout à fait, à moins d'être rompu à l'exercice, une sinécure.

<sup>25</sup> *La Presse*, « Sports », mardi 2 mai 1995, p. H4. Notons aussi les « Elle est partie! » (en référence au célèbre cri du commentateur Rodger Brulotte lorsqu'un joueur frappe un circuit), « La nouvelle saison de baseball est lancée » et « Parieurs, relevez vos manches! » (une partie de baseball est divisée en manches).

Dans « Les fausses balles (nouvelle) », Mélissa Verreault associe aussi l'écriture et le baseball sous un angle différent, de manière indirecte, mais pourtant intimiste : « j'étais tellement certaine d'être une fan de baseball [...], je m'enfermais au sous-sol, je syntonisais la chaîne AM, et j'écrivais des poèmes ou je dessinais tout en prêtant l'oreille aux commentaires de Jacques Doucet et Rodger Brulotte<sup>26</sup>. » Un sketch télévisuel des Appendices de 2014 y fait également référence : « Comme vous le savez, les joueurs de *Baseball 2* chiquent souvent des poèmes qu'ils crachent sur le terrain pour attirer des poètes, ensuite ils montent sur leur dos pour se déplacer sans effort sur le terrain<sup>27</sup>. » Le mot baseball devient même, dans le titre d'un collectif de poésie paru aux éditions Triptyque en 1999, un substantif littéraire, comme s'il s'agissait d'un nouveau genre ou sous-genre littéraire : *Poèmes et autres baseballs*<sup>28</sup>.

Or cette notion du baseball lié à l'écriture n'est-elle pas, d'une certaine manière, présente depuis les tout débuts du sport? N'est-il pas vrai qu'il possède son fameux et mythique *Livre*? À ce propos, Gilles Marcotte(j) nous apprend que « les gérants jouent *le livre* [...], c'est-à-dire qu'ils réagissent selon les règles classiques dans les diverses situations de jeu. Ce ne sont pas des gens particulièrement portés sur l'audace ou la fantaisie. La différence avec Felipe [Alou], c'est qu'il s'autorise plus souvent que bien d'autres à mettre le livre de côté<sup>29</sup>. »

Livre-paradoxe en quelque sorte, puisqu'il relève exclusivement de la tradition orale, il est censé contenir le *monde des possibles* du sport, établis principalement grâce à la statistique, à la mémoire, à la parole et aux enseignements divers (qu'un frappeur gaucher a plus de chance

---

<sup>26</sup> Mélissa Verreault, *loc. cit.*, p. 134.

<sup>27</sup> Les Appendices, « Le baseball 2 », épisode 63, hiver 2014.

URL : <http://lesappendices.telequebec.tv/episodes/episode-63/9566/baseball-2-partie-02>

<sup>28</sup> David McFadden, George Bowering et Michel Albert, *Poèmes et autres baseballs*, Montréal, Triptyque, 1999, 109 p.

<sup>29</sup> Gilles Marcotte, « Le baseball Alou », *Le Devoir*, « Sports », samedi 9 avril 1994, p. B12. Felipe Alou était alors le gérant des Expos de Montréal.

de réussite s'il affronte un lanceur droitier, qu'il vaut parfois mieux accorder un but sur balle intentionnel que d'affronter un frappeur ou encore, selon le personnage de monsieur B. d'*Un été sans point ni coup sûr*, « que l'humiliation est l'arme des faibles<sup>30</sup> »).

Par ailleurs, si le baseball dispose d'un tel livre non écrit, ainsi que de sa Bible (*The Baseball Encyclopedia*, 1969), il « dispose aussi de tous les éléments, de tous les ingrédients qui participent de la construction et de la manifestation d'un univers *per se*, d'un monde autonome<sup>31</sup> », à l'image des grandes mythologies. Sans doute est-ce pour ces raisons qu'il est devenu objet de discours, de réflexions et de représentations diverses, mais également une sorte d'outil de compréhension d'un pan de la culture nord-américaine. Selon Serge Bouchard, c'est en partie parce qu'il est un sport métaphorique que le baseball peut servir d'instrument de connaissance :

Qui ne sait rien du baseball ne sait rien de l'Amérique et, partant, d'une certaine modernité. Le baseball, c'est en quelque sorte son incarnation, à l'Amérique, son rêve brisé, un stade profond où la réalité absolue se referme sur elle-même, laissant au travers de ses règles rigoureuses libre cours au jeu de toutes les libertés<sup>32</sup>.

Le baseball donne à savoir et à voir, à rêver et à écrire, mais il donne aussi à lire. À cet égard, Renald Bérubé souligne, dans un texte de 2002, que

l'une des sources les plus importantes de l'intérêt lectoral lié au baseball réside précisément dans les statistiques, dans le jeu des statistiques, jeu à l'intérieur du jeu. Jeu qui met constamment le joueur dans les perspectives historiques de son univers propre et qui, donc, rappelle le passé légendaire<sup>33</sup>.

Ce « jeu des statistiques », qui constitue une mise en relation historique à la fois réelle et métaphorique d'un *avant* effectivement advenu, d'un *présent* qui se joue et d'un *après* en

---

<sup>30</sup> Marc Robitaille, *Un été sans point ni coup sûr*, Montréal, Les 400 coups, 2004, p. 70.

<sup>31</sup> Renald Bérubé, « Fork ball et langue fourchue : le baseball, sa pratique et son langage (et sa "translation" française) », *RSSI*, vol. 22, no. 1-2-3, 2002, p. 191.

<sup>32</sup> Bernard Arcand et Serge Bouchard, « Le sport », dans *Quinze lieux communs*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1993, p. 21.

<sup>33</sup> Renald Bérubé, *loc. cit.*, p. 190.

devenir, possiblement lui-même appelé à devenir légendaire, est particulièrement éclairant et offre une piste intéressante pour penser et analyser les rôles et les représentations du baseball dans les textes qui le mettent en scène.

Parce que le baseball « représente la quotidienneté : un match tous les jours, le rituel des manches qui se succèdent, le tour de l'Amérique dans son interminable vérité<sup>34</sup> », la presse devient un vecteur idéal pour cet infatigable producteur de jeux, de statistiques et d'histoires. Ne serait-ce que par cette routine journalière qui les caractérise, la presse et le baseball sont intimement liés. L'examen des textes journalistiques, à cet égard, paraît justifié, mais ils sont d'autant plus intéressants qu'ils contribuent aux représentations complexes d'un objet qui, comme eux, n'échappe pas à une sorte de « contamination » de la fiction (dont témoigne le *jeu des statistiques*). Cette « contamination » à l'intérieur des textes journalistiques n'est pas sans conséquence, puisque c'est en grande partie grâce à son action qu'ils en viennent, à leur insu pourrait-on dire, à échapper un peu à eux-mêmes. Dans son ouvrage *La littérature au quotidien*, Marie-Ève Thérénty note que « La chronique, l'interview, le reportage, mais aussi les petites annonces et la publicité pourraient susciter des analyses fructueuses sur leur part de fiction<sup>35</sup> » et que le maintien d'une fictionnalisation discrète est, dans tous les cas, « fondée sur l'importation de techniques romanesques issues du laboratoire réaliste et sur des références intertextuelles tirées de la bibliothèque, autrement dit du patrimoine intertextuel commun aux lecteurs et aux journalistes<sup>36</sup> ». Thérénty s'intéresse aux poétiques journalistiques propres au XIXe siècle, mais il n'est pas incongru de croire que celles-ci se soient en partie perpétuées

---

<sup>34</sup> Bernard Arcand et Serge Bouchard, « Le baseball », *loc. cit.*, p. 42.

<sup>35</sup> Marie-Ève Thérénty, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIXe siècle*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2007, p. 130.

<sup>36</sup> *Ibid.*

(certes avec des transformations) aux XXe et XXIe siècles. Dans ce cas, il y aurait une réelle mise en commun d'un savoir à la fois antérieur (par exemple, le passé glorieux du baseball), présent (les résultats d'un match) et en devenir (prédictions), au cœur même d'une activité lardée de fiction : le journaliste, comme le joueur de baseball, en serait quitte pour (ré)écrire l'histoire à mesure qu'elle se joue.

### ***Play ball ! ...prise deux : Le baseball virtuel***

Le 11 août 1994, les Expos disputent leur dernier match de la saison. Au lendemain d'une défaite par jeu blanc aux mains des Pirates de Pittsburgh, la grève est déclenchée. Dans les quotidiens montréalais, on ne suit plus l'évolution d'une équipe de balle, ses frappe-et-court, double jeux et autres carrousels, mais bien celle du conflit entre une poignée d'hommes d'affaires multi millionnaires et un millier de jeunes joueurs presque tous en passe de le devenir. Dès le deuxième jour de grève apparaît dans *La Presse* un tableau indicateur nommé « Le pointage de la grève<sup>37</sup> », où sont comptabilisés les pertes en billets verts des joueurs les mieux et les moins rémunérés, le nombre de jours perdus et de matchs annulés.

<b>LE POINTAGE DE LA GRÈVE</b>	
<b>JOURS PERDUS</b> 2	<b>SALAIRE PERDU (plus haut salarié)</b> Bobby Bonilla, Mets de N.Y. 5 700 000 \$ <b>62 295 \$</b>
<b>MATCHS ANNULÉS</b> 28	<b>SALAIRE PERDU (salaire minimum)</b> Salaire minimum 109 000 \$ <b>1 191 \$</b>

<sup>37</sup> *La Presse*, 14 août 1994, p. 2.

Le baseball professionnel est mis sur pause et cela crée un manque en matière de contenu journalistique<sup>38</sup>. Qu'à cela ne tienne, on suit le golf, les rumeurs de grève au hockey, l'échange de Guy Carbonneau, par moments le boulingrin ou le water-polo, les courses hippiques et le tennis. Les chefs de pupitre doivent repenser les formats et combler les trous.

Dès le deuxième jour de grève, Philippe Cantin publie dans *La Presse* « Une journée sans balle, c'est comme...<sup>39</sup> » S'il faut en croire le journaliste, c'est un manque qui laisse sans mots; un manque qu'on ne peut (s')expliquer. Pourtant, dans ces points de suspension se trouve aussi une invitation à compléter, à combler le vide. Un collaborateur à New York muté à la section des sports dès le début de la grève se confesse alors : « À défaut de baseball, on peut toujours se raconter des histoires<sup>40</sup>. » C'est à ce moment précis que la rubrique *Le baseball virtuel* apparaît dans *La Presse*<sup>41</sup>. Comblé le vide signifie dès lors raconter, imaginer, fictionnaliser ou, mieux encore, virtualiser.

Le grand manitou du baseball virtuel, Alain Bonnier, publie depuis 1989 sous le pseudonyme de M. BIT des articles dans le cahier « Sports » de *La Presse*. On apprend sur son site personnel qu'il a « formulé, au fil des ans, 93 prédictions officielles qui se sont toutes réalisées, sauf une. Pour un taux de succès de près de 99%...<sup>42</sup> » En ce qui a trait au baseball, il a proposé des tableaux statistiques sur le pourcentage de chance des Expos de remporter la

---

<sup>38</sup> Il est plutôt en vogue à l'époque et peut occuper près de 40% de la section « sports » des quotidiens montréalais.

<sup>39</sup> Philippe Cantin, « Une journée sans balle, c'est comme... », *La Presse*, « Sports », samedi 13 août 1994, p. F1.

<sup>40</sup> Richard Héту, « Le receveur espionnait les Allemands », *La Presse*, « Sports », 15 août 1994, p. H5. Le titre de l'article fait référence à la vie rocambolesque de Moe Berg, telle que racontée par Nicholas Dawidoff dans *The Catcher Was a Spy. The Mysterious Life of Moe Berg*, New York, Pantheon Books, 1994, 453 p.

<sup>41</sup> Il existait des ligues « virtuelles » de baseball à l'époque (« pour les mordus de statistiques, le baseball réel ne parvient pas à assouvir leur passion », écrit Alain Bonnier dans son article du 23 août). *Le baseball virtuel* dans *La Presse* était une simulation électronique la plus réaliste possible, à l'image de ce que faisaient ces ligues virtuelles. Mais c'était sans compter sur la présence de la fiction, qui en est vite venue à contaminer la rubrique, faisant d'elle un objet saugrenu mais intéressant.

<sup>42</sup> Alain Bonnier, « La physique et l'actualité ». URL : <http://alainbonnier.e-monsite.com/pages/presentation.html>

course au championnat en 1992 et il fut associé au concours *Défi baseball* en 1993. *Le baseball virtuel* consiste en 21 textes, répartis sur une durée de 33 jours (du 23 août au 24 septembre). La fréquence de publication est d'abord quotidienne – parfois plus d'un texte paraît la même journée, parfois accompagné de la photo d'un joueur –, puis après deux semaines elle devient hebdomadaire. Une seule fois (2 septembre) la rubrique est cosignée avec Daniel Coulombe, le commissaire des Ligues Micro de Baseball Québec (une ligue virtuelle de baseball). Cependant, son nom apparaît régulièrement dans les textes, puisqu'il est responsable de plusieurs « Sommaires » et « Films du match » (il faut comprendre que les simulations par ordinateur sont réparties entre Bonnier et Coulombe). On apprend dans l'édition du 15 août de *La Presse* que le *Daily News* de New York « promet à ses lecteurs de leur présenter les faits saillants des matches de la veille accompagnés des statistiques appropriées jusqu'à la reprise du jeu<sup>43</sup> », grâce au logiciel *Pursue The Pennant Version 5*. Le quotidien montréalais emboîte le pas avec son propre baseball virtuel une semaine plus tard<sup>44</sup>.

Le phénomène de fictionnalisation lié à l'écriture journalistique évoqué plus tôt est poussé à son paroxysme dans *Le baseball virtuel*, car il s'agit d'écrire une histoire jamais *vraiment* advenue (mais pourtant réelle en un sens, puisque publiée) à l'aide d'un logiciel et de savants algorithmes de calcul basés sur les statistiques compilées d'une saison, couplés à quelques probabilités et aux humeurs d'un auteur. L'ordinateur fournit une sorte de scénario chiffré, une trame narrative potentielle, puis le journaliste transforme, comme s'il s'agissait

---

<sup>43</sup> Richard Héту, « Les Expos continuent de gagner... », *La Presse*, « Sports », lundi 15 août 1994, p. 5.

<sup>44</sup> Pourtant, le 3 septembre, M. BIT déclare à propos de « son » baseball virtuel que c'est la « Première fois que cette expérience est tentée ». Alain Bonnier, « Combien vrai ? », *La Presse*, « Sports », samedi 3 septembre 1994, p. H6.

d'alchimie, ces chiffres en jeux et en résultats, ces résultats en mots et ces mots en histoires, en fictions dirons-nous. D'une fictionnalisation discrète (pour reprendre l'expression de Marie-Ève Thérénty), on passe à une « fictionnalisation indiscreète ». Alain Bonnier affirme même à l'époque que *Le baseball virtuel* se trouve « sur la frange futuriste du journalisme sportif. Celle qui consiste non plus à rapporter les événements, mais à les créer de toutes pièces. Un journalisme de fiction en quelque sorte<sup>45</sup>. » Voici, à titre d'exemple, la chronique parue le 25 août 1994.

## Le baseball virtuel

# VanderWal ne fait pas mentir sa réputation...

**ALAIN BONNIER**  
Collaboration spéciale

■ Bien connu en physique atomique pour sa loi du potentiel électrique au voisinage des atomes, John VanderWal n'a pas fait mentir sa réputation hier soir.

Son circuit en septième manche, alors que le score était 1 à 1, a littéralement fait sombrer les Expos dans un puits de

potentiel électrique d'où ils ne sont jamais sortis.

Kingery est venu compléter la marque en huitième pour les Rockies au moment où Burke frappait dans un double jeu...

■ *La Presse* poursuit la saison de baseball comme s'il n'y avait pas de grève. Grâce au baseball virtuel et à la magie de l'électronique, *La Presse* vous offre cette simulation, qui se veut la plus réaliste possible, de cette saison écourtée.

Résultat final: une défaite des Expos au compte de 3 à 1 devant les Rockies du Colorado. Déçus de ce résultat, les Expos comptent loger un protégé auprès de Daniel Coulombe, des

Ligues Micro de Baseball du Québec, pour le sort injuste qu'il leur a réservé.

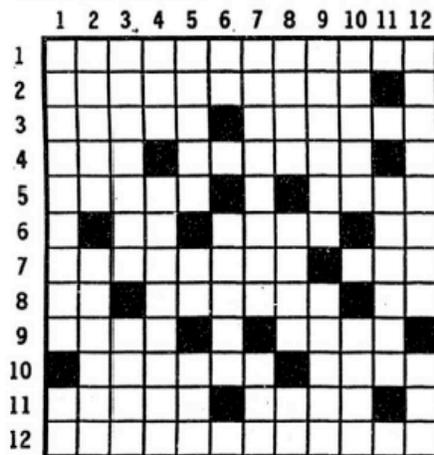
Quoi qu'il en soit, les Expos seront de retour à Montréal demain pour affronter les Astros

de Houston dans une série de trois matches.

L'avance des Expos sur les Braves — qui ont encore gagné hier soir à Chicago — est maintenant réduite à neuf matches. Mais avec à peine 36 matches à jouer encore cette saison, c'est une avance qui «pèse lourd» comme dirait Brochu.

Ça commence à sentir les Séries! On s'attend donc à ce que les partisans des Expos soient nombreux demain au Stade pour les encourager.

## MOTS CROISÉS



1391

## La balle papillon de Schiffer...

### LE FILM DU MATCH

#### TROISIÈME MANCHE

Simple de Berry. Berry vole le deuxième but. Simple de Lansing (pp)

#### Expos 1, Rockies 0

Simple de Castilla. Amorti sacrifice de Freeman qui pousse Castilla au deuxième. Après deux retraits, double de Kingery (pp).

#### Expos 1, Rockies 1

#### SEPTIÈME MANCHE

Circuit de VanderWal (pp)

#### Expos 1, Rockies 2

#### HUITIÈME MANCHE

Simple de Kingery. Simple de Bichette qui pousse Kingery au troisième. But sur balles à Hayes. Burks frappe dans un double-jeu, Kingery marque.

#### Expos 1, Rockies 3

■ Ce que les amateurs vont regretter le plus sans doute de cette grève du baseball, c'est qu'elle leur aura fait manquer la première balle des Expos lancée par... Claudia Schiffer!

Lors de sa visite à Montréal, la semaine dernière, le mannequin vedette devait en effet «ouvrir» un des matches contre les Rockies du Colorado au Stade olympique.

Nous avons tenté de simuler sur ordinateur ce lancer historique. Et nous avons réussi à obtenir une sorte de balle papillon...

Mais toutes les simulations du monde ne pourront jamais, hélas, vous traduire la grâce de cette courbe...

## SOMMAIRE

### MERCREDI EXPOS 1 COLORADO 3

Expos	ab	ca	pp	Colorado	ab	ca	pp
Grisson, cc	4	0	0	Lirano, 2b	3	0	1
Floyd, cg	4	0	0	Kingery, cg	3	1	2
Alou, cd	4	0	1	Bichette, cd	4	0	1
Walker, lb	4	0	0	Hayes, 3b	3	0	0
Fletcher, f	3	0	2	Burks, cc	4	0	0
Webster, fs	3	0	0	VanderWal, lb	3	1	1
Cordeiro, ac	3	0	0	Gardi, f	4	0	0
Berry, 3b	3	1	1	Castilla, ac	3	1	1
Lansing, 2b	3	0	2	Freeman, f	2	0	1
Heredia, f	2	0	0	Ruffin, f	0	0	0
White R, fs	1	0	0	Scott, lb	0	0	0
Rojas, f	0	0	0	Winters, 3b	0	0	0
Totaux	32	16	6	Totaux	29	3	2

Expos.....001 000 000-1  
Colorado.....001 000 11x-3

Erreur: Burks. Double-jeu: Expos 1, Colorado 1. Laissez sur les buts: Expos 4, Colorado 7. Double: Kingery. Circuit: VanderWal. Buts volés: Berry.

Expos	mi	ca	p	mb	r
Heredia (p. 6-5)	7	5	2	6	0
Scott	0	2	1	1	0
Rojas	1	0	0	1	0

Colorado	mi	ca	p	mb	r
Harris	4	11	4	4	1
Freeman (g. 12-3)	8	5	1	0	2
Ruffin (v. p. 18)	1	1	0	0	2

Arbrite au marbre: Froemming. 1er but: Ponono. 2e but: Reaker. 3e but: Winters  
Durée: 2:47 — Assistance: 55 242

<sup>45</sup> Ibid.

Très vite – la rubrique n'existe que depuis deux jours –, on s'aperçoit que *Le baseball virtuel* n'est pas qu'une affaire de chiffres, de statistiques, de « Film du match » et de « Sommaire ». John VanderWal a bel et bien joué pour les Rockies du Colorado, mais jamais il n'a établi une « loi du potentiel électrique au voisinage des atomes ». Aucun autre John VanderWal, « bien connu en physique atomique » ou non, n'a par ailleurs formulé une telle théorie. Cette prétendue « loi » citée par Bonnier serait plutôt une variation interprétative de l'équation de Schrödinger<sup>46</sup> amalgamée, si l'on veut, au principe de *différence de potentiel électrique* : où la mécanique quantique et l'électrostatique se rencontrent ! D'un fait scientifique tout à fait plausible, ou de ce qui aurait pu n'être qu'une facétie à la suite d'une coïncidence d'homonymes, on passe à une pure dérivation fantaisiste qui jette les bases de la rubrique de manière assez franche (n'oublions pas que ce sont là les premières lignes de la première chronique complète). Il y a un jeu des apparences (trompeuses) dont nous ne sommes ni prêts ni aptes à nous méfier, mais qui éveille pourtant des soupçons, à tout le moins la curiosité. Combien de lecteurs auront repéré *illico* la « supercherie<sup>47</sup> » ? *Le baseball virtuel* dévoile *de facto* ses couleurs : peut-être n'est-il pas totalement ce qu'il est censé être.

À la suite de cette défaite virtuelle, les Expos « comptent loger un protêt auprès de Daniel Coulombe [...] pour le sort injuste qu'il leur a réservé » et l'on s'attend à ce que les partisans « soient nombreux demain au Stade pour les encourager ». La mystérieuse « balle

---

<sup>46</sup> « L'équation de Schrödinger impose qu'un électron, au voisinage du noyau, se "dilue" dans un volume (une orbitale) à la géométrie déterminée par les nombres quantiques qui satisfont cette équation. On peut donc considérer qu'un électron dans un atome *est déjà tombé sur le noyau*, dans la mesure où il est confiné dans son voisinage par le puits de potentiel électrostatique. » Wikipédia, *Atome*. URL : <https://fr.wikipedia.org/wiki/Atome>

<sup>47</sup> Puisque la *différence de potentiel électrique* permet de calculer les variations d'énergie potentielle dans un *circuit* (électrique ou électronique) et que c'est bien le *circuit* de VanderWal qui « a littéralement fait sombrer les Expos dans un puits de potentiel électrique d'où ils ne sont jamais sortis », on peut se demander si Alain Bonnier n'y va pas d'un clin d'œil – cryptique certes – destiné à lui-même (il est physicien de formation) ou à quelques initiés triés sur le volet.

papillon » que n'aura jamais lancée Claudia Schiffer – sinon que virtuellement –, dont « toutes les simulations du monde ne pourront jamais, hélas, vous traduire la grâce de [la] courbe », revêt ici une importance capitale, puisque « ce que les amateurs vont regretter le plus sans doute de cette grève au baseball », ce n'est pas que la saison de rêve des Expos passe au hachoir, mais plutôt que la top modèle n'ait jamais mis les pieds sur le monticule.

Malgré son souci évident de réalisme (on n'a qu'à lire le « Sommaire » et le « Film du match » pour s'en convaincre), la rubrique présente une distorsion marquée avec la réalité ou, plutôt, une distorsion marquée *de* la réalité. Sans doute est-ce pourquoi Alain Bonnier écrit, quelques jours plus tard, comme s'il tentait de se justifier lui-même ou de justifier la nature de son travail : « Mais alors comment faites-vous pour supporter le monde, si vous ne courez jamais vous réfugier dans l'imaginaire?<sup>48</sup> » Cet *imaginaire* joue un rôle primordial (et avoué) dans la rubrique, mais il est faux de croire qu'il en est l'unique moteur. Dès la présentation du baseball virtuel (23 août), ce sont d'abord aux performances d'un ordinateur et à une quasi toute-puissance des statistiques que l'on s'en remet pour justifier ce plaisir bon marché, d'ordre *théorique* avant tout, aussi authentique que celui que procure le « vrai » baseball.

Pour une infime partie du salaire versé à Larry Walker pour une manche de travail, on peut maintenant simuler sur ordinateur tous les matches [...] Que de millions épargnés ! Que les joueurs fassent la grève maintenant, on s'en fout. On n'a plus besoin d'eux car le baseball virtuel est là pour nous donner toutes les statistiques des matches qui n'ont pas été joués<sup>49</sup> !

Or *Le baseball virtuel* déborde sans cesse du cadre hyper réaliste de la statistique et du déroulement des rencontres. Plusieurs titres, à cet égard, sont très évocateurs : « Le Pape existe-t-il ? », « Le stade sera agrandi ! », « Combien vrai ? », « La balle papillon de Schiffer... »,

---

<sup>48</sup> Alain Bonnier, « Fuite dans l'imaginaire », *La Presse*, « Sports », samedi 10 septembre 1994, p. H7.

<sup>49</sup> Alain Bonnier, « Comme s'il n'y avait jamais eu grève... », *La Presse*, « Sports », mardi 23 août 1994, p. 1.

« Le baseball aurait-il une âme ? », « Fuite dans l'imaginaire », « Rumeurs de grève virtuelle », « Léthargie statistique ». Outre la simulation des matchs, il y a cinq catégories principales à partir desquelles s'organise la rubrique et sans lesquelles elle ne serait, justement, qu'une suite de chiffres et de résultats.

1. **La science** se présente sous la forme d'enseignements théoriques ayant la plupart du temps pour fonction d'introduire le sujet d'un texte ou de justifier les procédés utilisés par l'auteur.

La physique :

Quelqu'un demanda un jour à Léon Lederman, prix Nobel de physique, si on pouvait croire à la réalité des particules étranges que les physiciens ont découvertes en abondance ces dernières années. Après tout, disait-il, personne ne peut voir ces particules. Et c'est très indirectement, en observant des pics de résonance sur un écran cathodique, qu'on en déduit leur existence<sup>50</sup>.

La statistique :

Puis, tout à coup, avant même qu'on ait pu savoir pourquoi, la léthargie disparaît. L'équipe se remet à gagner et on présume que c'est parce que l'instructeur a mis le doigt sur le bobo. Rien de plus faux. La léthargie est apparue et disparue sans raison tout simplement parce qu'elle n'était probablement que l'effet d'une fluctuation statistique comme il en arrive souvent dans le cours des événements. Vous pouvez le vérifier avec une pièce de monnaie. Vous la lancez en l'air un certain nombre de fois et invariablement, après un certain temps, vous allez obtenir des séquences où celle-ci aura tombé pile 6, 7, ou 8 fois d'affilée. Peut-on dire à ce moment-là que la pièce a traversé une période de léthargie ? Sûrement pas. Elle n'a fait que suivre les lois du hasard. Alors ? Pourquoi faudrait-il qu'il en soit autrement pour les équipes ou les joueurs ? Et si la plupart des léthargies sont de nature statistique, rien n'est plus simple que de les simuler sur ordinateur<sup>51</sup>.

Or, ces facteurs bien qu'aléatoires ne sont pas quelconques. Ils obéissent à des règles précises qui sont celles du hasard. Par exemple, les points comptés lors d'un match de baseball suivent de très près une distribution statistique appelée distribution de Pascal (en l'honneur de Blaise Pascal qui l'a trouvée il y a plus de trois siècles !). Si bien qu'un logiciel de simulation pourra produire un résultat de match qui tiendra compte à la fois de la qualité des équipes qui s'affrontent et à la fois de la part de hasard inhérente à chaque match<sup>52</sup>.

---

<sup>50</sup> Alain Bonnier, « Le pape existe-t-il ? », *La Presse*, « Sports », mardi 23 août 1994, p. 4.

<sup>51</sup> Alain Bonnier, « Léthargie statistique », *La Presse*, « Sports », vendredi 26 août, p. 13.

<sup>52</sup> Alain Bonnier, « Combien vrai ? », *loc. cit.*

2. **La prédiction** : des prédictions officieuses sont le résultat combinatoire du travail du logiciel et de l'auteur.

Alain Bonnier déclare, dès le 17 septembre : « Je peux dès aujourd'hui vous présenter le résultat final de la saison qui ne se terminera que le 2 octobre ! [...] C'est donc un peu à un retour au futur que je vous convie<sup>53</sup>. » Mais il ne s'agit pas que de prédictions chiffrées, parfois elles vont au-delà des statistiques numériques : « L'avance des Expos serait rendue à 11 matches aujourd'hui. Et leur participation aux Séries de championnat ne ferait plus aucun doute. Le Stade olympique serait un lieu de joyeux délire. Plein à craquer tous les jours. Jusqu'à la fin de la saison. Et on parlerait baseball partout à Montréal<sup>54</sup>. »

La prédiction s'apparente même à une sorte de voyance :

Je vous le dis. Un jour nous n'aurons plus besoin de joueurs de baseball. Plus besoin de terrains de golf. Plus besoin de voyager pour faire du tourisme. Plus besoin d'habiter dans des maisons luxueuses. Il suffira de mettre un casque électronique sur sa tête et toute la réalité virtuelle s'ouvrira sous vos yeux<sup>55</sup>.

3. **Le commentaire** est le lieu où les rôles supposés de l'analyste et du statisticien sont délaissés au profit de celui du commentateur.

De type éditorial :

Les jeux de base... Je l'ai toujours dit, quand une équipe connaît des difficultés à l'attaque, la solution consiste à revenir aux jeux les plus simples. Un petit vol de but par-ci, un petit coup retenu par-là, suivis d'un simple. C'est le principe KISS (Keep It Simple, Stupid !) appliqué au baseball. Felipe Alou a finalement réussi à le faire comprendre à sa bande de gnochons hier<sup>56</sup>.

Pour une fois que les Expos avaient de bonnes chances de participer aux Séries de championnat, quel dommage que cette foutue grève vienne mettre un terme aux rêves de leurs partisans. Eh bien non ! Grève ou pas grève, on a quand même le droit d'aller voir ce qui aurait pu arriver<sup>57</sup> !

---

<sup>53</sup> Alain Bonnier, « Qui a dit que le baseball était fini ? », *La Presse*, « Sports », samedi 17 septembre 1994, p. H3.

<sup>54</sup> Alain Bonnier, « Fuite dans l'imaginaire », *loc. cit.*

<sup>55</sup> Alain Bonnier, « Il existe des ligues "virtuelles" de baseball », *La Presse*, « Sports », mardi 23 août 1994, p. 4.

<sup>56</sup> Alain Bonnier, « Un circuit de Walker replace les choses », *La Presse*, « Sports », mardi 30 août 1994, p. 7.

<sup>57</sup> Alain Bonnier, « Plus besoin d'aller au Stade encourager les Expos ! », *La Presse*, « Sports », mardi 23 août 1994, p. 4.

De type justificatif :

Mais comme vous ne croyez pas à la « réalité » du baseball virtuel, vous ne verrez rien de tout ça. Vous allez continuer de penser que le baseball s'est arrêté quelque part au cours du mois d'août, dommage. Pourtant la différence entre le vrai baseball et celui qu'on peut recréer artificiellement n'est pas aussi grande qu'on pense. Par exemple, si on mettait côte-à-côte devant vous le sommaire d'un match de baseball virtuel et celui d'un match de baseball réel, vous seriez absolument incapables — j'en suis sûr — de dire lequel est le vrai et lequel est le faux, tellement la simulation mime la réalité. Et si vous ne pouvez distinguer l'un de l'autre, je comprends mal que vous n'exultiez pas de joie devant les exploits extraordinaires qu'ont accomplis les Expos depuis trois semaines afin de s'assurer d'une place dans les Séries. Est-ce seulement parce que ces exploits sont virtuels<sup>58</sup> ?

4. **La fabulation**, là où l'on entre de plain-pied dans ce qu'Alain Bonnier lui-même appelle le « journalisme de fiction ».

Les Expos sont de plus en plus populaires. Malheureusement le Stade ne suffit plus à accueillir tous leurs supporters. Hier, par exemple, plusieurs n'ont pu pénétrer dans le Stade faute de places. Ils sont restés dehors, dans les rues avoisinantes, afin de continuer à appuyer leurs idoles. De l'intérieur, durant le match, on pouvait entendre monter leurs cris joyeux : « Go Expos Go ! » C'était vraiment touchant<sup>59</sup>.

À la fin du match, la foule s'est levée d'un bond pour applaudir à tout rompre Daniel Coulombe des Ligues Micro de Baseball du Québec pour le remercier de lui avoir fourni un aussi bon spectacle... C'était quelque chose à voir...<sup>60</sup>

5. **L'humour** sert à désamorcer des tensions ou à régler des situations. C'est un humour pince-sans-rire dont le ton est habituellement bon enfant.

« Après avoir compté un seul point samedi, les Expos auraient dû en compter au moins trois ou quatre aujourd'hui. Et ils auraient dû normalement gagner ce match ! », lançaient [les amateurs] avec amertume. Voyant leur frustration montante, je les ai tout de suite dirigés vers la loge de Claude Brochu [le propriétaire des Expos] pour que celui-ci leur rembourse leurs billets...<sup>61</sup>

Mais avant que vous ne développiez une overdose de virtualité, je compte arrêter quelques jours la présentation de ces matches de baseball virtuel. Le temps que vous récupériez. Et samedi prochain, si je vois que vous allez mieux, je vous dirai alors ce qui s'est passé durant la semaine dans mon monde irréel<sup>62</sup>.

---

<sup>58</sup> Alain Bonnier, « Fuite dans l'imaginaire », *loc. cit.*

<sup>59</sup> Alain Bonnier, « Le Stade est devenu trop petit ! », *La Presse*, « Sports », mercredi 31 août 1994, p. 11.

<sup>60</sup> Alain Bonnier, « Les Astros ont vu plein d'étoiles », *La Presse*, « Sports », samedi 27 août 1994, p. F6.

<sup>61</sup> Alain Bonnier, « L'attaque des Expos en panne sèche », *La Presse*, « Sports », lundi 29 août 1994, p. 11.

<sup>62</sup> Alain Bonnier, « Le baseball virtuel. Combien vrai ? », *loc. cit.*

Ces exemples tirés de onze textes ont l'avantage de fournir une vue d'ensemble de la rubrique, mais il est aussi possible de faire l'exercice à partir d'une seule et même chronique (c'est en partie ce qui a été fait, de manière moins ciblée, pour la chronique du 25 août reproduite plus tôt), afin de repérer les cinq catégories et de voir comment elles s'additionnent (ou pas) et conditionnent le texte.

Lorsque Alain Bonnier affirme que « Le baseball virtuel se range donc parmi les œuvres de fiction (j'allais dire les œuvres d'art, mais n'en mettons pas trop)<sup>63</sup> », il fait bien sûr preuve d'humour, mais aussi de lucidité. Il n'est pas dupe, la chose qu'il a créée est un genre d'ovni littéraire qui ne fera que passer : le journalisme du futur, ce n'est pas pour maintenant ! Toutefois, son potentiel d'écriture permet, comme nous venons de le voir, des dérives, fantaisistes ou non, où se mélangent science, prédiction, commentaire, fabulation ou humour. À certains moments, *Le baseball virtuel* est même plongé en plein délire virtuel. Par exemple, dans cette mise en abyme géniale où il est question d'une *grève virtuelle* du baseball virtuel :

J'ai saisi, sans le faire exprès, une discussion entre trois ou quatre joueurs virtuels. Ils venaient d'apprendre, semble-t-il, quels étaient les salaires versés aux vrais joueurs de baseball. Et ils n'en revenaient tout simplement pas. Faisant presque le même métier, ils trouvaient fort injuste d'être si chichement payés en comparaison. [...] En collant mon oreille contre le moniteur j'ai nettement entendu, à un moment donné, le mot « grève ». Il m'en [*sic*] fallait pas plus pour réagir. J'ai aussitôt sauté sur le bouton ON/OFF pour éteindre le système. Et je suis allé continuer mes simulations sur un autre ordinateur. Je pense que j'ai réussi de cette façon à éviter la première grève virtuelle du baseball majeur<sup>64</sup>.

C'est encore le cas quand, alors que la participation de « nos Expos virtuels<sup>65</sup> » aux séries éliminatoires est imminente, la Régie des installations olympiques (RIO) décide d'ajouter 40 000 sièges supplémentaires au champ centre et de hisser le panneau d'affichage électronique au

---

<sup>63</sup> *Ibid.*

<sup>64</sup> Alain Bonnier, « Rumeurs de grève virtuelle », *La Presse*, « Sports », 30 août 1994, p. 11.

<sup>65</sup> Alain Bonnier, « Plus besoin d'aller au Stade encourager les Expos ! », *La Presse*, « Sports », 23 août 1994, p. 4.

sommet du mât du Stade. Ainsi, « Tous les Montréalais qui ont une vue sur le Stade – et ce dans un rayon de 50 kilomètres à la ronde – pourront dorénavant suivre le déroulement des matches des Expos directement de leurs balcons! N’est-ce pas merveilleux<sup>66</sup>? »

Au gré de ses de ses *virtualités*, de ses propositions ingénieuses ou farfelues, *Le baseball virtuel* est généralement porté par une sorte d’allégresse (il est vrai que les Expos gagnent, ce qui donne le ton d’emblée), quelquefois nimbée de mystère : « Les Expos ne jouaient pas hier soir, mais quelque part dans les méandres obscures [*sic*] de la mémoire d’un de mes ordinateurs, les balles et les bâtons ont continué à virevolter<sup>67</sup>. » Sa partie statistique, ou « statistiquement probable », n’y échappe pas non plus : « Grâce à la magie de l’informatique, toutes les séries de fin de saison pourront se jouer cette semaine dans l’intimité douillette de mon ordinateur<sup>68</sup>. » Il semble que ce soit là une des vertus du virtuel, version 1990, que de laisser libre cours au jeu de toutes les (ses) fantaisies. Dans un monde libéré de l’emprise du réel, lorsque le monde du baseball se sera délesté de ses joueurs et que nous aurons abandonné nos maisons luxueuses, « il suffira de mettre un casque électronique sur la tête et toute la réalité virtuelle s’ouvrira devant [n]os yeux<sup>69</sup> ».

Le terme *virtuel* comporte diverses acceptions et il est difficile de dire ce qu’il signifiait exactement dans l’imaginaire collectif en 1994. Dans le cas du baseball virtuel, il fait d’abord référence à l’informatique, à coup sûr au rôle joué par un ordinateur, ainsi qu’à une certaine

---

<sup>66</sup> Alain Bonnier, « Le stade sera agrandi ! », *La Presse*, « Sports », 1<sup>er</sup> septembre 1994, p. 12.

<sup>67</sup> Alain Bonnier, « Une foule record ce soir au Stade ! », *La Presse*, « Sports », vendredi 26 août 1994, p. 13.

<sup>68</sup> Alain Bonnier, « Qui a dit que le baseball était fini ? », *loc. cit.*

<sup>69</sup> Alain Bonnier, « Il existe des ligues “virtuelles” de baseball », *loc. cit.*

« magie de l'électronique<sup>70</sup> » plus ou moins occulte. Dans *S'orienter dans le virtuel*, Marcello Vitali-Rosati souligne la nature trouble, ou multiple, du terme à travers le temps et les modes, mais il note que dans tous les cas, bien qu'il puisse signifier « Fictif, artificiel, imaginaire, trompeur, faux, immatériel, irréel, impalpable, intouchable, invisible, mystérieux... Le mot virtuel nous plonge dans un monde bouleversant entre réalité et science-fiction<sup>71</sup>. » Le baseball virtuel aurait alors, de par sa nature, la capacité d'allier réalité et science-fiction (une fiction conçue par un ordinateur ne serait-elle pas une forme dérivée de la science-fiction?). En outre, Vitali-Rosati soutient que « l'idée de virtuel a affaire à une déterritorialisation : une perte de l'espace tel qu'on le connaît. Le virtuel nous égare parce qu'il nous projette dans un espace où il n'est plus possible de *se situer*, de se placer<sup>72</sup>. » Cette idée de déterritorialisation liée au virtuel se révèle particulièrement intéressante si on la juxtapose à celle de « territorialisation », associée au rôle du baseball dans les littératures des Amériques. Michel Nareau affirme dans *Double jeu* que « le baseball s'impose rapidement comme une mémoire palliative [...], un temps long qui assure une permanence au continent<sup>73</sup> ». Dans cette perspective, l'expression *baseball virtuel* revêt les traits d'un oxymore où une « permanence au continent » (qui en soi est une tentative de territorialisation dans un lieu et dans un temps donnés) s'oppose à une « déterritorialisation ».

Les deux termes, non antinomiques à première vue, révèlent pourtant une forme de tiraillement. L'idée même d'un baseball virtuel serait donc déstabilisante, ou « bouleversante »

---

<sup>70</sup> Voir l'encadré dans la rubrique complète du 25 août.

<sup>71</sup> Marcello Vitali-Rosati, *S'orienter dans le virtuel*, Paris, Hermann, 2012.

URL : <http://vitalirosati.com/liseuse/spip.php?article1>

<sup>72</sup> *Ibid.*

<sup>73</sup> Michel Nareau, *op. cit.*, p. 349.

pour reprendre l'expression de Vitali-Rosati, tant dans une perspective philosophique qu'historique (le baseball virtuel représenterait-il en soi une impossibilité sémantique ?).

C'est en partie de ce régime d'opposition que naît la possibilité de l'existence scripturale du baseball virtuel, à la frontière du réel et de la (science) fiction. C'est là un des apanages de l'écriture que de savoir exploiter les glissements de sens et les dérives sémantiques. Si l'écriture peut résoudre ou accentuer les tensions, délier ou nouer les intrigues, c'est à la fois parce qu'elle se nourrit à même l'imaginaire, qui est lui-même un mélange de réel et d'irréel, et parce qu'elle prend forme et s'anime à travers l'exécution de ces opérations, qui lui permettent d'être toujours un peu elle-même et un peu une autre à la fois. C'est d'ailleurs cette idée, semble-t-il, qui est mise de l'avant dans l'expression « journalisme de fiction » employée par Alain Bonnier. Le baseball virtuel est certes une chose hétéroclite, située à la frontière des disciplines ou des genres<sup>74</sup>, de nature ambiguë ou trompeuse, mais assurément les deux pieds dans une écriture.

Dans un article consacré à la fois à la diversité des discours mobilisés par la figure emblématique du hockeyeur Maurice Richard et aux pratiques de lecture et d'analyse qu'un tel sujet peut (doit) entraîner, Benoît Melançon indique qu'il est « nécessaire de considérer les objets culturels réputés "populaires" avec le même sérieux que les objets réputés "élitistes" ». Cela ne veut pas dire que ces objets "populaires" sont aussi complexes, ou riches sur le plan esthétique, que les autres; cela signifie qu'on ne les comprendra jamais si on se contente de les mépriser<sup>75</sup>. » Il n'est pas ici question de valoriser ou non *Le baseball virtuel*, ni même de lui

---

<sup>74</sup> Journalisme, réalisme, statistique, fiction, informatique, etc.

<sup>75</sup> Benoît Melançon, «Écrire Maurice Richard. Culture savante, culture populaire, culture sportive», *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, 9, 2, 2006 [2007], p. 113.

attribuer une valeur intellectuelle ou littéraire; il s'agit plutôt de mettre en lumière ses conditions d'éclosion et d'existence, la principale étant, outre le fait qu'il y a un manque à combler, que le baseball et l'écriture sont intimement liés, et que le baseball appelle fortement, de par sa nature, à une mise en récit et à une mise en fiction. Oui, « À défaut de baseball, on peut toujours se raconter des histoires<sup>76</sup> »... de baseball.

*Le baseball virtuel* est présenté comme une « simulation qui se veut la plus réaliste possible<sup>77</sup> ». Il comporte bien sûr une portion statistiquement plausible (ou réaliste), mais il est bien plus le produit de l'interaction dynamique de ses cinq catégories structurantes, qu'un strict affichage de résultats au classement. Sa double nature, où cohabitent une partie *statistique* et une partie *écriture*, en fait une version revue et corrigée du « jeu des statistiques<sup>78</sup> » de Renald Bérubé. En convoquant des imaginaires multiples, en faisant appel à des connaissances variées et en fictionnalisant, il propose une version augmentée de la statistique *pure et dure*, c'est-à-dire une sorte de statistique de fiction, statistique devenue virtuellement parfaite : un jeu de statistiques.

En faisant des incursions dans les imaginaires de l'écriture, de la statistique, du baseball bien entendu, du Stade et de la ville, comme dans ceux du temps et de l'espace<sup>79</sup>, *Le baseball virtuel* a collaboré à l'écriture vivante de la trame narrative du baseball au Québec, au même titre que, par exemple, les textes de fiction plus traditionnels. Dans tous les cas, il a concouru à son « existence littéraire ». Parce qu'il participe aussi des modes de sémiotisation associés à

---

<sup>76</sup> Richard Héту, *loc. cit.*

<sup>77</sup> Voir l'encadré noir dans la rubrique complète du 25 août.

<sup>78</sup> Renald Bérubé, *loc. cit.*, p. 191.

<sup>79</sup> Brièvement aussi dans celui de la sexualité, sous les traits de l'érotisation de la « courbe » de la balle papillon de Claudia Schiffer.

l'imaginaire social tels qu'énoncés par Pierre Popovic (narrativité, poéticité, cognitivité, théâtralité et iconicité<sup>80</sup>), *Le baseball virtuel* a collaboré à l'entretien d'un dialogue ambigu et ambivalent, toujours renouvelé, entre le sport et l'écriture, au cœur de « ce rêve éveillé que les membres d'une société font<sup>81</sup> ».

---

<sup>80</sup> Pierre Popovic, « Le concept d'*imaginaire social* redéfini dans la perspective de la sociocritique des textes », notes du cours FRA 2318, Université de Montréal, hiver 2014.

<sup>81</sup> Pierre Popovic, *op. cit.*, p. 9.

## CHAPITRE II : ESPACE

## Au jeu!

« Peu importe ce qui arrive aujourd’hui, on est sur le bon bord de la pelouse<sup>82</sup>. »

Parmi les nombreux thèmes périodiquement évoqués lorsqu’il est question de baseball, ceux de l’espace et du temps viennent en tête de liste. Ils s’interpellent d’ailleurs l’un l’autre et paraissent souvent quasi inséparables. Gaston Bachelard, dans *La poétique de l’espace*, note que, « Dans ses mille alvéoles, l’espace tient du temps comprimé. [...] C’est par l’espace, c’est dans l’espace que nous trouvons les beaux fossiles de durée concrétisés par de longs séjours<sup>83</sup>. » Bien sûr il ne parle pas de baseball, mais il n’aurait pu mieux exprimer la nature du rapport complexe et fédérateur qu’entretiennent ces deux dimensions s’il avait eu à le faire. L’espace auquel Bachelard fait allusion est celui de la maison, « notre coin du monde, notre premier univers, [...] un cosmos<sup>84</sup> »; et cette maison c’est aussi le *home* du joueur de baseball, le *home plate*<sup>85</sup>, petit pentagone de plastique (forme type de la maison) où tout commence (premier univers) et qu’il devra quitter pour faire face à l’adversité. Car chez Bachelard comme au jeu de balle, « hors de la maison s’accumulent l’hostilité des hommes et l’hostilité de l’univers<sup>86</sup> ».

Le très beau titre du texte de Gilles Pellerin « La géométrie du souvenir », paru dans *Une vue du champ gauche*, évoque aussi à merveille la dynamique féconde qu’entretiennent l’espace et le temps. Pellerin y propose une relecture géographique d’un Québec transformé en

---

<sup>82</sup> Richard Martel, « J’ai failli faire un fou de moé », dans *Mon livre à moé*.

URL : [http://sb35.com/livre\\_a\\_moe/contenu\\_chronique2014\\_2.htm](http://sb35.com/livre_a_moe/contenu_chronique2014_2.htm)

<sup>83</sup> Gaston Bachelard, *La poétique de l’espace*, Paris, Quadrige/Presses Universitaires de France, 1998, p. 27-28.

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>85</sup> Le *marbre* en français.

<sup>86</sup> Gaston Bachelard, *op. cit.*, p. 26.

stade, vu à travers le prisme du temps (qui est à la fois un temps de découverte personnelle [1961] et historique [1534]) :

Considérant qu'Almaville se situe au marbre du pays, Montréal occupait la position de premier but, Québec était placée au coin chaud et il fallait frapper tout ce qui arrivait de Trois-Rivières. Un enfant a tôt fait de comprendre que le reste de l'univers joue pour ainsi dire à la vache. [...] Quant à la Gaspésie, je ne l'ai intégrée au monde réel qu'en 1961 [...] – ce qui me permettait de remonter du coup jusqu'en 1534<sup>87</sup>.

La société secrète (*Higher Moral Standard League*) au cœur du roman *Le projet Syracuse* de Georges Desmeules met en place, dans une tentative de rénovation de la représentation du baseball comme illustration du récit de l'Amérique, un jeu-mystère qui s'avère une interprétation historique et culturelle du sport, géolocalisée sur un terrain :

*Les positions des joueurs correspondent donc aux siècles de l'histoire de la société américaine. [...] Ce que les spectateurs ont l'habitude de considérer comme le troisième but, au baseball, représente le XVIIIe siècle. Les XIXe et XXe siècles occupent respectivement les deuxième et premier buts. Les trois joueurs de la zone extérieure défendent trois champs du savoir. [...] Le meneur de jeu, au centre, impose des questions, dont le receveur possède la réponse<sup>88</sup>.*

Or c'est bel et bien d'un sport qu'il s'agit ici – ne l'oublions pas – et les diverses particularités du temps se manifestent d'abord dans la nature même du jeu. Car le jeu, ce jeu qui en vérité est une somme étourdissante de règlements en apparence insolites, c'en est bel et bien un d'espace. Un espace qui est lui-même la somme d'espaces multiples : le stade, les gradins, le *stand* à hotdog, l'avant-champ, le champ extérieur, l'enclos des releveurs, l'abri des joueurs, le marbre, le rectangle du frappeur, le monticule, etc. Il suffit aux joueurs et aux spectateurs de s'approprier ces espaces et de les investir pour que la magie du sport opère. Les écrivains et les journalistes le font aussi à leur manière en mettant en scène ces espaces et en se mettant eux-mêmes en scène dans ceux-ci pour écrire, décrire et transformer la réalité.

---

<sup>87</sup> Gilles Pellerin, « La géométrie du souvenir », dans *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 155. Jouer « à la vache » : c'est-à-dire jouer au champ extérieur.

<sup>88</sup> Georges Desmeules, *Le projet Syracuse*, Québec, L'instant même, 2008, p. 217.

## **Home run**

Il existe aussi un espace hors de l'espace, non moins significatif pour l'initié, représenté par tout ce qui se trouve au-delà des clôtures, tout ce qui va au-delà du terrain (connu), tout ce qui par la force des choses est tourné vers l'ailleurs, vers plus grand que soi; un « endroit où le réel ne peut rien<sup>89</sup> ». C'est le lieu de la rédemption et celui qui cogne un circuit gagne son ciel. Il trotte d'un but à l'autre et revient au *home plate* tout glorieux, fixant « le point où [a] filé sa balle dans le firmament<sup>90</sup> », auréolé de mérite comme un bienheureux. Sous la plume de Georges Desmeules, le circuit est un accomplissement extatique : « L'extase, les fanatiques américains l'atteignent chaque fois que leurs héros transforment une balle en soleil couchant<sup>91</sup>. » Il représente sans doute le plus éclatant des coups qu'un joueur à l'attaque puisse réussir, un coup fameux qui connaît ses déclinaisons non moins fameuses : le circuit en solo (*solo home run*), les circuits bons pour deux ou trois points, le grand chelem (*grand slam*), bon pour quatre points, le circuit intérieur (*inside the park home run*), lorsque la balle ne quitte pas le terrain, le circuit intérieur grâce à deux erreurs ou plus de la défensive (*little league home run*), le désormais archaïque et peu *politically correct* circuit du pauvre (*chinese home run*, *Harlem home run* ou *pekinese poke*), lorsque la balle passe de justesse par-dessus la clôture au champ – genre de circuit par la peau des fesses –, ou encore les coups de circuit consécutifs (*back to back homers*). Le circuit a ses phrases bien à lui « Bonsoooooooooo, elle est paaartie! »

---

<sup>89</sup> Marcel Sabourin, « Certaines balles ne reviennent jamais », dans *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 176.

<sup>90</sup> Laurence Gough, « Le petit gars deviendrait une étoile de la balle-molle », dans *Good eye! Treize textes qui parlent de balle*, Poème sale, 2012.

URL : <http://poemesale.com/2012/10/19/laurence-gough-le-petit-gars-deviendrait-une-etoile-de-la-balle-molle/>

<sup>91</sup> Georges Desmeules, *op. cit.*, p. 26.

(parlant de la balle bien sûr), « *Up, up and away!* » et autres variations sur le même thème. Oui, le circuit est spécial, spatial et souvent sans retour : « Sitôt la balle envoyée, sitôt cognée, elle filerait comme l'éclair, comme une flèche, un feu d'artifice, une fusée, une comète, haut, à des altitudes jamais atteintes; disparue<sup>92</sup>. » Gilles Marcotte(j), dans *Le Devoir* du 17 septembre 1994, s'en sert justement pour annoncer la fin d'une époque :

Quand le coup sonne sec, qu'on sent au son de la balle sur le bâton qu'elle va aller loin, très loin, qu'elle va aller choir dans les gradins, le descripteur dit: « Adios, elle est partie! » C'est justement et précisément ce que je veux vous dire aujourd'hui : ces lignes sont ma dernière chronique dans cette page<sup>93</sup>.

Pour reprendre l'expression de Mathias Brunet, Moises Alou « laisse parler son bâton<sup>94</sup> » lorsqu'il cogne un circuit pendant le match d'ouverture des Expos en 1995, catapultant par le fait même « une fusée loin dans les gradins de gauche... Adios...<sup>95</sup> ». Jean Dion y va d'une métaphore bien sentie au sujet de José Bautista, qui « a dévissé une garnotte par-dessus la clôture du champ gauche<sup>96</sup> » lors d'un match préparatoire des Blue Jays de Toronto au Stade olympique de Montréal en 2014. Dans le compte rendu d'un match virtuel disputé le 31 août 1994 entre les Expos et les Cubs de Chicago, Alain Bonnier évoque quant à lui « deux coups de massue par-dessus la clôture qui les ont finalement achevés<sup>97</sup> ».

Le circuit fouette la ferveur du fan et du journaliste comme il frappe l'imaginaire de l'écrivain. À ce titre, Marcel Sabourin a écrit le très beau « Certaines balles ne reviennent jamais » et, dans son « Éloge de la fausse balle », Raymond Plante avoue que ce qu'il souhaitait

---

<sup>92</sup> *Ibid.*

<sup>93</sup> Gilles Marcotte, « Adios », *Le Devoir*, « Sports », samedi 17 septembre 1994, p. B12.

<sup>94</sup> Mathias Brunet, « Moises laisse parler son bâton », *La Presse*, « Sports », 3 mai 1995, p. 3.

<sup>95</sup> Ronald King, « De quoi rattraper la fièvre », *La Presse*, « Sports », 3 mai 1995, p. 3.

<sup>96</sup> Jean Dion, « Montréal revit au rythme du baseball », *Le Devoir* (site web), 29 mars 2014.

URL : <http://www.ledevoir.com/sports/actualites-sportives/404092/montreal-revit-au-rythme-du-baseball>

<sup>97</sup> Alain Bonnier, « Deux coups de massue », *La Presse*, « Sports », samedi 1<sup>er</sup> septembre 1994, p. 12.

avant tout, au stade, c'était de voir « comme tout le monde [...] des coups de circuit à profusion<sup>98</sup> ». Les héros d' « Un joueur moyen » de Gilles Marcotte(c), d' « Attendre sa balle » de Mathieu Poulin, de « Le petit gars deviendrait une étoile de la balle-molle » de Laurence Gough et de *L'inférieure fausse balle* d'Alexandre Côté-Fournier frappent tous un circuit providentiel en chute de récit, et la balle frappée par Bobby Thomson des Giants de New York par-dessus le mur du champ gauche le 3 octobre 1951, décrite par Don DeLillo dans *Pafko at the Wall*, reste « suspendue pour toujours dans les airs au-dessus du Polo Ground démoli, sous le regard ébaubi du fantôme de J. Edgar Hoover, du fantôme de Toots Shor et du fantôme de Frank Sinatra<sup>99</sup> ». Le circuit vient briser le cours du temps et la routine, délivrant à la fois joueurs et intrigues d'une impasse : le frappeur est libéré de ses infortunes passées (séquence de 0 en 15, par exemple) et l'intrigue est souvent dénouée. C'est aussi le rôle que lui fait jouer Marc Robitaille dans *Un été sans point ni coup sûr* :

Tout l'été on a regardé Globule swigner avec son bel élan de Mack Jones et on se disait que ça se pouvait pas. « Comment il fait pour jamais y toucher avec un élan comme celui-là? » se demandait mon père quand il voyait Globule swigner dans le beurre. [...] Le grand Pete disait qu'il fallait pas se décourager, qu'un jour il finirait bien par la frapper. C'est aujourd'hui que c'est arrivé. Globule a fait son élan Mack Jones et le bâton est arrivé au même endroit que la balle, exactement en même temps. La balle est partie loin entre le champ centre et le champ droit, on était sûr qu'elle était de l'autre bord. [...] Circuit à l'intérieur du terrain : 7-0<sup>100</sup>.

Là comme dans les nouvelles mentionnées précédemment, le circuit apparaît d'abord comme une façon de dénouer une impasse. Dans tous les cas, il est une prouesse qui permet aux plus doués de se pavaner devant le reste du monde, alors que la vie demeure suspendue le temps d'une course sur les sentiers.

---

<sup>98</sup> Raymond Plante, « Éloge de la fausse balle », dans *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 124.

<sup>99</sup> Samuel Archibald, *loc. cit.*

<sup>100</sup> Marc Robitaille, *op. cit.*, p. 121.

En sortant du cadre fermé qu'est le terrain, la balle-circuit se libère des limites et des règlements imposés par le jeu; elle n'obéit plus aux règles, elle est hors-circuit si l'on peut dire.

Michel Nareau rappelle qu'un des rôles du baseball dans certains textes est d'explorer

la tension entre le *home* et la frontière en fondant un lieu protecteur dans un espace qui se présente d'emblée comme immense et menaçant. [...] Or, à ce fantasme d'un lieu cadastré, le baseball superpose le défi, la régénération et la métamorphose, qui prennent appui sur l'exploration de l'inconnu, de ce qui est hors de l'orbite parcourue<sup>101</sup>.

Le circuit serait alors comme une réponse potentielle à cette exigence : il faut repousser les frontières ou plutôt les faire exploser à l'aide de *fusées* ou de *garnottes*; il faut à tout prix *explorer l'inconnu* pour qu'une page se tourne; il faut quitter la maison. Parce qu'il peut être vu comme la métaphore d'un heureux trajet vers une libération, on comprend aisément pourquoi le coup de circuit fascine tant. Marcel Sabourin n'y est pas indifférent et il y consacre un paragraphe dans « Certaines balles ne reviennent jamais » :

Et la balle c'est comme tes troubles, un peu comme tous les problèmes qu'on a à vivre, nous les humains, c'est pourquoi tu la carottes de toutes tes forces, le plus loin possible. C'est le seul sport où tu te débarrasses d'un seul coup de tous tes problèmes, et si loin, que la balle ne revient jamais<sup>102</sup>.

On saisit mieux aussi pourquoi le circuit trouve une place spéciale dans l'écriture. En réalité, il est une promesse. L'écrivain ne peut l'ignorer : il est trop sensible pour ne pas le (sa)voir. Il y a de ces choses qu'on espère toujours un peu sans y croire jamais vraiment, mais qui pourtant parfois surviennent et nous arrachent un cri, nous font tressaillir, nous remuent et nous transportent. Le circuit est la promesse que ces choses peuvent arriver et que ça ira sans doute mieux ensuite; c'est le coup de foudre, le sexe, l'hiver qui finira bien par finir, le moment de grâce, la clé d'une énigme. Sabourin, lui, parle d'une trappe : « Dans chaque homme, on voit

---

<sup>101</sup> Michel Nareau, *op. cit.*, p. 347-348.

<sup>102</sup> Marcel Sabourin, *loc. cit.*, p. 176.

le frappeur de .250, le joueur compétent. [...] Mais un jour, alors qu'il ne s'y attend plus, l'impossible arrive : il frappe un *homerun*. Il vient de soulever la trappe, la petite trappe qui mène au paradis, à l'infini, là où rien ne se compte plus<sup>103</sup>. »

### **La trappe : transfert de la fiction vers la réalité**

Si « Les mystiques disent souvent qu'il faut être à l'affût du moment où la petite trappe s'ouvre<sup>104</sup> », sans doute pouvons-nous dire que c'est aussi là un des rôles de l'écrivain : être à l'affût. Il s'agit de voir la *trappe* et surtout de savoir la dire. Daniel Canty en fait une belle démonstration, à propos de cette fameuse balle frappée par Thomson par-dessus Pafko, dans son texte « Tintin dans la Batcave » :

Le diamond à leurs pieds est un cristal songeur, capteur de rêves, une machine cybernétique ressassant les images du monde et de la mort. Début de la neuvième manche. Dodgers, 4, Giants, 1. Coups sûrs de Dark et Mueller. Dark au troisième. Lockman à la plaque. Double ! 4-2. Lockman au deuxième, Hartung (coureur substitut) au troisième. Bobby Thomson au bâton. Ce bon vieux Willie Mays attend son tour. Coups de circuit, courts-circuits. Pafko est au mur. *To the Moon, Alice ! Jackie Gleason vomit sur les chaussures de Frank. Elle est partie !* Des pages déchirées dans *Life*, reproduisant *Le triomphe de la mort* de Bruegel, tombent dans les mains de Jedgar. *The Giants win the pennant !* Une lumière mortelle efface la foule. *The Giants win the pennant !* Nul n'entre vivant au royaume des morts ? Bobby Thomson devient un garçon éternel, triomphant du temps par un geste parfait. Le vol d'une balle de baseball déclenche une réaction en chaîne. Ce qui se passe au stade déborde dans les rues. La rumeur radiophonique électrise les *boroughs*, explose indélébilement dans la mémoire collective<sup>105</sup>.

Ici le losange devient « capteur de rêves » et « machine cybernétique », un temple où *les images du monde et de la mort se chamaillent. Cette lumière mortelle qui efface la foule,*

---

<sup>103</sup> *Ibid.*

<sup>104</sup> *Ibid.*

<sup>105</sup> Daniel Canty, *loc. cit.*, p. 67-68.

comme s'il s'agissait d'une scène tirée des Évangiles, laissant un Thomson Bobby triomphant, mais prisonnier de son *geste parfait* pour l'éternité, est une autre version de la *trappe*.

Ce qui est doublement intéressant ici est cette réaction en chaîne que Canty met en lumière. La frénésie se transporte dans la ville : « Ce qui se passe au stade déborde dans les rues. » Le réel est donc perméable aux *petites fictions* du sport (qui n'en sont alors plus tout à fait?). Cette pauvre balle qui n'était d'abord qu'une parcelle de fiction dans une sorte d'intrigue fictive (ce n'est qu'un jeu après tout) se retrouve soudainement ancrée dans l'histoire et le temps, puisqu'elle « explose indélébilement dans la mémoire collective<sup>106</sup> ».

Il est vrai que l'espace du jeu est codifié, tout comme l'est celui de la vie *extra-muros*, et sur les terrains de balle se jouent des drames et des scénarios qui singent à leur façon le brouhaha de la vie humaine (que ce soit à travers les symboliques du départ et du retour à la maison, de la guerre, de la liberté ou de l'erreur). Serge Bouchard remarque à cet égard que « Plus un sport est attaché à sa tradition, à son histoire, au décorum, aux uniformes, plus il se sacralise, plus il devient ce qu'il est : une représentation symbolique des dures parties de la vie<sup>107</sup>. » Sans doute est-ce pour cette raison que le sport est si cathartique et que certains fans en viennent à le prendre beaucoup trop au sérieux.

Il arrive que cette *représentation symbolique*, ou ce jeu des fictions, se matérialise : alors le monde du divertissement transperce les barrières du stade pour entrer de plein fouet dans le réel. Par exemple, en 1986 et en 1993, les Canadiens de Montréal remportent la coupe Stanley<sup>108</sup> et le centre-ville est saccagé et mis à feu. Comme pour l'histoire de Pafko, « Ce qui se

---

<sup>106</sup> *Ibid.*

<sup>107</sup> Bernard Arcand et Serge Bouchard, « Le sport », *loc. cit.*, p. 14.

<sup>108</sup> En 2008 et 2010, des émeutes éclatent aussi au centre-ville, même si l'équipe ne remporte pas les grands honneurs.

« passe au stade déborde dans les rues » et la fiction se voit bien vite dépassée par la réalité. Ce peu de (re)tenue notoire des partisans montréalais est même évoquée à demi-mot lorsque les Expos remportent la *Série mondiale virtuelle* en 1994. Le 24 septembre, Monsieur BIT déclare qu'au terme d'une saison de rêve « Les Expos peuvent aujourd'hui se vanter d'être la première équipe du baseball majeur à remporter le championnat mondial du baseball virtuel!<sup>109</sup> » On ne saura jamais vraiment ce qui se serait produit si les Expos avaient un jour remporté la Série mondiale, mais la perspective du débordement (dans ce cas, un débordement virtuel) de la fiction dans le réel n'échappe pas à Alain Bonnier qui, dans un élan euphorique, la met en scène :

la foule en liesse a alors quitté le Stade, inondant les rues de Montréal en un flot ordonné et joyeux. Et alors que tard dans la nuit, plusieurs fêtaient encore leurs héros, on ne rapportait aucune vitrine brisée, aucun incident regrettable, en fait, qui aurait pu ternir cette victoire mémorable. Les Montréalais, comme toujours, démontraient leur grand civisme...<sup>110</sup>

Si les circuits débordent hors du stade, qu'ils permettent à l'homme ordinaire de sortir de sa condition et que le jeu se permet de déborder dans les rues pour entrer dans le « réel », il semble que l'inverse soit parfois aussi vrai. Les journalistes et les spectateurs, tout comme les joueurs, doivent accepter certaines conventions pour que la magie opère, mais surtout ils doivent accepter de jouer le jeu, de se mettre en jeu pour passer de ce que l'on appelle la vraie vie à ce « *play of memory*<sup>111</sup> ».

---

<sup>109</sup> Alain Bonnier, « Les Expos champions du monde! », *La Presse*, « Sports », samedi 24 septembre 1994, p. H2.

<sup>110</sup> *Ibid.*

<sup>111</sup> George Bowering, *loc. cit.*, p. 50.

## Appendice : fausse balle

La fausse balle ne possède pas tout le chic du circuit, mais elle trouve grâce aux yeux de certains amateurs et quelques apôtres de la balle n'hésitent pas de temps à autre à chanter ses louanges. Alexandre Côté-Fournier lui consacre même un roman en 2014, *L'infernale fausse balle*, dans lequel elle devient l'arme destructrice d'un savant fou. Alain M. Bergeron publie quant à lui, en 2008, *La dangereuse fausse balle* (décidément!), où elle représente aussi, on l'aura compris, une menace. Une menace certes, mais également un objet de fascination. Ainsi la narratrice avoue : « J'espérais une fausse balle dans notre direction. Je l'attraperais et la conserverais, tel un précieux trophée. J'ai tapé dans mon gant pour le préparer à recevoir une balle, au cas où...<sup>112</sup> »

« En sandwich entre le coup sûr [...] et le terrible *swing* dans le beurre<sup>113</sup> », la fausse balle offre une seconde chance au frappeur, une lueur d'espoir. Raymond Plante, lui-même *spécialiste des fausses balles*, ne prétend pas « que ce coup manqué, mais pas tout à fait, [...] demande du génie, mais le fait d'en "réussir" une soulage l'ego et prouve que votre apprentissage n'est pas nul. [...] Vous survivez. Vous avez droit à un autre essai<sup>114</sup>. »

N'importe quel amateur vous dira que la fausse balle, pour autant qu'elle aille choir tout au fond de votre gant, représente un souvenir d'une aussi grande valeur (sentimentale à tout le moins) que la balle-coup de circuit. À cet égard, elles sont coude à coude.

---

<sup>112</sup> Alain M. Bergeron, *La dangereuse fausse balle*, Montréal, Éditions FouLire, coll. « Rire aux étoiles », 2008, p. 11.

<sup>113</sup> Raymond Plante, *loc. cit.*, p. 121.

<sup>114</sup> *Ibid.*

## Un terrain de balle

Le Colisée pas d'patinoire  
Qu'ils ont à Rome on l'a assez vu  
Y'est temps qu'on visite Saint-Jérôme  
Les terrains de baseball, puis de balle molle<sup>115</sup>

Avant toute chose cependant, avant tous les Bobby Thomson du monde, les balles fausses et tous les circuits, il y a d'abord un terrain; il y a *le* terrain. Tout ou presque part de là : sans lui pas de jeu, pas d'exploits, pas de statistiques, pas de mythologie. « *If you build it, he will come* », répétait une voix sourde et pénétrante à un Kevin Costner dubitatif dans *Field of Dreams*<sup>116</sup> (Universal Pictures, 1989). Oui, un terrain *de* rêve d'abord, la magie ensuite.

Le terrain de jeu est primordial à bien des égards. Ses multiples particularités en font un espace savamment organisé et codifié, dont l'essence même du sport est grandement tributaire. Mais cela n'est pas exclusif au baseball : quiconque a déjà essayé le tennis sans les lignes, ou alors avec les lignes, mais sans le filet, conviendra que ce n'est pas tout à fait du tennis, que c'est autre chose. Le terrain de balle n'échappe pas à cette règle, mais il se différencie assez singulièrement des autres surfaces de jeu, d'abord par la complexité de son design, puis par l'irrégularité de ses formes et de ses dimensions<sup>117</sup>. Dans tous les cas, il convoque une foule d'éléments qui, une fois rassemblés, doivent permettre la tenue d'un match et inviter à un minimum de déférence, tout en incarnant une certaine magie.

---

<sup>115</sup> Réjean Ducharme, « Une ville bien ordinaire », sur Robert Charlebois, *Le chanteur masqué*, Garou productions, 1996.

<sup>116</sup> La version française est « Jusqu'au bout du rêve », alors que la version québécoise est « Le champ des rêves ». Exemple type de la distorsion qui existe entre les traductions québécoises et françaises liées au monde du baseball.

<sup>117</sup> D'un stade à l'autre, les dimensions et les formes des terrains varient. La hauteur des clôtures au champ change aussi.

Pour Jacques Primeau, dans « Rosemont, le baseball et mon père », la découverte du sport se fait par l'entremise des terrains montréalais et de cette « sorte de magie » à laquelle ils convient :

Les couleurs des uniformes, le bruit des crampons sur l'asphalte à l'arrivée des joueurs, le bruit des balles dures attrapées ou frappées, le cri du gros monsieur en bleu – ils étaient toujours gros – accroupi derrière le receveur, suivi des commentaires de la foule après chaque lancer, le vendeur de tickets « moitié-moitié!, 3 pour 25 cents! 7 pour 50 cents! 15 pour un dollar! »; j'aimais tout de cet univers, ça a tout de suite été le coup de foudre<sup>118</sup>.

Comme chez Gilles Pellerin, l'espace de jeu devient un repère géographique qui permet à l'enfant de se situer dans un ensemble plus grand et de se mettre en scène dans le monde : « C'est au parc Beaubien que mon père m'a emmené voir ma première partie de baseball [...] J'accompagnais aussi mon père à "l'étranger". Au parc La Fontaine (Immaculée-Conception), au parc Laurier (Kiwanis), à Ville-Marie, Saint-Henri – en autobus, c'était à L'AUTRE BOUT DU MONDE [...] puis au vieux parc Jarry, celui d'avant les Expos<sup>119</sup>. »

Le parc Jarry à Montréal, premier domicile des défunts Expos, renvoie à une époque souvent associée à un âge d'or du baseball au Québec, à une sorte d'Éden. Après lui, les choses changent : avec le Stade olympique, c'est le début de la fin (la Chute). On constate que l'image du stade (et du terrain de balle) dans l'imaginaire québécois est soumise, en partie ou en totalité, à l'influence de ces deux terrains aux antipodes : soit il est célébré, soit il est presque honni; il en jette ou on le jette. D'un côté, « Le parc Jarry est petit, mais chaleureux. Il y a un peu plus de 12 000 spectateurs – et un gigueur! – au match. Il paraît y en avoir plus, tellement le

---

<sup>118</sup> Jacques Primeau, « Rosemont, le baseball et mon père », dans *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 133.

<sup>119</sup> *Ibid.*

parc vibre de la présence et de la chaleur de cette foule<sup>120</sup>. » De l'autre, Jean Dion confirme, en 1994 et en 1997, que « le grand bol est vraiment aussi immangeable qu'on le dit<sup>121</sup> », que le Stade n'a « rien perdu de son caractère rébarbatif, avec ses recoins sombres, son acoustique exécrable, ses dimensions inhumaines. Que le bon vieux parc Jarry se console, il est encore présent dans bien des cœurs<sup>122</sup>. » Pour plusieurs Québécois, le Stade olympique évoque plutôt « une soucoupe volante, une toilette géante, [...] un trou financier sans fond<sup>123</sup> » qu'un temple du sport. Serait-il fondamentalement indigne du baseball? Bruno Blanchet décrit le controversé édifice en l'opposant presque instinctivement au stade du parc Jarry :

J'ai tellement rien à dire sur le Stade! Mais rien comme dans rien pantoute! J'ai toujours trouvé que c'était comme être à l'intérieur d'un immense bol de toilette [...] Sinon, je suis un enfant du parc Jarry, moi, Madame! [...] On allait même au parc, des fois, juste pour regarder la lumière qui illuminait le ciel au-dessus du stade du parc Jarry<sup>124</sup>.

Hugh Hood publiait en 1980 « Ghosts at Jarry », une histoire amusante évoquant à la fois la nostalgie glorieuse associée au parc Jarry et le refus d'amateurs *purs et durs* de faire du Stade olympique le domicile consacré du baseball à Montréal. Plutôt que de se rendre au Stade olympique, des partisans se retrouvent au stade abandonné du parc Jarry afin d'écouter les matchs des Expos à la radio, jusqu'à ce qu'ils soient plus nombreux (fantasme ou réalité?) à cette « partie-fantôme » qu'à la partie réelle<sup>125</sup>.

---

<sup>120</sup> Alain M. Bergeron, *C'était un 8 août*, Saint-Lambert, Soulières éditeur, 1999, p. 40.

<sup>121</sup> Jean Dion, « Expos 2, Cards 1. Les Expos gagnent leur premier match, mais perdent encore du monde », *Le Devoir*, « Actualités », 2 avril 1997, p. A3.

<sup>122</sup> Jean Dion, « Ils étaient 47 001: "C'est icitte que ça se passe". Les Expos ont déçu à leur premier match », *loc. cit.*

<sup>123</sup> Nathalie Collard, « Stadorama. Le Stade, ce mal-aimé », *La Presse Plus*, « Arts », écran 7, 15 mai 2016.

URL : [http://plus.lapresse.ca/screens/28d2d39f-cfde-4360-b951-b0dcc2796319%7C\\_0.html](http://plus.lapresse.ca/screens/28d2d39f-cfde-4360-b951-b0dcc2796319%7C_0.html)

<sup>124</sup> Bruno Blanchet, « Un immense bol de toilette », dans *Stadorama. 25 points de vue sur le Stade olympique*, Montréal, VLB éditeur, 2016, p. 76.

<sup>125</sup> Hugh Hood, « Ghosts at Jarry », dans *None Genius without This Signature*, Downsview, ECW Press, 1980, p. 44-56.

Pourtant, dans la nouvelle « Un joueur moyen » de Gilles Marcotte(c), l'emblématique Stade prend un tout autre visage, celui de la sérénité : « Tout ce vert! Et le bleu, en haut, quand le toit est retiré. Y passe de temps à autre un avion qu'on n'entend pas, qui flotte doucement dans l'air. La foule, dans les gradins, suit comme distraitement ce qui se passe en bas<sup>126</sup>. » Il est un exemple de quiétude : l'immatérialité bleue du ciel et la douceur de l'air répondent à tout ce vert étendu au sol, sans heurt. Par cette réciprocité, on a droit à un jeu de miroir où le terrain deviendrait le pendant terrestre du ciel (tous deux définis par la couleur) et symboliserait alors, lui aussi, une liberté tout aussi éthérée (*doucement dans l'air*) qu'intouchable, quasi immatérielle (*un avion qu'on n'entend pas*). L'analogie n'est pas fortuite, puisqu'ensuite, dans le texte, le baseball appelle bel et bien à une vie seconde, spirituelle peut-être, au-delà de la vie réelle :

Il y a aussi, il faut le dire, le bonheur d'être appelé par le sport à une vie seconde où les succès comptent moins que cet immense gazon vert, les quatre buts, les bâtons, les balles, la vitesse, les glissades, les cris rauques des arbitres, leur accoutrement ridicule, les gants qui sentent fort le cuir, les rumeurs de la foule, là-bas, très loin, qui l'atteignent parfois comme un bruit de vagues au bord de la mer<sup>127</sup>.

Ici le sport devient un lieu de transaction : on y troque sa vie réelle pour une vie seconde, les succès pour une parcelle de cet immense gazon vert, et la clameur de la foule pour le bruissement des vagues. On peut aller plus loin encore en avançant que le baseball est la source d'une transfiguration (le Stade étant le lieu où elle devient possible et où elle advient effectivement) : « Depuis son arrivée à Montréal, les choses ont changé. Imperceptiblement d'abord, puis, ces dernières semaines, avec une rapidité un peu inquiétante [...]. Il s'est mis à frapper plus souvent, et surtout plus fort, plus loin. [Il] se déplace sur le terrain avec une

---

<sup>126</sup> Gilles Marcotte, « Un joueur moyen », dans *La mort de Maurice Duplessis*, Montréal, Boréal, 1999, p. 59.

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 62-63.

aisance, une autorité inhabituelles<sup>128</sup>. » Le narrateur demande alors si ce revirement de situation n'est pas en partie lié au caractère fondamentalement équivoque de Montréal : « Est-ce à cause du climat spécial de la ville, inégalement partagée entre l'anglais continental et cette langue un peu bizarre qu'est le français?<sup>129</sup> » Il ne s'agit pas tant pour lui d'expliquer, semble-t-il, mais plutôt de faire le pont entre sport et culture (que l'on pourrait qualifier dans ce cas-ci de culture d'ambivalence), tout en relevant le caractère unique d'un baseball pratiqué au Québec. En outre, cette nature antagonique de la ville ne va pas sans rappeler la nature antagonique du couple formé par le personnage principal et son épouse (« une des déesses du campus » et « l'aimable jeune homme ordinaire »).

Si le stade et le baseball permettent une transfiguration, ils sont aussi tous deux associés à la culture et, à plus forte raison, à la littérature. Ainsi, l'immense tapis vert du Stade trouve un écho dans la description d'« une de ces riches universités américaines où les immenses pelouses entourent des édifices d'inspiration vaguement gothique<sup>130</sup> ». C'est là où l'« homme ordinaire » et la « déesse » font connaissance :

Elle faisait de brillantes études de droit et lui, il avait reçu une bourse qui lui permettait de jouer dans l'équipe de baseball tout en suivant des cours allégés, en lettres ou en commerce, peu importe. Ils n'auraient pas dû se rencontrer, ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Et pourtant, dès qu'ils se sont trouvés face à face, ils ont découvert qu'ils auraient quelque chose à vivre ensemble, appelons ça une histoire d'amour, mais ce serait plus qu'une histoire d'amour, disons une vie<sup>131</sup>.

L'université, où se déroule le grand jeu du savoir, bordée par l'immensité verdoyante de ces pelouses qui rappellent le gazon du Stade, est aussi présentée comme un lieu de transformation, double cette fois : les personnages y sont entrés étudiants et en sont sortis

---

<sup>128</sup> *Ibid.*

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>131</sup> *Ibid.*

*professionnels*; ils y sont entrés célibataires et en sont ressortis amoureux (ils se marient quelques années plus tard). Le sport et le savoir servent ici d'intermédiaires, certes, mais bien que l'un appelle l'autre et qu'ils soient dans le texte liés par leur *fonctionnalité*, une scission fondamentale demeure entre eux, comme s'ils ne pouvaient cohabiter totalement l'un avec l'autre. D'abord parce que le texte montre la nature antinomique du couple (le savoir c'est elle, le sport c'est lui) et laisse entendre qu'il ne pourra survivre aux performances du baseballeur, mais surtout parce que le joueur moyen est incapable d'accéder à un certain pouvoir de la parole. Car, de toutes ces choses qui importent plus au baseball que les succès, c'est-à-dire les balles, la vitesse, l'immense gazon vert, ou la rumeur de la foule pareille au bruit des vagues, il ne sait pas parler. En effet, « De cela, il n'a jamais parlé. Il n'est pas poète<sup>132</sup>. » Le savoir est synonyme, au même titre que le sport, d'une certaine puissance (le poète a le pouvoir de dire les choses et le sportif peut frapper plus fort et plus loin), puissance qui peut mener dans les deux cas à une transformation favorable. Mais la transformation ne se fait pas sans heurt : au moment où le joueur frappe son premier grand chelem, la jeune femme disparaît.

Il arrive cependant, comme attendu, que le terrain ne soit pas qu'un bel espace vert immaculé, qu'il ne soit pas exactement un terrain de rêve. D'ailleurs, dans le cas du Stade olympique, lorsque ce n'est pas sa toile qui se déchire (1991 et 1999) ou une de ses dalles de béton qui s'effondre (1991 et 2012), il passe tout de même la plupart du temps pour « un édifice dénaturé, symbole permanent de honte collective<sup>133</sup> ». En ce sens, sa représentation

---

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>133</sup> Yves Boisvert, « Ramener le soleil dans le stade », *La Presse*, « Débats », 13 octobre 2009.

URL : <http://www.lapresse.ca/debats/chroniques/yves-boisvert/200910/13/01-910672-ramener-le-soleil-dans-le-stade.php>

dans la nouvelle de Gilles Marcotte fait figure d'hapax. « Je déteste ce stade parce que nous y sommes enfermés sous un toit et que nous ne pouvons y sentir ni le vent doux des soirs d'été ni le soleil brûlant des dimanches après-midi », écrit Pierre Cayouette dans « Membre à vie<sup>134</sup> ».

Assez souvent, le terrain pose problème. Dans plusieurs textes il est encombré, jonché d'obstacles, impropre, parfois même inexistant; il faut alors le remplacer par ce qui tombe sous la main, c'est-à-dire recréer un monde et *faire comme si*. Jacques Primeau se souvient de ce premier terrain qui n'en était pas tout à fait un :

Chez nous le baseball se jouait dans la ruelle. Ça nous forçait à frapper la balle sur une largeur d'une quinzaine de pieds, sans compter les obstacles supplémentaires le jour des vidanges. Le canal servait de marbre et les racoins entre les hangars, de coussins. [...] Bien sûr il y avait un vieux haïssable qui refusait de nous redonner notre balle quand elle tombait dans sa cour<sup>135</sup>.

Pour David Homel, bambin à Chicago, le baseball ne se jouait pas dans la ruelle, mais bien dans la rue : « C'était l'habitude des garçons de jouer à la balle dans les rues. Les bouches d'égout le long du trottoir faisaient office de premier et troisième but, les fissures dans le pavé, de deuxième but et de marbre<sup>136</sup>. »

Dans « Certaines balles ne reviennent jamais », Marcel Sabourin raconte de quelle manière il a perdu ses précieuses balles autographiées par Jean-Pierre Roy (un ex-lanceur des Royals de Montréal) dans la « brousse », « le pacage trop dense, trop abondant » du parc Jarry qui, « À l'époque, [...] était un grand champ, au bout duquel il y avait un pacage<sup>137</sup>. » Et Jean Dion se souvient d'une époque où ses camarades et lui s'accommodaient du champ de l'université : « les sentiers étaient en petite gravelle, il n'y avait pas de clôture. [...] Il n'y avait pas non plus d'estrades » et parfois « il fallait chercher une fausse balle dans le foin ou la

---

<sup>134</sup> Pierre Cayouette, « Membre à vie », dans *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 98.

<sup>135</sup> Jacques Primeau, *loc. cit.*, p. 133.

<sup>136</sup> David Homel, « Le salut par le jeu », dans *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 55.

<sup>137</sup> Marcel Sabourin, *loc. cit.*, p. 171.

ramasser dans le marécage au milieu des quenouilles<sup>138</sup> ». Chez Victor Lévy-Beaulieu, dans son roman *Je m'ennuie de Michèle Viroly*, un personnage est « condamné à faire la chasse-galerie sous [...] les estrades nauséabondes du terrain de baseball<sup>139</sup> ».

Bien qu'il soit souvent idéalisé, le stade du parc Jarry, tel que décrit dans « Ghosts at Jarry », offre aux joueurs un terrain exécrationnel : « *The old park had the world's crappiest outfield, frost-humped, deceptively grassy, stippled with rabbit holes, hell to run on*<sup>140</sup>. »

Parce qu'il y a « encore de la neige sur le terrain de baseball et dans le champ du motel<sup>141</sup> », les jeunes baseballeurs d'*Un été sans point ni coup sûr* doivent se rabattre sur le rond-point :

L'avantage du rond-point, c'est que c'est le seul endroit du quartier où il n'y a pas trop de boue. Le désavantage, c'est qu'il y a une autoroute de chaque bord du rond-point alors il y a des risques si on lance croche. Et comme j'ai pas encore retrouvé ma forme, le grand Pete a failli se faire écraser trois fois en traversant l'autoroute pour aller chercher la balle<sup>142</sup>.

Pourtant, même lorsque l'été arrive, le protagoniste et le grand Pete ne sont pas autorisés à jouer sur un terrain adéquat. Le « beau terrain d'en haut » est réservé aux meilleurs joueurs de la paroisse et « Le club de réserve », dont ils font partie, doit se contenter tout au long du roman du « terrain d'en bas ». Un terrain en piteux état, déclassé par sa dénomination même : « Alors nous, on doit jouer sur le terrain d'en bas, celui avec la gravelle, les vieux gradins tout croches et le lampadaire juste derrière le deuxième but<sup>143</sup>. » Pour ajouter au malheur des garçons, ce n'est pas qu'un objet statique qui empêche la bonne tenue des matchs : « La pratique s'est bien passée, sauf quand le malade à Gaudreault est passé en fou avec son scooter

---

<sup>138</sup> Jean Dion, « Tu la veux où ? », dans *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 35.

<sup>139</sup> Victor-Lévy Beaulieu, *Je m'ennuie de Michèle Viroly*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2005, p. 128 et 158.

<sup>140</sup> Hugh Hood, *loc. cit.*, p. 49. « Le vieux stade possédait le pire champ extérieur que l'on puisse trouver; cabossé par le gel, inégalement herbeux, parsemé de terriers de lapins, nul pour la course. »

<sup>141</sup> Marc Robitaille, *op. cit.*, p. 13

<sup>142</sup> *Ibid.*

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 52.

en plein milieu du terrain en laissant une grande trace de pneus entre le premier et le troisième but<sup>144</sup>. »

En 1965 déjà, dans son roman *Les terres noires*, Jean-Paul Fugère mettait en scène un piquet problématique (auquel une chèvre est attachée lorsqu'il n'y a pas de match) qui ajoute à la difficulté d'effectuer adéquatement des jeux au champ et sur lequel plus d'un voltigeur bute : « Armand avait culbuté par-dessus le piquet en courant après la balle. L'adversaire avait compté deux points. [...] Ce piquet sur lequel Armand avait buté faisait tomber plus souvent les joueurs étrangers qui ignoraient son existence que ceux des Terres Noires qui l'évitaient presque toujours en le maudissant<sup>145</sup>. »

Le dangereux lampadaire et l'improbable piquet sont pour ainsi dire « remplacés » par un obstacle nouveau genre dans la nouvelle « Faits saillants », de Daniel Grenier : « Gough vient juste de raser se tuer en tombant juste à côté d'une brochette en bois avec un petit reste de saucisse calcinée plantée dans le gazon en arrière du deuxième but. Elle gueule FUCK C'EST QUI L'ÉPAIS QUI A LAISSÉ ÇA TRAÎNER SUR LE TERRAIN? C'est lui<sup>146</sup>. » Daniel Grenier « renouvelle » le thème de l'obstacle, d'abord parce qu'il est directement imputable à la nonchalance d'un joueur, mais aussi parce qu'il souligne l'association entre une joute de baseball – de balle-molle ou de balle – et la nourriture, qui plus est, à la nourriture *sur* le terrain. Jason Savard explique dans son texte « À 'balle pure », aussi paru dans *Good eye!*, qu'il faut faire une distinction entre jouer au baseball ou à la balle-molle dite sérieuse, et jouer 'à balle. En effet, grâce à une démocratisation extrême des règles du jeu et des règles de conduite, 'à balle « tu peux manger

---

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>145</sup> Jean-Paul Fugère, *Les terres noires*, Montréal, HMH, coll. « L'arbre », 6, 1965, p. 90-91.

<sup>146</sup> Daniel Grenier, « Faits saillants », dans *Good eye ! Treize textes qui parlent de balle, Poème sale*, 20 octobre 2012. URL : <http://poemesale.com/2012/10/20/daniel-grenier-faits-saillants/>

un hot-dog, fumer une clope pis boire une bière en même temps. Sur le terrain si ça te tente. [...] 'à 'balle, on s'en fout mon ami, mais sur un moyen temps<sup>147</sup>. »

## Gastronomie d'estrade

Plusieurs textes et discours sont parsemés de hotdogs, pizzas, bières, maïs soufflé et autres collations du même genre. *Fast food* et baseball vont main dans la main. Le football américain a aussi réussi à créer un engouement (anti)gastronomique ultra protéiné, aux allures gargantuesques, lié de très près à la tenue des matchs, à un point tel qu'il est tout aussi impensable (en exagérant à peine) de ne pas planifier le *tailgate*<sup>148</sup> d'avant-match au football que d'organiser une partie de balle sans planifier le barbecue qui suivra. Presque tous les textes publiés dans le recueil numérique *Good eye !* l'illustrent d'ailleurs très bien, chacun à sa manière. C'est que la nourriture occupe un espace important dans le monde et l'imaginaire de la balle. Le baseball professionnel en est le premier témoin : sur le terrain et dans les abris, les joueurs, les gérants, les instructeurs et les arbitres s'acharnent tout au long des matchs sur des chewing-gums et des graines de tournesol, dont ils disséminent à loisir les restes sur la surface de jeu. Sans compter les vendeurs itinérants de Cracker Jack, de barbe à papa, d'arachides et de boissons en tous genres, qui arpentent inlassablement les stades, leur boustifaille harnachée aux épaules. Et dans le vestiaire des joueurs, le régime habituel des baseballeurs se compose de

---

<sup>147</sup> Jason Savard, « À 'balle pure », dans *Good eye ! Treize textes qui parlent de balle, Poème sale*, 20 octobre 2012. URL : <http://poemesale.com/2012/10/27/jason-savard-a-balle-pure/>

<sup>148</sup> Sorte de fête/barbecue/beuverie tenue devant les stades et dans les stationnements avoisinants avant les matchs.

« poulets frits, de biscuits soda qu'on inonde de beurre de pinotte et de confiture. L'inévitable chaudière de gomme balloune est là aussi<sup>149</sup>. »

La nourriture offre un réconfort et permet une décontraction. Cela n'est pas nouveau et ne se limite évidemment pas au baseball. Manger au baseball, dans les estrades ou sur le losange, donne cependant au sport cet aspect (hyper)décontracté qui plaît bien à certains et peu à d'autres. Lors des journées promotionnelles où les hotdogs étaient vendus à un dollar, l'assistance aux matchs des Expos triplait, quadruplait. Au fil du temps, la gastronomie d'estrade est devenue indissociable de l'expérience réussie d'un match; elle contribue au plaisir que l'on peut y prendre et elle favorise avec force l'inscription mémorielle de l'événement : on se souviendra peut-être plus aisément du goût et de l'odeur des nachos achetés en sixième manche que du nom du releveur envoyé en fin de partie ou du pointage final. Le personnage de monsieur B. d'*Un été sans pont ni coup sûr* avoue que si le match inaugural des Expos à Montréal a été marquant, c'est bien sûr parce que l'équipe a remporté la victoire, mais aussi, ou surtout, parce qu'il a eu lieu par une journée idéale où « Il faisait 71 degrés, il y avait un soleil radieux, le parc Jarry était rempli de personnes et ça sentait les hot-dogs, le pop-corn et l'été<sup>150</sup>. » Le hotdog est une nouvelle madeleine qui rappelle en flashback un temps jadis, un espace-temps passé reconduit dans le présent, lui-même alors possiblement appelé à devenir mémorable.

Le baseball, ou plus précisément une visite au Stade, c'est l'occasion parfaite de « flairer l'odeur de la pizza<sup>151</sup> » pour le journaliste Réjean Tremblay. Pour Jean Dion, c'est plutôt les

---

<sup>149</sup> Ronald King, « Plein sa casquette », *La Presse*, « Sports », 30 mars 1994, p. 9.

<sup>150</sup> Marc Robitaille, *op. cit.*, p. 19.

<sup>151</sup> Réjean Tremblay, « La saveur d'un match inaugural », *La Presse*, « Sports », samedi 9 avril 1994, p. H2.

effluves combinés « de la saucisse fumée, du pretzel et de la bière renversée<sup>152</sup> » qui dominent : s'il faut se fier au chroniqueur du *Devoir*, le « baseball est un sport d'odeur<sup>153</sup> ». Sans doute est-ce pourquoi Jean-Pierre Ferland chante, dans *Baseball*, que « Ça sent bon dans les estrades, le houblon et la moutarde. Ça sent bon dans les estrades, quand les Expos rentrent au Stade<sup>154</sup>. » Les journalistes sportifs sur la galerie de presse n'y échappent pas non plus : « Sous les gradins, les boys s'attardent sur leur smoke meat et sa petite bière bien froide<sup>155</sup>. »

Par souci de conservation mémorielle et de compilation, afin de ne pas oublier que le baseball est un sport de statistiques, le journaliste Réal Pelletier note qu'au match inaugural de 1994 « 47 001 spectateurs se seront procuré 32 900 p'tites bières, 4700 "liqueurs" et 141 000 hot-dogs auprès des 80 points de vente ou des 140 vendeurs itinérants<sup>156</sup>. » Chez Laurence Gough, dans son onirique « Le petit gars deviendrait une étoile de la balle-molle », « Les hot-dogs se mettraient à former des piles dont l'odeur se répandrait jusqu'au hameau voisin<sup>157</sup> », lors des matchs épiques. Depuis longtemps déjà (même s'il est peu probable que l'invention du hotdog ait réellement à voir avec les stades du *Polo Grounds*, comme le veut une légende), personne ne s'étonne qu'au cours d'une partie, s'il faut parfois « aller aux hot-dogs », c'est bien parce que « la balle se consomme relish-moutarde<sup>158</sup> ».

Dans un monde parallèle, ceux qui jouent 'à balle, cette version plutôt « molle » de la balle-molle (qui elle-même est une version « molle » du baseball), savent que la canette de bière est à ce sport ce que la pâte est à la pizza, c'est-à-dire essentielle. Au baseball, le

---

<sup>152</sup> Jean Dion, « Ils étaient 47 001: "C'est icitte que ça se passe". Les Expos ont déçu à leur premier match », *loc. cit.*

<sup>153</sup> *Ibid.*

<sup>154</sup> Jean-Pierre Ferland, « Baseball », *Les Expos de Montréal*, GSI musique, 1983.

<sup>155</sup> Robert Duguay, « Si peu d'histoire », *La Presse*, « Sports », mercredi 2 avril 1997, p. S2.

<sup>156</sup> Réal Pelletier, « Le baseball est en ville », *La Presse*, « Nouvelles générales », samedi 9 avril 1994, p. A1.

<sup>157</sup> Laurence Gough, *loc. cit.*

<sup>158</sup> Jean Dion, « Ils étaient 47 001 : "C'est icitte que ça se passe". Les Expos ont déçu à leur premier match », *loc. cit.*

spectateur s'enivre, tandis qu'à la balle c'est le joueur qui écope : on joue difficilement sans bière. Rappelons en rafale les règles de la balle-molle, telles qu'énumérées par l'arbitre dans un vieil épisode de *The Simpsons* : « *Okay, let's go over the ground rules. You can't leave first until you chug a beer. Any man scoring has to chug a beer. You have to chug a beer at the top of all odd-numbered innings. Oh, and the fourth inning is the beer inning*<sup>159</sup>. »

On ne se surprend que peu lorsque dans « *Faits saillants* » le protagoniste « frappe une fly vraiment pas dangereuse qui arrive directement dans la mitte d'Archibald immobile au milieu du champ centre. Il a même pas renversé sa Pabst<sup>160</sup>. » En plus de faire partie intégrante du jeu, la bière sert de ciment social (mais cela n'est évidemment pas exclusif au sport). Jean Dion affirme que c'est lorsque l'on « va à la bière » que l'on peut « philosopher sur la balle et son sens profond<sup>161</sup> » et, pour le personnage central de « *Attendre sa balle* », un baptême de balle-molle est intrinsèquement lié à l'ébriété, à la fraternité et aux hotdogs :

il avait tout de même contribué au succès des siens [...] en couvrant une erreur de Saint-Amand, qui ne put maîtriser un vif roulant à cause de son évidente ébriété. Nathaniel avait lui-même terminé la rencontre passablement éméché, ayant fait appel à six Bleue Dry pour se donner une contenance. [...] Reputé de camaraderie et de hot-dogs à la moutarde, Bélanger enfourcha son vélo<sup>162</sup>.

Si pour certains la balle-molle n'est qu'une caricature du baseball, d'autres considèrent que « c'est encore un sport, même si ça joue un peu avec les limites du mot<sup>163</sup> ». Bien qu'ils

---

<sup>159</sup> *The Simpsons*, « *Homer at the Bat* », épisode 52, 20 février 1992. Au Québec, « *Homer au bâton* » : « Ok, revoyons les règlements. Tu peux pas quitter le premier but sans prendre une bière. Celui qui compte un point prend une bière. Vous devez prendre une bière au début des manches de chiffre impair. Oh, pis la quatrième c'est la manche à bière. » En France, « *Homer la foudre* » : « Bon, je vous rappelle les règles : vous pouvez pas quitter la première base avant d'avoir vidé une bière. Chaque point marqué, une bière. Vous buvez une bière à la fin des tours de frappe impairs et la quatrième manche : tournée générale ! »

<sup>160</sup> Daniel Grenier, *loc. cit.*

<sup>161</sup> Jean Dion, « *Ils étaient 47 001 : "C'est icitte que ça se passe"*. Les Expos ont déçu à leur premier match », *loc. cit.*

<sup>162</sup> Mathieu Poulin, *loc. cit.*

<sup>163</sup> Jason Savard, *loc. cit.*

soient différents, ils exigent pourtant tous deux d'être pratiqués avec une sorte de rigueur désinvolte, ce qui n'est pas peu dire et, en réalité, assez peu simple à maîtriser.

La gastronomie d'estrade occupe un espace dans l'imaginaire, mais elle est aussi un espace réel et tangible, représenté par la somme des cantines, kiosques à hotdogs et à pizza, bars, estrades, tables à pique-nique le long des terrains, barbecues portatifs, etc. Elle devient un espace de socialisation contigu au terrain, autour duquel s'organise presque tout ce qui n'est pas le jeu à proprement dit. Imaginons-le comme une sorte d'aire de restauration immense et fabuleuse, où se côtoieraient sans dessus dessous tous les délices du *fast food*, tous les souvenirs et toutes les expériences liés au sport.

## Déplacements

Si le jeu de baseball est caractérisé par une multitude d'espaces, qui vont du kiosque à pizza à l'enclos des releveurs, il est aussi caractérisé par la nécessité d'investir ces espaces, d'investir l'espace. Le fait même de participer à un match, en tant que joueur ou en tant que spectateur, en témoigne en premier lieu. Mais cette nécessité ne se limite pas strictement au stade ou au terrain, puisque le baseball dans les textes a souvent à voir, comme nous avons déjà pu le constater à quelques reprises, avec les déplacements; il a à voir avec l'interaction entre des individus et des lieux donnés; il a à voir avec un espace au sens large, espace à parcourir où, par ailleurs, l'urbanité domine. Jetons d'abord un coup d'œil sur les quelques textes publiés dans *La Presse* et dans *Le Devoir* lors du match inaugural des Expos de 1994.

« Le baseball est en ville<sup>164</sup> », écrit Réal Pelletier dans *La Presse* du 9 avril. Après un long hiver et un détour par une *ligue des pamplemousses* (le camp d'entraînement des Expos était situé à Jupiter, en Floride), les *boys of summer* reviennent en ville. « Le baseball est en ville », c'est dire à quel point le sport investit la sphère publique, nécessairement urbaine dans ce cas-ci, sans pourtant se fondre totalement dans elle : son retour est célébré, mais il demeure tout de même subordonné à la ville. Douze ans plus tard, la formule est revue et corrigée lorsque le club de hockey Canadiens affirme, par le biais de sa campagne publicitaire de 2006, que *La ville est hockey*. Jonathan Cha, dans une étude menée en 2009, note que ce « vouloir entrepreneurial<sup>165</sup> » développé par la division marketing du club met de l'avant un concept où « la ville agirait comme support à l'image des Canadiens et le hockey ne serait plus simplement un sport, mais une marque de l'identité culturelle évoluant au cœur et à l'échelle de la ville<sup>166</sup> ». Certes, mais il est possible d'aller plus loin encore en affirmant que la ville, dans ce cas précis, est soumise au sport, car elle est devenue hockey : elle s'est effacée au profit du sport, qui dans sa toute-puissance l'a avalée et s'en est fait un jersey, celui de la Sainte-Flanelle<sup>167</sup>, il va sans dire. La ville est *devenue* hockey et l'on peut penser qu'elle le restera, puisque tout un chacun a désormais le *CH tatoué sur le cœur*. Dans le cas du baseball, l'implication est moins compromettante (mais qu'à cela ne tienne, il est tout de même *en ville*). « Le baseball est en ville », cela veut aussi dire, par extension, qu'il devra s'en retourner un jour ou l'autre.

Mais la liaison sport-ville présente dans les deux formulations demeure invariablement cruciale. Le 9 avril également, dans « Le baseball Alou », Gilles Marcotte(j) écrit :

---

<sup>164</sup> Réal Pelletier, *loc. cit.*

<sup>165</sup> Jonathan Cha, « "La ville est hockey". De la hockeyisation de la ville à la représentation architecturale : une quête urbaine », *JSSAC / JSÉAC*, vol. 34, no 1, 2009, p. 3.

<sup>166</sup> *Ibid.*

<sup>167</sup> Surnom donné aux Canadiens de Montréal, en référence au chandail porté par les joueurs.

Station Berri-UQAM, une heure avant le match, le métro fournissait de peine et de misère. Sept mains étaient agrippées au poteau d'appui où j'avais posé la mienne, dont une toute petite, tout usée, qui avait réussi à se faufiler sous les autres. C'était celle d'une bonne sœur bien âgée, souriante malgré l'inconfort de la cohue et elle était la seule de la grappe à ne pas aller au stade. En nous voyant, braves usagers tassés comme des sardines, une question vint : étions-nous une bande de poissons pour ainsi affluer en aussi grand nombre au match d'ouverture des Expos? Ces Expos sont-ils aussi excitants qu'on le dit et surtout le baseball ne serait-il pas un sport « platamort »<sup>168</sup>?

L'ancrage urbain du sport (du match) est marqué d'abord par des lieux (station Berri-UQAM, le Stade), puis par l'affluence des gens (cohue, grappe, braves usagers, sardines, poissons). Jean Dion insiste lui aussi sur la force compacte du nombre : « En plus de Jean-Louis, 47 000 fans bien comptés, des assidus et des occasionnels, se sont entassés dans le grand stade, [...] cette salle comble du début, enthousiaste et frondeuse, huant copieusement l'adversaire et saluant ses héros<sup>169</sup>. » L'image d'une foule dense se rendant en métro au stade est aussi présente chez Réal

Pelletier :

Sur les quais de la ligne Honoré-Beaugrand, il n'y avait plus de doute possible : quatre rangs serrés attendaient une rame en retard de 10 minutes. [...] Ici un agent d'immeubles dont le bureau peut bien fermer d'ailleurs le temps d'un vendredi après-midi avec ces taux d'intérêt qui remontent. Là un agent d'assurances dont la paperasse pourra bien attendre lundi matin. Un cadre qui dira : « Mon fils m'a téléphoné ce matin en me demandant une absence motivée de l'école pour aller au baseball<sup>170</sup>. »

C'est ainsi que le « vrai monde », croyant obéir à un cérémonial, s'arrête un instant : les choses du quotidien peuvent bien attendre un peu. Comme le fidèle se dirige vers le confessionnal pour y demander l'absolution, là c'est le fils qui demande au père la permission « d'une absence motivée pour aller au baseball ». « Le match inaugural c'est devenu un congé national non officiel. Cette journée-là, c'est une façon de tenir tête à ton patron. Tu prends

---

<sup>168</sup> Gilles Marcotte, « Le baseball Alou », *loc. cit.*

<sup>169</sup> Jean Dion, « Ils étaient 47 001: "C'est icitte que ça se passe". Les Expos ont déçu à leur premier match », *loc. cit.*

<sup>170</sup> Réal Pelletier, *loc. cit.*

congé un après-midi pour assister au premier match de la saison<sup>171</sup> » : la société des loisirs souligne ses droits.

Dans tous les cas, mais à des degrés divers, les journalistes se posent en sujets performatifs et se mettent en scène afin de raconter leur expérience propre : Gilles Marcotte et Réal Pelletier bravent la cohue du métro, Jean Dion brave une file pour obtenir sa pizza (« Jean-Louis, mon voisin de queue pour la pizza, exulte<sup>172</sup> ») et Réjean Tremblay se hâte de traverser le parc des Laurentides, afin de capter à nouveau la diffusion du match à Chicoutimi (« De Montréal à Chicoutimi, à part une centaine de kilomètres dans le parc des Laurentides, on peut toujours retrouver les voix de Jacques Doucet et de Rodger Brulotte<sup>173</sup> »). Le parcours souterrain, le nom des stations de métro, les quais, le bureau d'un agent d'immeuble, la file pour la pizza, la foule et, à plus forte raison, le stade lui-même, sont autant d'éléments qui font partie d'un *imaginaire urbain* des textes (à tout le moins un imaginaire urbain de ces textes), un imaginaire urbain lié au baseball, auquel contribuent et puisent les journalistes. Bien qu'il diffère de « l'imaginaire urbain de la littérature » au sens où l'entend, par exemple, le sociologue Pierre Lassave (qu'il définit par le produit de la mise en relation de figures-types de la ville dans le roman<sup>174</sup>), ils sont tous deux fondés sur l'idée selon laquelle la ville – en d'autres mots le « phénomène urbain » – est d'abord un « objet de connaissance »; un objet formé par la rencontre de « formes savantes et ordinaires de description urbaine<sup>175</sup> ». Parler du baseball en parlant de la ville, ou parler de la ville en parlant de baseball n'est alors ni fortuit ni vain. Une

---

<sup>171</sup> Réjean Tremblay, « La saveur d'un match inaugural », *loc. cit.*

<sup>172</sup> Jean Dion, « Ils étaient 47 001: "C'est icitte que ça se passe". Les Expos ont déçu à leur premier match », *loc. cit.*

<sup>173</sup> Réjean Tremblay, « La saveur d'un match inaugural », *loc. cit.*

<sup>174</sup> Pierre Lassave, « Chapitre 2. Thème : la ville en clair-obscur », dans *Sciences sociales et littératures. Concurrence, complémentarité, interférences*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 2002, p. 72.

<sup>175</sup> *Ibid.*

facette de cet imaginaire urbain, ancré à des symboles typiquement urbains, sorte de *grammaires de la ville*<sup>176</sup>, s'exprime ici par l'expérience vécue d'un individu, qui la met en (con)texte afin d'en faire une « textualité vivante ». Dans *Montréal Imaginaire. Ville et littérature*, Gilles Marcotte(c) et Pierre Nepveu écrivent que

La littérature et la ville concrète, habitée au jour le jour, se rencontrent dans une zone intermédiaire qui tient à la fois du fait littéraire et du fait vécu : toute la ville est pour une large part imaginaire, et c'est dans un tissu serré (quoique souvent chaotique) de symboles, de métaphores, de noms et de références creusant les profondeurs de la mémoire et de l'histoire, c'est dans cette textualité vivante (où les médias et les divers discours sociaux jouent forcément un rôle essentiel) que Montréal comme toute ville devient davantage qu'un simple lieu [...] : une entité vivante<sup>177</sup>.

Les textes journalistiques concourent évidemment à la production et à la diffusion de cette *textualité vivante* dont parlent Nepveu et Marcotte, où fait vécu et fait littéraire s'unissent. Le baseball est en ville, la ville est dans le baseball et l'amateur de baseball, lui, est dans la ville. À même cet entrelacs de *qui-est-à-qui-est-à-quoi* se dégage la forme d'un parcours dynamique et pluriel : parcours littéraire, parcours personnel, parcours d'une socialité et d'une ville.

La textualité vivante, qui réfère à la ville de Montréal sans pour autant s'y limiter, est liée de près aux trajectoires et déplacements qui « surgissent » à de multiples reprises dans les textes; elle est liée à une idée *d'action*, c'est-à-dire de « performativité ». Jacques Primeau associait la découverte du baseball et de ses plaisirs à l'exploration de la géographie montréalaise (terrains et arrondissements), tandis que Gilles Pellerin évoquait la distance

---

<sup>176</sup> L'expression est empruntée à Marcel Roncoyalo, *Les grammaires d'une ville. Essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, coll. « Civilisations et sociétés », 1996, 510 p.

<sup>177</sup> Pierre Nepveu et Gilles Marcotte, « Montréal, sa littérature », dans *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992, p. 9-10.

pharaonique à parcourir sur le terrain plus grand que nature que constituent Almaville (marbre), Montréal (premier but), Québec (coin chaud) et Trois-Rivières (monticule).

Dans « Un joueur moyen », c'est l'épouse du baseballeur qui se déplace pour voir jouer son mari : « C'est la première fois qu'elle vient, au stade de Montréal, [...] depuis le Dakota jusqu'à cette ville étrangère où le hasard des échanges l'a amené<sup>178</sup>. » Elle quitte les États-Unis pour le Québec, tout comme son époux a dû le faire, ce qui concorde dans la nouvelle avec la « cassure » dont le couple est victime (« il jette un coup d'œil sur les gradins. Elle n'est plus là<sup>179</sup> »). Le personnage central de « Faits saillants » de Daniel Grenier doit lui aussi se déplacer, de Québec vers Montréal cette fois, pour participer au match de balle-molle qui sert de cadre narratif au récit. L'intrigue est tributaire de ce trajet à accomplir, puisque c'est grâce à lui que le (anti)héros fait la rencontre de Maude. Une partie du récit est consacrée à ses déplacements dans la ville, puis dans un hôpital, alors que l'autre partie rend compte de ses déplacements (déboires) sur le terrain de balle.

Quant à monsieur B., ce n'est pas au Québec qu'il a connu le baseball, mais bien lors de ses études à Chicago. Comme s'il lui avait fallu s'expatrier un instant pour faire connaissance avec le baseball : l'ennui et la nostalgie du pays l'ont mené vers le sport (à la radio comme au stade) et lorsqu'il se trouvait « dans les estrades du bon vieux Wrigley Field, monsieur B. se sentait vraiment comme chez lui, et il n'était plus seul<sup>180</sup> ».

Les déplacements jouent un double rôle, où ils deviennent tour à tour des objets de connaissance (imaginaire du baseball et imaginaire urbain) et des synonymes de découverte

---

<sup>178</sup> Gilles Marcotte, *loc. cit.*, p. 60-61.

<sup>179</sup> *Ibid.*

<sup>180</sup> Marc Robitaille, *op. cit.*, p. 16.

(personnelle et individuelle, géographique et plurielle). Les textes en eux-mêmes sont des circuits à parcourir, des chemins bordés de symboles, de signes/signaux, de noms et de références; ils sont des itinéraires mis en forme; ils travaillent à façonner une « textualité vivante » des imaginaires types de l'espace, du baseball, de la ville et d'un match d'ouverture au Stade olympique de Montréal.

Peuplé de variations sur le thème de l'espace, l'imaginaire du baseball joue et déjoue : certaines de ses variations sont « célébrées » (*home run*, découvertes géographiques, hotdogs, certains déplacements), alors que d'autres attestent l'impossibilité à jouir pleinement d'un *ici et maintenant* (terrains encombrés, Stade olympique, certains déplacements aussi), peut-être même l'incapacité latente à s'approprier adéquatement ce sport. Gilles Marcotte(c) disait du baseball au Québec qu'il n'était « pas né natif. On l'a importé sans l'adapter<sup>181</sup>. » Même si l'affirmation mérite quelques bémols, elle n'est pas dénuée de toute vérité. Le baseball vient effectivement d'autre part et les textes le rappellent parfois, de façon manifeste ou non. Nous est-il impossible de le posséder, de nous l'approprier pleinement? La question ainsi posée rappelle en rafale les erreurs – ou maladresses – relevées dans certains discours, le destin navrant des Expos, le Stade olympique, les terrains décrépités et encombrés, peut-être même le caractère « isolé » du fait francophone. Le baseball est-il ailleurs?

---

<sup>181</sup> Pierre Popovic, Entretiens avec Gilles Marcotte. De la littérature avant toute chose, op. cit., p. 50.

## CHAPITRE III : TEMPS

## Mythologie (d'estrade)

Les intellectuels, quand ils vont au stade, ont tout intérêt à se donner les outils appropriés pour comprendre les relations complexes entre culture savante, culture populaire et culture sportive. Ils ne le font pas toujours<sup>182</sup>.

Dominés par l'espace et par le spectre du temps, le baseball, sa mythologie et son histoire sont placés sous le signe de l'infini (une part de l'intérêt du sport professionnel tient justement dans cette drôle de promesse où le passé, le présent et l'avenir sont toujours un peu réunis, comme s'il ne pouvait y avoir de fin) : « Souviens-toi que tu vas mourir, le jeu seul est éternel », écrit Samuel Archibald dans « *Put me in, coach!* [Fragments d'éternité]<sup>183</sup> ».

Un jeu éternel comme le monde et cruel comme la vie, qui peut te briser le cœur ou t'enfermer dans la répétition infinie d'une seule et unique erreur, un jeu où tout est toujours à recommencer. Un jeu qui a le mérite de donner à tous les enfants de la balle, aux naturels comme aux serpents à lunettes, aux grugeux de balustre comme aux enfants de chienne, aux tempérants comme aux bois-sans-soif, aux bellâtres comme aux laiderons, aux saintes-nitouches comme aux marie-couche-toi-là, aux biens nés de Rosemont comme à la racaille du Centre-Sud, bien du plaisir et beaucoup de secondes chances<sup>184</sup>.

Si le baseball porte en lui la possibilité d'une rédemption par la *seconde chance*, c'est parce qu'il témoigne d'une relation féconde avec le temps. Alors que Renald Bérubé souligne l'importance du *jeu des statistiques*, Bernard Arcand évoque les « temps anciens [...] concernant quelques vedettes disparues<sup>185</sup> », dont on se souvient grâce à mille et une anecdotes du passé. Mais tous deux parlent en fait de la même chose, c'est-à-dire de la pulsion indomptable qu'a le baseball de compiler une infinité d'occurrences et d'éléments variés, qui vont de la durée du passage à vide d'un frappeur à ses points produits avant et après la pause du Match des Étoiles, des moyennes de points mérités des lanceurs partants des Padres de San Diego aux

---

<sup>182</sup> Benoît Melançon, *loc. cit.*, p. 109.

<sup>183</sup> Samuel Archibald, *loc. cit.*

<sup>184</sup> *Ibid.*

<sup>185</sup> Bernard Arcand et Serge Bouchard, « Le baseball », *loc. cit.*, p. 53.

inimitables balles courbes de Sandy Koufax, de la malédiction de la chèvre à Chicago (*The curse of the Billy Goat*) au nombre de frappeurs ambidextres atteints à plusieurs reprises dans une même Série de championnat, etc. Or cette compilation de données est essentielle en vue de l'établissement d'un savoir singulier, d'un *savoir total*, c'est-à-dire d'un savoir constitutif autonome et suffisant du sport, à plusieurs égards poétique et chimérique, didactique aussi, comme le sont les mythologies. Celle du baseball, en lien avec son histoire constamment en évolution, n'est pas différente des autres. Dans *Mythologies*, Roland Barthes compare le Tour de France à une épopée : son onomastique « qui nous dit à elle seule que le Tour est une grande épopée<sup>186</sup> », sa « géographie homérique », ses « prouesses sur-humaines », son dopage, son sacrifice et sa morale concourent à en faire ce qu'il appelle « un mythe total, donc ambigu; [...] à la fois un mythe d'expression et de projection, réaliste et utopique tout en même temps<sup>187</sup> ». Ce sont les mêmes phénomènes qui se mettent en action lorsqu'il est question de la constitution mythologique du baseball et de son savoir total. Si dans le Tour les noms des cyclistes qui reviennent sans cesse « forment dans le grand hasard de l'épreuve des points fixes, dont la tâche est de rattacher une durée épisodique, tumultueuse, aux essences stables des grands caractères<sup>188</sup> », le baseball a pour sa part ses Mickey Mantle, Vida Blue, Satchell Paige, Babe Ruth, Jackie Robinson ou Willie Mays, qui se dressent comme des points de repère dans le temps et qui viennent effectivement ancrer le sport à la fois dans un imaginaire propre et dans un temps mythique jamais tout à fait achevé. Peut-être est-ce aussi parce que « l'entrée dans l'ordre épique se fait par la diminution du nom, [parce que] diminué, le Nom devient vraiment

---

<sup>186</sup> Roland Barthes, « Le Tour de France comme épopée », dans *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 125.

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 126.

public<sup>189</sup> », que le baseball a ses Pedro, Vlad, Walker, Carter, etc. Les surnoms des joueurs sont quant à eux des « baptêmes improvisés devant l'Autel du baseball<sup>190</sup> » : The Rock (Tim Lincecum), Le Gros Chat (Andrés Galarraga), El Presidente (Dennis Martínez), Le Kid (Gary Carter), Le Grand Orange (Rusty Staub), Oil Can Boyd (Dennis Boyd), Frenchy (Claude Raymond) et autres Spaceman (Bill Lee). Si le Tour a son mont Ventoux et ses cols pyrénéens, le baseball a ses Wrigley Field, Fenway Park et Yankee Stadium qui constituent en partie sa *géographie homérique* personnelle. Pour Barthes, « Le Tour exprime et libère les Français à travers une fable unique<sup>191</sup> ». Si le baseball a déjà joué un rôle semblable pour les Américains, il semble que ce temps où il « était le symbole d'une espérance commune<sup>192</sup> » soit aujourd'hui révolu. Peut-être même ne l'a-t-il jamais vraiment été pour les Québécois, sinon qu'en de rares occasions<sup>193</sup>.

« *Baseball is not like anything. But it does seem to be various things for writers. For many writers, as for many fans, it is a stadium for the play of memory*<sup>194</sup>. » Sous la plume de George Bowering, le baseball devient un *stade où le jeu de la mémoire s'exerce* et se déploie. Ce jeu est un effet combinatoire de ce dont parlent Bérubé et Arcand : un mélange de statistiques, de temps anciens mémorables et d'un système de vedettariat auquel les sportifs professionnels n'échappent pas. Lorsque Gilles Pellerin évoque certains souvenirs qui lui sont chers, il amalgame effectivement, à travers réalisme et utopie (pour reprendre l'idée de Barthes), les statistiques et l'héroïsation des joueurs pour en faire une sorte de jeu théâtral mémoriel :

---

<sup>189</sup> *Ibid.*

<sup>190</sup> Georges Desmeules, *op. cit.*, p. 190.

<sup>191</sup> Roland Barthes, *loc. cit.*, p. 125.

<sup>192</sup> Olivier Bauer, « Le Canadien de Montréal est-il une religion? », dans Olivier Bauer et Jean-Marc Barreau (dir.), *La religion du Canadien de Montréal*, Montréal, Fides, 2009, p. 37.

<sup>193</sup> Voir Alain Usereau, *L'époque glorieuse des Expos*, Sainte-Angèle-de-Monnoir, LÉR, 2009, 323 p.; William Brown, *Les fabuleux Royals-Royals. Les débuts glorieux du baseball professionnel à Montréal*, Montréal, Éditions Robert-Davies, 1996, 192 p.

<sup>194</sup> George Bowering, *loc. cit.*, p. 50.

À peine rentré de l'école, j'apprenais les moyennes au bâton des meilleurs frappeurs et pouvais les défiler avec exactitude. Un pourcentage de ,333 correspond à un tiers et cela constitue un médiocre taux de réussite dans la plupart des domaines. Cette fraction, magnifique au baseball, me ramenait à la lutte quotidienne que se livraient les Davis – Tommy et Willie, des Dodgers – et les redoutés frères Alou. Je souhaitais la domination des Dodgers dans le vol de buts – Ah! Maury Wills –, les retraits au bâton – K comme Koufax – et le nombre de victoires obtenues par les lanceurs – Don Drysdale perdait sa large part de matchs, mais il en gagnait plus encore. [...] Au premier but : l'élégance – Wes Parker<sup>195</sup>.

Cette manie compulsive de compilation contribue à la création d'une mémoire longue du baseball (idée développée par Michel Nareau), de laquelle est d'ailleurs tiré son fameux *Livre*, mais elle contribue aussi à guider l'usage que l'on en fait dans la langue de tous les jours. L'opération tient du donnant-donnant : personne ne doutera que ce que l'on appelait plus tôt un *savoir total* de la balle est aussi tributaire d'un certain *savoir-parler* balle, savoir sans cesse ressassé, bien que toujours renouvelé, sur les terrains d'Amérique. Statistiques et mémoire sont convoquées dans un savoir-parler vivant :

Aïe « chummy », savais-tu ça que le grand maigre de l'équipe « Gouttières à votre Goût » qui frappe pour .946 avec des coureurs en position de compter était coté à 23, pis que notre « tarla » de champ centre qui vient frapper trois « popfly » une game sur quatre était coté à 97 parce qu'il a fait accroire qu'il avait déjà joué Junior AAAA en 1964 à Alma?<sup>196</sup>

Bien qu'ils développent un savoir total du baseball, les statistiques et l'appel à la mémoire l'enferment pourtant dans un univers clos. En effet, si l'extrait précédent est immédiatement compréhensible pour l'initié, il risque toutefois de paraître obscur pour qui ne s'y connaît ni d'Ève ni d'Adam. La compilation mémorielle du sport (jeu des statistiques et héros) n'est pas que théorique et scripturale, puisque la parole joue aussi un rôle important (télé, radio, web, joutes) dans la constitution d'un *imaginaire grammatical* du baseball. Nous verrons un peu plus loin que la parole a aussi pour fonction de combler un certain *temps long*

---

<sup>195</sup> Gilles Pellerin, *loc. cit.*, p. 156.

<sup>196</sup> Richard Martel, « Numéro 2 pour 5 », dans *Mon livre à Moé*.

URL : [http://sb35.com/livre\\_a\\_moe/contenu\\_chronique2014\\_1.htm](http://sb35.com/livre_a_moe/contenu_chronique2014_1.htm)

associé au baseball. Car, en vérité, qu’y a-t-il de mieux à dire ou à hurler entre deux lancers que « Good eye! Good eye! T’as le dessus, mon numéro 15! [...] Attaboy! T’as mis du bon bois là-dessus, mon champion<sup>197</sup> », ou encore « Pour un triple j’té laisse te fourrer ‘a face dans mon rack!<sup>198</sup> »?

## Un temps long

Bien sûr, tous ne sont pas là pour s’égosiller. « Je regarde un match comme on lit un roman, dans le silence, avec respect. Je ne suis pas là pour commérer », écrit Pierre Cayouette, dans *Une vue du champ gauche*<sup>199</sup>. La parole est remplacée par la lecture, un match équivaut à un roman. Cela nous ramène aux liens étroits entre le baseball et l’écriture, encore plus affinés cette fois, puisqu’il est nommément question d’une filiation avec la littérature. Gilles Pellerin aussi relève leur relative parenté :

Certains de nos matchs se déroulaient au stade – vert, beau, vrai, là où le futur éditeur des Forges, Gaston Bellemare, tiendrait un jour l’orgue pendant les matchs des Reds de Trois-Rivières, filiale de la Big Red Machine, à l’époque où Ken Griffey Jr couraillait partout dans le stade pour finir par sauter sur les genoux de l’organiste. Les liens entre baseball et littérature sont pour ainsi dire illimités<sup>200</sup>.

Mais pourquoi donc le baseball et la littérature font-ils si bon ménage? Samuel Archibald affirme que le baseball est un sport éminemment « soluble dans la littérature parce qu’ils sont tous deux des arts du temps<sup>201</sup> ». Un art du temps qui se joue sur un terrain à nul autre pareil, jouxté par l’abri des joueurs, « ce haut lieu, ou plutôt cet encavement, ce dalot de philosophie

---

<sup>197</sup> Marc Robitaille, *op. cit.*, p. 99.

<sup>198</sup> Mathieu Poulin, *loc. cit.*

<sup>199</sup> Pierre Cayouette, *loc. cit.*, p. 98.

<sup>200</sup> Gilles Pellerin, *loc. cit.*, p. 154-155.

<sup>201</sup> Samuel Archibald, *loc. cit.*

brute, de vraies affaires et de poésie ordinaire », pour reprendre la formule de William S. Messier<sup>202</sup>. Chez Jean-François Chassay, le rapport ignominieux entre les victoires (55) et les défaites (107) des Expos au cours de la saison 1976 devient le titre d'une sorte de poème-hommage à la fin de l'adolescence, au baseball et à la poésie, entrelardé de vers rimbaldiens. Pour les Expos, « Ce fut une saison en enfer : 55-107<sup>203</sup>. » Marc Robitaille indique quant à lui que dans la nature même du baseball

se trouvent mille petits enseignements utiles pour qui se donne la peine de les entendre. Le baseball enseigne à prendre son temps, à ne pas tirer sur la fleur pour qu'elle pousse. Tout est long au baseball : former une *mite* prend du temps, défaire une balle pour voir comment c'est fait dedans – décevant soit dit en passant – prend du temps. Le baseball dit qu'il y a un temps pour courir et un temps pour s'arrêter, pour réfléchir. [...] De toutes les leçons du baseball, la plus percutante, la plus universelle, la plus puissante est l'idée que, dans la vie, il y a toujours lieu d'espérer<sup>204</sup>.

Si la littérature est un lieu d'espoir (comme le sont sans doute toutes les disciplines artistiques), on se doit effectivement de relever le caractère gémellaire des deux activités. « Il y a toujours lieu d'espérer », c'est l'apophtegme de Yogi Berra (*It ain't over 'till it's over*) et c'est bel et bien une ouverture sur les possibles du temps. Chacun sait qu'au jeu de balle il n'y a ni cadran, ni chronomètre<sup>205</sup>. Ainsi la durée d'un match est indéterminée, puisqu'elle repose sur des milliers de facteurs qui varient inévitablement d'un soir à l'autre, mais en théorie un match pourrait durer éternellement (ce qui n'est encore jamais arrivé!). Tous les retraits doivent être effectués avant que l'issue d'un match soit scellée, mais cela peut parfois prendre beaucoup de temps...

---

<sup>202</sup> William S. Messier, « Bon match », dans *Good eye! Treize textes qui parlent de balle*, Poème sale, 2012.

URL : <http://poemesale.com/2012/10/24/william-s-messier-bon-match/>

<sup>203</sup> Jean-François Chassay, « 55-107 », dans *Avoir dix-sept ans*, Montréal, Québec/Amérique, 1991, p. 124.

<sup>204</sup> Marc Robitaille, « Ouverture », dans *Un été sans point ni coup sûr*, Montréal, Les 400 coups, 2004, p. 14-15.

<sup>205</sup> Excepté, dans la *MLB*, celui qui compte désormais les secondes allouées aux lanceurs pour effectuer leurs huit lancers de réchauffement, ou alors celui qui indique que les deux minutes cinq secondes règlementaires de la pause entre les manches sont écoulées. Mais cela a beaucoup à voir avec les impératifs commerciaux liés à la télédiffusion des matchs. Or dans un baseball idéalisé – celui du *bon vieux temps*, par exemple – le chronomètre n'existe pas.

Parce qu'il « est le seul sport d'équipe où toutes les phases de jeux pourraient durer à l'infini, que son ADN même a à faire avec l'infini<sup>206</sup> », le baseball est et exige une (re)lecture fragmentée d'un continuum temporel jamais arrêté, tout comme la littérature. En cela, ils se rejoignent aussi.

Un passage doublement intéressant d'*Un été sans point ni coup sûr*, où le texte lui-même épouse la forme d'un temps fracturé, hachuré, en fait justement la démonstration :

Au baseball c'est spécial parce que souvent, en pleine action, il se passe rien du tout. Le lanceur frotte la balle, regarde sa mitte, met son pied sur la plate, change d'idée et l'enlève de là, respire un bon coup, retire sa casquette, la replace, ramasse le sac de résine, le laisse tomber, surveille le coureur au premier but, cache la balle dans le fond de sa mitte, regarde le signal du receveur, le refuse une fois, une autre fois, l'accepte, commence sa motion, puis, finalement, lance. Une balle. Et là il faut recommencer<sup>207</sup>.

Le lanceur apparaît comme un Sisyphe des temps modernes qui a troqué son rocher pour une balle et si vraiment « Il faut imaginer Sisyphe heureux<sup>208</sup> », ce pourrait être sous une casquette, mâchant une gomme balloune par un doux soir d'été.

À propos d'une rencontre entre les Expos et les Reds de Cincinnati en avril 1996, Ronald King écrit : « Quant au match il a été long, long... une affaire de buts sur balle, de buts remplis... et frotte la balle et nettoie les crampons, et crache par terre et gratte l'entre-jambe. [...] Et nous avons soudainement été rappelés à une dure réalité : le baseball quand c'est plate, c'est plate à mort<sup>209</sup>. » Ici aussi le *temps long* du jeu est personnifié par une écriture morcelée, mais, contrairement à l'extrait précédent, cette personnification est l'aveu d'une démission. Le temps long du sport représente une déception : on ne vit plus d'espoir, mais d'ennui.

---

<sup>206</sup> Samuel Archibald, *Play Ball ! Speed colloque sur l'imaginaire du baseball*, Université du Québec à Montréal, 18 juin 2015. URL : <http://oic.uqam.ca/fr/evenements/play-ball-speed-colloque-sur-limaginaire-du-baseball>

<sup>207</sup> Marc Robitaille, *op. cit.*, p. 26.

<sup>208</sup> Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 11, 1994, p. 182.

<sup>209</sup> Ronald King, « Le cœur n'y était pas », *La Presse*, « Sports », mercredi 3 avril 1996, p. S3.

Or, dans l'écriture et dans la lecture, il n'y a pour ainsi dire jamais de moment *plate à mort*, où *rien ne se passe*. Le lecteur est performatif (il lit, décode, analyse) et le texte, après tout, n'est pas un espace vide et blanc; il est en quelque sorte immanent et pour autant que l'encre tienne sur la page, ou que l'écran soit illuminé, il est le témoin présent et durable d'une performance déjà advenue, poursuivie à travers la lecture. L'écriture n'est jamais un temps mort en soi, mais elle sait très bien l'imiter. La (re)présentation du baseball à la radio et à la télévision, par opposition, est une tentative ininterrompue de combler un temps long (des temps morts) grâce à une prise de parole. Ce temps long où « rien ne se passe » est meublé par des rappels constants au temps jadis, qui par essence était bon et vieux (pris alors dans une sorte de cycle) :

Le lanceur [...] respire un bon coup, retire sa casquette, la replace, ramasse le sac de résine, le laisse tomber [...]. Évidemment les commentateurs ne peuvent pas décrire toutes ces affaires-là parce qu'on changerait vite de poste, alors ils en profitent pour parler du bon vieux temps. Jean-Pierre Roy et Jean-Paul Sarrault sont des experts là-dedans car ils étaient là dans le bon vieux temps, les chanceux. C'est bien fait le baseball parce que s'il se passe rien pendant une partie, il s'en est tellement passé dans le bon vieux temps qu'il y a toujours quelque chose à raconter<sup>210</sup>.

Il est vrai qu'« au baseball, il y a beaucoup de temps pour bavarder<sup>211</sup> ». Les plus rompus à ce sport et les plus fervents amateurs reconnaissent parfois qu'un « match de baseball est tellement lent et long qu'on [a] tout le temps pour se raconter nos vies et entendre les derniers potins<sup>212</sup> ». C'est d'ailleurs sur ce point précis qu'insistait Jean-Claude Turcotte lors du dernier match d'ouverture des Expos en 2004 : « Je trouve que le baseball est un sport reposant. Tu peux manquer un lancer, te lever pour aller manger un bon hotdog, tu as le temps de

---

<sup>210</sup> Marc Robitaille, *op. cit.*, p. 27-28.

<sup>211</sup> Ronald King, « Une soirée parfaite », *La Presse*, « Sports », 24 avril 2003, p. S15.

<sup>212</sup> *Ibid.*

parler...<sup>213</sup>» Cette vision plutôt idyllique du baseball qu'avait l'archevêque de Montréal est intéressante parce qu'elle fait contraste avec le cérémonial religieux auquel sont soumis, justement, un ecclésiastique et ses ouailles : jamais il ne viendrait à l'idée au fidèle d'être inattentif lors de la messe (« manquer un lancer »), de se lever n'importe quand, de grignoter (surtout pas l'hostie) ou de placoter avec son voisin, puisque la liturgie, par essence, « met en œuvre un code rituel : ni le célébrant, ni les assistants ne peuvent faire ce qu'ils veulent<sup>214</sup> ». Pour le cardinal Turcotte, on n'assiste pas à un match comme on assiste à une messe. Mais peut-être était-ce en partie dans cette divergence au cœur même du décorum qu'il trouvait le salut. « J'aime autant le hockey que le baseball, mais entre voir une partie dans le stade et en voir une à la télévision, je préfère le stade! » avouait-il aussi<sup>215</sup>. En vérité, il semble tout naturel que les hommes d'Église ne demeurent pas insensibles aux charmes (pas si) discrets de la balle : ils savent que la parole est une chose sacrée, essentielle pour combler les vides de l'existence; que la nourriture du corps, comme celle de l'esprit, importe beaucoup; et que s'il y a place à l'erreur, il y a toujours place au pardon et au repentir.

---

<sup>213</sup> Marc-Antoine Godin, « Match d'ouverture des Expos. Des partisans Survivor », *La Presse*, « Sports », samedi 24 avril 2004, p. S1.

<sup>214</sup> Aimé-George Martimort, *L'Église en prière*, vol. 1 : *Principes de la liturgie*, Paris, Desclée, 1993, p. 185.

<sup>215</sup> Marc-Antoine Godin, *loc. cit.*, p. S1.

## Sport et religion : chronologie québécoise

Dieu aime les amateurs de baseball<sup>216</sup>.

Même si le baseball (divertissement) et la religion (spiritualité) sont foncièrement différents, il y a semble-t-il plusieurs parallèles à établir entre eux, ne serait-ce que par leur mutuel rapport fondateur au temps (Genèse, mythologie, éternité, etc.) ou leur obsession à se doter d'images iconiques afin de se raconter des histoires et de se figer dans une sorte de lieu-refuge idéalisé (dont le Temple de la renommée, les stades et les églises sont les métaphores terrestres parfaites). Pour le baseball, ce lieu-refuge idéalisé, sous sa forme métaphorique, c'est-à-dire un *Kingdom of Baseball*, aurait justement été imaginé par des théologiens protestants américains au début du XX<sup>e</sup> siècle. L'historien états-unien Christopher H. Evans, cité et traduit par Olivier Bauer dans « Le Canadien de Montréal est-il une religion? », soutient qu'en créant l'expression *Kingdom of Baseball* (calquée précisément sur le modèle *Kingdom of God*), les protestants « ont fait du baseball l'endroit où le royaume de Dieu devenait réalité<sup>217</sup> ». Bauer note pour sa part que cette « analogie révèle la valeur religieuse qu'ils attribuaient à leur passe-temps national. Mais elle fonctionne aussi dans l'autre sens. Elle donne de la chair à l'idée, plutôt abstraite, du royaume de Dieu, elle aide à comprendre comment ces chrétiens le concevaient, il y a une centaine d'années<sup>218</sup>. » Il y avait là une relation donnant-donnant et le baseball devenait une représentation iconique de même nature qu'un Christ en croix, c'est-à-dire qu'il permettait de mettre une image sur une idée. Au fil des ans, pourtant, « la cupidité des

---

<sup>216</sup> Jean-François Chassay, *Laisse*, Montréal, Boréal, 2007, p. 96.

<sup>217</sup> Olivier Bauer, *loc. cit.*, p. 34.

<sup>218</sup> *Ibid.*, p. 33.

joueurs et des propriétaires, la tricherie, le racisme et le dopage<sup>219</sup> » ont finalement eu raison, en quasi-totalité, de cette version cléricale et fabuleuse d'un *Royaume du losange*. Cette tentative, dont les échos ont aujourd'hui à peu près tous disparu, a néanmoins contribué à sceller des alliances (qu'elles soient fondées ou non n'a en réalité que peu d'importance) entre la religion et le baseball, ce qui explique l'incidence de l'une dans l'imaginaire de l'autre. Leur réciprocité équivoque n'a d'ailleurs échappé ni aux écrivains ni aux journalistes (particulièrement ceux qui ont passé du temps à sauter d'un côté et de l'autre de la frontière Canada/États-Unis), qui l'ont traitée de différentes façons, soit afin d'exprimer une mise à distance, un rapprochement ou encore les deux à la fois. Le roman *Les Plouffe* de Roger Lemelin est exemplaire en ce sens, car le baseball, même s'il y est surtout présenté comme un moyen d'émancipation et de rupture avec un milieu contraignant (emprises familiale et religieuse des années 1940 au Québec), y est aussi, comme en témoigne la scène où le curé Folbèche se fait lanceur le temps d'un retrait, un lieu de conciliation possible<sup>220</sup>.

Que David Homel affirme que le baseball et la Bible sont les deux piliers de l'anglo-américain n'a rien de très étonnant. Cette réciprocité, ou cette communion, se trouve au cœur de son texte paru dans *Une vue du champ gauche*, justement intitulé « Le salut par le jeu ». L'intrication d'un monde dans l'autre y est patente. Le phénomène se produit aussi dans son roman *Rat Palms* qui, de son propre aveu, est en quelque sorte calqué sur le modèle de la Sainte Trinité : « J'ai tenté de mettre en scène ce triangle du père, du fils et du sport dans un roman que j'ai écrit : *Il pleut des rats*. Le père est en difficulté psychique et le fils, voulant le sauver de lui-même, se rabat sur le baseball comme façon de le ramener sur la terre des vivants

---

<sup>219</sup> *Ibid.*, p. 36.

<sup>220</sup> Roger Lemelin, *Les Plouffe*, Québec, Institut Littéraire Ltée, 1954, p. 104.

et des sains d'esprit<sup>221</sup>. » La religion et le baseball servent ici à la fois de cadre narratif et de relais métaphorique. Marie-Claire Girard parle quant à elle du baseball comme d'un paradis reconstruit, rappelant par le fait même la notion de *Kingdom of Baseball*, mais aussi une version revue de l'Éden ou de la vie après la mort. Un sport comme « une mélodie harmonieuse, intimiste, un ballet sur gazon d'une délicate élégance. C'est le paradis reconstruit. La victoire de la pureté<sup>222</sup>. »

*Un été sans point ni coup* sûr relève aussi des similitudes entre le baseball et la religion, en utilisant un mode comparatif, essentiellement basé sur des faits (manie de compilation statistique, encore!) :

Par exemple, le baseball se pratique tous les jours, pas juste une journée par semaine. Il paraît qu'en religion c'est comme ça aussi. Aussi, il y a que le baseball, comme la religion, est une affaire assez compliquée. Même si on sait que trois prises font un mort et que trois morts font une manche, ça veut pas dire qu'on a tout compris : il y a 78 autres pages dans le livre des règlements. La religion aussi, ç'a l'air simple au début : sept péchés capitaux et dix commandements. Facile. Jusqu'à ce qu'on tombe dans le *Petit catéchisme* et ses 519 questions et réponses. Ensuite, le baseball ne tolère absolument pas la violence. La preuve, c'est qu'un joueur qui se bat est automatiquement expulsé de la partie. L'Église c'est pareil. Dans le *Petit catéchisme*, il est écrit : *l'Église condamne la violence comme moyen de corriger les injustices sociales et préconise plutôt l'amour*. Ils disent rien sur les expulsions, mais il paraît qu'ils ont les excommunications et que ça revient au même<sup>223</sup>.

Par opposition, dans une chronique de Ronald King, la comparaison est faite sur un mode plus *évocateur*, en insistant d'abord sur l'expérience vécue. Elle est plus contemplative, spirituelle même, et fait ressortir une symbiose profonde chargée de symbolisme entre les voies du Seigneur, le temps, le stade, le bon peuple, la vie ordinaire, le bonheur et la (fausse) balle. Voilà tout ce monde réuni en un *melting-pot* exemplaire de perfection *made in USA* :

---

<sup>221</sup> David Homel, « Le salut par le jeu », dans *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 55-56.

<sup>222</sup> Marie-Claire Girard, « Le paradis reconstruit », dans *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 50.

<sup>223</sup> Marc Robitaille, *op cit.*, p. 15.

Il y a des après-midi qui semblent avoir été créés par le Seigneur juste pour le baseball. À condition d'avoir un stade à ciel ouvert bien sûr. Hier à Philadelphie, il n'y avait pas un nuage. Pas trop chaud, avec une sympathique petite brise. Il y avait aussi 45 000 spectateurs, plusieurs d'entre eux avec leur gant pour capter les fausses balles. Ils étaient évachés, heureux, regardant le match comme on regarde [*sic*] aucun autre sport, avec beaucoup de nonchalance et quelques éclats de fureur. Une journée parfaite pour nos voisins américains<sup>224</sup>.

Bien qu'ils soient tous deux témoins de l'intrication du monde de la religion dans celui du sport, les deux extraits précédents rendent aussi compte d'une division importante. Le baseball et la religion sont présentés dans *Un été sans point ni coup sûr* comme un système binaire qui opère selon un ensemble strict de règles (Petit catéchisme = livre des règlements, expulsion = excommunication, etc.). S'ils sont tous deux en phase, ils se développent néanmoins dans un cadre restrictif; ni l'un ni l'autre n'apparaissent comme des moyens de libération, mais plutôt comme des moyens de contrôle.

En revanche, chez King, c'est d'abord au Seigneur que revient le mérite de ce bel après-midi de baseball (renvoi direct à la Création). Si cette journée évoque la liberté pour les spectateurs (« regardant le match comme on regarde aucun autre sport, avec beaucoup de nonchalance et quelques éclats de fureur »), elle incarne aussi l'image d'un Paradis où tous (45 000) seront réunis dans la paix (« évachés, heureux »), la quiétude (« pas un nuage ») et la perfection (« journée parfaite »). Baseball et religion sont liés sur un mode symbiotique et ils mènent à plus grand que soi : ils symbolisent plus certainement une *ouverture* qu'une *fermeture*.

Les textes opposent aussi, de ce fait, le Québec et les États-Unis, le catholicisme et le protestantisme (bien que ce soit d'une manière moins avouée dans l'article de journal, il n'en demeure pas moins que sa « charge poétique » est implicitement liée à cette idée du *Kingdom*

---

<sup>224</sup> Ronald King, « Balayage ! », *La Presse*, « Sports », lundi 8 août 1994, p. 3.

of Baseball développée par les protestants). Le titre « Le salut par le jeu » de David Homel en témoigne également. L'une des confessions serait plus permissive – voire poétique – que l'autre; l'une permettrait l'évasion alors que l'autre ne serait que contrainte. En outre, le texte de King établit nettement une distance entre un *nous* et un *eux* (« nos voisins américains ») : cette journée n'est-elle parfaite que pour les autres? Cette journée du Seigneur ne serait-elle pas aussi la nôtre, à nous, Québécois? Poser la question c'est un peu y répondre. Après tout, l'Église catholique a déjà tenté de court-circuiter la pratique du baseball en défendant à ses fidèles d'y jouer le dimanche<sup>225</sup>. Mais il existe une discorde encore plus viscérale, si l'on peut dire, entre le baseball et l'Église au Québec, et elle s'exprime à travers ce que Michel Nareau appelle « son historique fermeture à l'Autre<sup>226</sup> ». En effet, le baseball ici s'est révélé être le lieu d'une altérité vivante et féconde (premier noir à intégrer une *équipe de blancs* dans un circuit semi-professionnel, premier gérant latino-américain des ligues majeures, etc.), aux antipodes de l'idéologie des intellectuels religieux qui avaient « toujours présenté l'Autre (principalement l'anglophone) comme une menace qui diluerait la culture nationale<sup>227</sup> ». La scène des religieux s'affrontant au marbre et au monticule dans *Les Plouffe* illustre bien l'opposition révélée par l'extrait d'*Un été sans point ni coup sûr* et le texte de King. L'Américain (Tom Brown) connaît et apprécie le baseball, alors que le Québécois (Folbèche) ne s'y intéresse guère. Ce n'est que parce que le pasteur se prend d'affection pour Guillaume Plouffe que le curé se lance dans ce qui devient une sorte de compétition inter religions : « le catholicisme avait chassé le

---

<sup>225</sup> Jean Harvey, « Le clergé québécois et le sport. 1930-1960 », dans Jean Harvey et Hart Cantelon (dir.), *Sport et pouvoir. Les enjeux sociaux*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, p. 66.

<sup>226</sup> Michel Nareau, « Appropriation québécoise du baseball dans *Trente arpents* et *Les Plouffe* », *Essays in French Literature and Culture*, 46, novembre 2009, p. 208.

<sup>227</sup> *Ibid.*

protestantisme du marbre<sup>228</sup> ». Par cette tentative à demi déguisée de « protectionnisme », le curé tente malgré tout d'unir sa religion et le baseball. Il y a bien aujourd'hui une volonté des autorités religieuses de se rapprocher du grand public à travers le sport (on peut penser à l'exemple du cardinal Jean-Claude Turcotte qui aimait à se faire voir aux matchs des Expos et des Canadiens), car la désaffection généralisée pour la religion n'est une surprise pour personne et apparaît comme une marque indélébile d'une (r)évolution socioculturelle, elle-même symbole du passage d'un état religieux à un « état sportif ». La Révolution tranquille, la libération sexuelle, le mouvement de laïcisation dans l'enseignement, et bien d'autres facteurs encore, ont fait du « temps du clergé » un temps révolu. Même si les liens concrets entre baseball et religion se sont apparemment égrenés (transformés) au fil du temps, comme un signe d'une modernité et d'une postmodernité advenues, ceux qui subsistent ont désormais plus à voir, métaphoriquement du moins, avec l'idée de foi ou de spiritualité :

Le baseball nous redonne notre place au sein de la communauté, nous vibrons à l'unisson dans une rumeur à la fois proche et lointaine, intégrés à la lumière de ces modernes cathédrales que sont les stades, chuchotant la même prière de concert avec cinquante mille autres cœurs unis dans le même espoir, dans le lieu béni de l'appartenance<sup>229</sup>.

Serge Bouchard note que « Ce grand divertissement qu'est le sport ne peut pas se faire sans cérémonies. Le cérémonial du sport l'emporte sur tous les aspects règlementaires ou arbitraires qui le composent. [...] Celui qui a parlé le premier de la "sainte-flanelle", en faisant référence au gilet du Canadien, avait à peu près tout compris<sup>230</sup>. » Bien évidemment, cette cérémonie du sport doit se dérouler dans un « lieu de culte » approprié, à la fois réel et emblématique, si elle veut revêtir sa pleine charge symbolique. Nous avons vu que ce rôle est

---

<sup>228</sup> Roger Lemelin, *op. cit.*, p. 105.

<sup>229</sup> Marie-Claire Girard, *loc. cit.*, p. 50.

<sup>230</sup> Bernard Arcand et Serge Bouchard, « Le sport », *loc. cit.*, p. 14.

joué par le stade ou le terrain de balle. Ainsi, pour certains fidèles, « rater un match inaugural local des Expos relèverait du blasphème<sup>231</sup> ». Pareil à l'Église qui sait accueillir tout un chacun, le Stade olympique (cette « moderne cathédrale ») en fait autant : « bande de poissons et de sardines » dans le texte de Gilles Marcotte(j)<sup>232</sup>, « foule bigarrée moins casquettée et plus cravatée, [...] agent d'assurances et d'immeubles », chez Réal Pelletier<sup>233</sup>, « fauchés, ti-culs et retardataires, [...] trompettistes et poseurs d'affiches toutes catégories : optimistes (Expos all the way in 94), pessimistes (Wait 'til next year), poètes (In Floyd we trust) », chez Jean Dion<sup>234</sup>.

Même la mascotte officielle Youppi! participe à cette démocratisation :

Il est l'ami des petits, des grands  
Les noirs et jaunes  
Les rouges et blancs  
Il n'y voit rien de différent  
Youppi! c'est l'amour, c'est l'amitié<sup>235</sup>

Oui, le stade est rassembleur et inclusif, mais certains y résistent. On pense à cette « bonne sœur bien âgée » décrite par Gilles Marcotte(j) dans son texte de 1994 :

Sept mains étaient agrippées au poteau d'appui où j'avais posé la mienne, dont une toute petite, tout usée, qui avait réussi à se faufiler sous les autres. C'était celle d'une bonne sœur bien âgée, souriante malgré l'inconfort de la cohue et elle était la seule de la grappe à ne pas aller au stade<sup>236</sup>.

Comme si en réalité l'Église se dissociait du *Temple* du sport et que les rites jadis réservés au domaine du religieux venaient de passer (il est vrai, il y a quelque temps déjà) du côté de la culture populaire et de la culture du divertissement. Cette « bonne sœur bien âgée » et sa « main toute petite, tout usée » apparaissent comme le symbole d'un passé archaïque et

---

<sup>231</sup> Jean Dion, « Ils étaient 47 001: "C'est icitte que ça se passe". Les Expos ont déçu à leur premier match », *loc. cit.*

<sup>232</sup> Gilles Marcotte, « Le baseball Alou », *loc. cit.*

<sup>233</sup> Réal Pelletier, *loc. cit.*

<sup>234</sup> Jean Dion, « Ils étaient 47 001: "C'est icitte que ça se passe". Les Expos ont déçu à leur premier match », *loc. cit.*

<sup>235</sup> P. Gervais, « Viens danser Youppi! », chanson, *Les pee wee du pop*, K-Tel, KF-209, 1983.

<sup>236</sup> Gilles Marcotte, « Le baseball Alou », *loc. cit.*

« usé » duquel la masse se sépare et dont l’emprise se fait de plus en plus « petite ». Il se serait opéré un genre de transfert de valeurs, par mimétisme, en route vers ce que l’on pourrait appeler le nouveau sacré, c’est-à-dire le sacre du sport et du héros sportif. Personne ne se surprend plus aujourd’hui d’entendre parler d’une chose telle que *La religion du Canadien de Montréal*<sup>237</sup>.

Dans *Un été sans point ni coup sûr*, le personnage de monsieur B. est un vrai « maniaque de baseball. Le baseball c’est sa religion<sup>238</sup>. » Le texte ne dit pas que le baseball est une religion, mais plutôt qu’il peut agir à titre de religion; il peut remplacer ou servir d’ersatz. D’ailleurs, Olivier Bauer rappelle que la religion elle-même « ne s’épuise pas dans les institutions religieuses. Elle s’en affranchit, elle les déborde, elle les contredit, elle les nuance<sup>239</sup>. » Si vraiment « le baseball aide à civiliser la société et à la rendre moins barbare parce qu’il amène l’homme à prendre l’air, à prendre son temps et à penser<sup>240</sup> », comme le prétend monsieur B., c’est qu’il y a de l’espoir : espoir que ce sport soit en mesure de prendre le relais de la religion, peut-être même de la dépasser à certains égards (*penser* et *prendre l’air*, par exemple). Dans le texte, lorsque baseball et religion sont étroitement associés sur un mode comparatif, le baseball apparaît comme une activité contraignante. Par contre, lorsqu’il est représenté dans sa singularité, il est libérateur et serait en mesure de se substituer au rôle joué par la religion et, comme nous l’avons vu également, de la surpasser en tant qu’expérience humaine. C’est aussi un trait dominant du texte de Marie-Claire Girard cité plus tôt où le baseball, sur un mode évocateur et certainement transcendant, se distancie de la religion tout en rappelant leur

---

<sup>237</sup> Olivier Bauer et Jean-Marc Barreau (dir.), *La religion du Canadien de Montréal*, Montréal, Fides, 2009, 192 p.

<sup>238</sup> Marc Robitaille, *op. cit.*, p. 15.

<sup>239</sup> Olivier Bauer, *loc. cit.*, p. 54.

<sup>240</sup> Marc Robitaille, *op. cit.*, p. 15.

communauté. En cela, les représentations de la relation baseball/religion aux États-Unis et au Québec exprimées dans les textes diffèrent fondamentalement : l'une favoriserait une symbiose afin d'assurer le bonheur, la pérennité et la tradition (David Homel et Ronald King : la Bible et le baseball comme piliers de l'anglo-américain, le Seigneur et les beaux après-midi de baseball), tandis que l'autre favoriserait une mise à distance, une séparation en vue d'une passation des pouvoirs, de nature plus évanescence (comme l'évoquait Marie-Claire Girard, mais aussi « l'appel à une vie seconde » chez le joueur moyen de Gilles Marcotte et l'expérience du monsieur B. d'*Un été sans point ni coup sûr*). Le baseball se distancierait de la religion catholique tout en partageant certains de ses traits. Le jeune héros du roman *Premier but* de Roger Poupart trace ainsi un parallèle entre la religiosité du croyant et celle du sportif :

L'entraînement est à neuf heures, mais j'aime arriver en avance. J'aime être le premier sur le terrain. Une des tantes de ma mère est religieuse. Elle m'a déjà expliqué comment, seule dans une église, une heure avant la messe, elle se sentait proche de Dieu, comment elle pouvait l'entendre et LUI parler. Je commence à comprendre. En fin de compte, je suis pratiquant. Je crois au baseball et mes saints patrons sont les membres du Temple de la renommée...<sup>241</sup>

Bien qu'on ne puisse parler ici d'une forme instituée et stable, ce « transfert de compétences » emprunte au concept de religion populaire (elle-même apparaissant comme une forme non instituée et mouvante), qui s'exprime par « une religiosité vécue – au niveau des représentations, affects et coutumes – sur le mode d'une différence par rapport à la religion officielle<sup>242</sup> ». Le baseball ne serait pas une religion à proprement parler, mais il pourrait servir *de* et servir *à*. Il serait appelé, dans son essence même, à se dépasser, à remplir un rôle et à « donner du sens », car, s'il faut croire Jean Dion, il est « la plénitude de l'être, le point ultime de convergence entre la science et la philosophie, la preuve que l'univers a un sens quand il ne

---

<sup>241</sup> Roger Poupart, *op. cit.*, p. 31-32.

<sup>242</sup> Jacques Maître, « Religion populaire et populations religieuses », *Cahiers internationaux de sociologie*, 27, 1959, p. 99-100.

pleut pas<sup>243</sup> ». « Le baseball est un sport parfait », déclare tout de go Marc Robitaille, tandis que le héros de *Premier but* en évoque la toute-puissance : « Le baseball j'ai ça dans le sang, dans la peau et dans la tête. C'est plus que ma vie, c'est LA vie<sup>244</sup>. » Ce n'est pas par pur hasard que Réjean Tremblay observe « qu'il y a quelque chose de païen dans le match inaugural d'une saison de baseball<sup>245</sup> ». Il existe effectivement une forte ressemblance entre les descriptions des déplacements de foule vers le Stade lors d'un match inaugural et les processions religieuses. En effet, il s'agit pour certains d'aller au match « rejoindre les 30 000 autres qui font le même chemin, comme en pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle<sup>246</sup> », ou pour d'autres d'y assister parmi les « 33 437 chrétiens dans les gradins<sup>247</sup> ». Les liens entre sport et religion évoluent donc au fil du temps, mais ils perdurent (survivent) tout de même et les discours, d'une manière ou d'une autre, s'en trouvent encore pénétrés.

## Temps d'ici

tu me racontais  
l'hiver les hot-dogs frettes [...]  
un perce-neige délimitant un terrain de baseball<sup>248</sup>.

Parce que nous vivons chaque année au Québec un chamboulement météorologique radical, le baseball demande aux Québécois<sup>249</sup> de renouveler chaque printemps leurs vœux d'amour ou de piété, chose qui n'arrive évidemment pas au hockey – rappelons-nous que la ville est hockey –, ni dans les villes et les pays plus au sud qui possèdent des équipes nationales

---

<sup>243</sup> Jean Dion, « Plus qu'un sport », *Le Devoir*, « Plaisirs », vendredi 5 mai 1995, p. B1.

<sup>244</sup> Roger Poupart, *op. cit.*, p. 25.

<sup>245</sup> Réjean Tremblay, « La saveur d'un match inaugural », *La Presse*, « Sports », samedi 9 avril 1994, p. H2.

<sup>246</sup> Ronald King, « Une soirée parfaite », *loc. cit.*

<sup>247</sup> Jean Dion, « Expos 2, Cards 1. Les Expos gagnent leur premier match, mais perdent encore du monde », *loc. cit.*

<sup>248</sup> Daniel Leblanc-Poirier, *Gyrophares de danse parfaite*, Montréal, L'écrou, 2010, p. 48.

<sup>249</sup> Aux Montréalais à tout le moins, particulièrement du temps où ils avaient une équipe des ligues majeures.

ou des franchises des ligues majeures. À Houston, à San Diego ou à La Havane, le baseball se joue à l'année; il *est en ville* à l'année. En avril 1994, Réal Pelletier écrivait :

La fièvre n'est pas là, peu s'en faut, mais c'est quand même un long cycle qui commence pour les Québécois en général et les Montréalais en particulier. À travers l'été et jusqu'à l'automne, les voix – posée – de Jacques Doucet et – tonitruante – de Rodger Brulotte, hanteront nos vies quotidiennes à la fortune des circonstances. Elles nous rejoindront au salon ou au bar, dans les embouteillages sur les ponts ou le temps d'une balade en taxi, elles accompagneront la sieste du dimanche après-midi au chalet ou l'excursion de pêche sur le lac<sup>250</sup>.

On assiste effectivement au retour d'un long cycle, annoncé par une fièvre à venir, qui finira par « hanter nos vies quotidiennes ». Dans cet extrait, le baseball, par l'entremise de Jacques Doucet et Rodger Brulotte, en vient à se lier intimement à la nature profonde du Québec. En effet, le chalet, la pêche et même les embouteillages sur les ponts sont autant d'éléments qui peuplent l'imaginaire territorial d'ici. Même son de cloche chez Réjean Tremblay, qui désigne les commentateurs radiophoniques par leurs surnoms : « Groutcho et Pantoufle font partie de la vie des Québécois. Même de ceux qui ne trippent pas fort sur le baseball à la radio<sup>251</sup>. » Et lorsque Rodger Brulotte confie qu'il « se retrouve dans le salon, dans la chambre à coucher, dans l'auto des gens<sup>252</sup> », ce n'est plus seulement la nature profonde du Québec qui est touchée, mais aussi sa nature intime.

Pour Réjean Tremblay, « Il n'y a que le baseball à avoir réussi à donner un goût de fête à son match inaugural. Et cette fête est liée au printemps<sup>253</sup>. » Marc Robitaille, dans son « Ouverture » à *Une vue du champ gauche*, y va aussi d'un clin d'œil à cette célébration vernale, rappelant que « Tout le baseball opère sur l'idée que ça ira mieux. Une saison de baseball qui

---

<sup>250</sup> Réal Pelletier, *loc. cit.*

<sup>251</sup> Réjean Tremblay, *loc. cit.*

<sup>252</sup> *Ibid.*

<sup>253</sup> *Ibid.*

démarre, c'est toujours une bonne nouvelle, c'est le printemps et l'été qui reviennent<sup>254</sup>. »

« C'est dur à dire qui vient le premier : le mois de mai ou les Expos? Mais quand la fièvre arrive, il commence à faire très beau<sup>255</sup> », susurrerait Jean-Pierre Ferland en 1983. C'est un temps long que de vivre ici pour l'amateur de balle :

Dans deux mois, il va commencer à neiger. Après, il y aura de la neige partout sur le terrain d'en-bas, on verra même pas qu'il y a de la terre et du gazon à la place de la gravelle. Puis, dans six mois, ça va commencer à fondre. Dans sept mois seulement, le grand Pete et moi, on va pouvoir commencer à se pitcher dans le rond-point parce que ce sera le seul endroit où il y aura pas de neige ni de bouette. Et dans huit mois, je vais commencer mon premier match de la nouvelle saison sur notre nouveau terrain neuf<sup>256</sup>.

Le match inaugural et le début de la saison – tout comme le baseball en général – témoigneraient effectivement dans les textes d'une sorte de rite de passage, à tout le moins d'un passage. Qu'il s'agisse du passage d'un lieu à un autre, d'une saison à une autre ou, comme nous l'avons vu, d'un état à un autre (d'un état clérical à un état sportif, c'est-à-dire de la religion catholique vers la religion du sport), les liens entre le baseball et le temps sont étroits. D'ailleurs son accointance avec la notion d'infini (un match pourrait durer toujours) en est la preuve première. Cela plaît et rebute à la fois. Le baseball c'est long, c'est long; il est une « profession de foi pour la durée contre l'instant<sup>257</sup> ». Or le rapport fondamental du baseball au temps est aussi prégnant dans la constitution de sa mythologie (genèse, héros) que dans l'essence même de sa nature (c'est-à-dire ses règlements, son pouvoir évocateur, ses statistiques, etc. ). C'est aussi de ce rapport constitutif que sont tirées les multiples références au monde de l'enfance dont regorgent les textes. Il devient un rite de passage implicitement

---

<sup>254</sup> Marc Robitaille, *loc. cit.*, p. 15.

<sup>255</sup> Jean-Pierre Ferland, *loc. cit.*

<sup>256</sup> Marc Robitaille, *op. cit.*, p. 138.

<sup>257</sup> Georges Desmeules, *op. cit.*, p. 166.

évoqué à travers le cheminement de l'enfant vers le monde adulte, menant à celui de la maturité sexuelle, à la découverte de l'autre.

## **CHAPITRE IV : SEXUALITÉ**

## Balle et sexe

Le baseball est le Kama Sutra de l'Amérique.  
Il a servi de maîtresse à tout un peuple,  
bien avant que ce dernier ne devine les extases de l'amour<sup>258</sup>.

Il semblait évident d'aborder les thématiques de l'écriture, de l'espace et du temps dans une analyse sur la place du baseball dans l'imaginaire québécois, parce qu'elles apparaissent comme des « lieux communs » de ce sport, tout particulièrement en ce qui a trait au temps et à l'espace. Les lectures ont prouvé que l'intuition était bonne. Le baseball est presque toujours perçu comme une métaphore de la « deuxième chance », d'une éternité contenue dans le jeu, d'un temps hors du temps (*It ain't over 'till it's over*), à vrai dire comme un sport insoumis au joug du temps et de l'espace : « Le baseball est le seul sport où les lignes du terrain s'éloignent vers l'infini, métaphore pour la conquête de l'ouest, la conquête de l'espace<sup>259</sup>. » Si, par ailleurs, ces thématiques peuvent correspondre à trois des quatre orbitales des « représentations montées en fictions » qui gravitent autour de la notion d'imaginaire social de Pierre Popovic<sup>260</sup>, il en est pourtant une très importante qui n'a pas encore été abordée, ou alors très peu et de manière très indirecte, celle de la vie érotique (« représentations des corps, des affects, des sentiments, du sexe<sup>261</sup> »). Parce que le sport est un lieu de jeu et de performance, il est aussi un lieu par excellence d'érotisation des corps.

---

<sup>258</sup> Georges Desmeules, *op. cit.*, p. 166.

<sup>259</sup> Marie-Claire Girard, *loc. cit.*, p. 50.

<sup>260</sup> La première concerne l'histoire et la structure de la société, la deuxième la relation entre l'individu et le collectif global et la troisième le rapport avec la nature. La quatrième est la vie érotique. Pierre Popovic, *La mélancolie des Misérables. Essai de sociocritique*, *op. cit.*, p. 40.

<sup>261</sup> Pierre Popovic, *ibid.*

## À la découverte de l'autre : une réussite amoureuse

Le baseball dans les textes se rapporte souvent à un temps particulier de la vie<sup>262</sup>. Comme nous l'avons vu, il est, ou il symbolise, un rite de passage. On remarque à plusieurs occasions la présence d'une sorte de « patron » à l'intérieur duquel se déploient des témoignages d'hommes (peu – ou pas – de filles à vrai dire) qui ont joué au baseball, pour passer à autre chose à l'adolescence ou à l'âge adulte<sup>263</sup>. Jacques Primeau raconte : « J'ai lancé jusqu'à l'âge de dix-huit ans puis j'ai pris ma retraite. [...] Je n'ai jamais rejoué au baseball. Bien sûr j'ai pratiqué la balle-molle, mais la balle-molle est au baseball ce que le ballon-balai est au hockey. Une caricature<sup>264</sup>. » Mario Jean confesse : « À 38 ans je ne joue plus au baseball. Je regarde. [...] À défaut d'être devenu un célèbre joueur de baseball, je suis devenu un célèbre humoriste<sup>265</sup>. » Pierre Cayouette va dans le même sens : « Je n'ai jamais atteint les ligues majeures comme Boog Powell. Je suis toutefois devenu journaliste... de tout sauf de sport<sup>266</sup>. » Ce sont là diverses manifestations d'une phase qui s'achève, menant vers un « ailleurs d'adulte ». Mais, parfois, le déclic vient d'un appel plus fort, hormonal, celui de l'attraction sexuelle. C'est ainsi que s'achève « Le temps des héros » de Marc Robitaille :

Mais rien ne pouvait plus être comme avant. À l'école j'avais remarqué que les guitares Norman semblaient davantage émouvoir la superbe Mary Lu Z. qu'une casquette bleu, blanc, rouge, même bien enfoncée sur la tête. Peut-être y avait-il d'autres façons d'occuper ses soirées d'été

---

<sup>262</sup> Vie personnelle (individu), mais aussi vie collective (société).

<sup>263</sup> Soulignons par ailleurs que la majorité des héros des « romans de baseball » d'ici sont des enfants (garçons), ou de très jeunes adultes, tandis que la plupart des héros des « nouvelles de balle-molle » sont des adultes (principalement des hommes, mais aussi quelques femmes). On ne trouve aucune occurrence d'un héros, ni même d'un personnage adulte, joueur de baseball, à l'exception du « joueur moyen » de Gilles Marcotte(c) (mais c'est un Américain venu jouer ici « au hasard des échanges »).

<sup>264</sup> Jacques Primeau, *loc. cit.*, p. 139-141.

<sup>265</sup> Mario Jean, « L'innocence et la poussière », dans *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 118.

<sup>266</sup> Pierre Cayouette, *loc. cit.*, p. 98.

que d'essayer de frapper les balles cassantes de Roger Veilleux [...], il fallait passer à autre chose<sup>267</sup>.

Le jeune homme découvre le pouvoir d'attraction de la gent féminine et, puisqu'il lui « fallait passer à autre chose », délaisse le sport. Son héros d'*Un été sans point ni coup sûr* en arrive aussi, presque à son insu, à oublier le baseball le temps d'un soir, grâce à l'attirance sexuelle :

Sophie et moi on était en pyjamas dans des couvertures de laine. On se parle jamais à l'école parce que les garçons et les filles c'est comme ça. [...] Mais là, nous on n'a pas arrêté de parler. J'ai remarqué qu'il y a des personnes à qui on trouve toujours quelque chose à dire. J'ai aussi remarqué que des personnes comme ça, il y en a pas beaucoup. À cause de la lumière de la lune, les cheveux noirs de Sophie avaient un peu de bleu dedans. C'était très beau, mais j'ai pensé que c'était mieux de rien dire de tout ça. J'avais fini par oublier la fin du match des Aristocrates...<sup>268</sup>

Dans le roman, la découverte de l'autre concorde non pas avec un abandon du sport, mais bien avec une amélioration de la performance individuelle sur le terrain. Et cette amélioration est liée, outre l'incursion timide dans la dimension érotique, à une capacité langagière, c'est-à-dire à un exercice réussi du pouvoir de la parole. La parole et la dimension érotique sont intimement liées.

Plus loin dans l'intrigue, on retrouve les deux personnages au début d'une nouvelle année scolaire – qui concorde aussi avec le début du secondaire (premier échelon du passage vers un monde adulte). Le garçon rencontre Sophie (« Je cherchais à voir Sophie depuis dix minutes sans que ça paraisse trop »), mais demeure d'abord interdit :

« Bof, tu sais, les cours... », j'ai dit pour avoir l'air quand même un peu cool, mais après ça, j'ai plus trouvé rien à dire à cause de ses cheveux noirs qui tombaient sur un côté de son visage, de ses petits yeux en amandes et à cause que je l'ai trouvé encore plus jolie que la fois de la lune, alors la conversation s'est arrêtée là, ce qui fait que j'ai pas dû avoir l'air trop cool finalement<sup>269</sup>.

Le pouvoir de séduction est directement lié au pouvoir de la parole : à cet instant le protagoniste perd son pouvoir de séduction parce qu'il ne maîtrise pas le langage (« j'ai plus

---

<sup>267</sup> Marc Robitaille, « Le temps des héros », dans *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 92.

<sup>268</sup> Marc Robitaille, *op. cit.*, p. 89.

<sup>269</sup> *Ibid.*, p. 135.

rien trouvé à dire », « la conversation s'est arrêtée là »). C'est Sophie qui mène le bal et qui tranche : « "En tout cas, bonne chance", elle a dit. BONNE CHANCE? Elle a dit bonne chance comme si elle s'attendait plus à ce qu'on se voie de l'année, plus du secondaire, plus de toute la vie<sup>270</sup>. »

Lors de leur nuit passée « dans des couvertures de laine », la tension et l'attirance sexuelle étaient aussi tributaires de la parole (« nous on n'a pas arrêté de parler », « on trouve toujours quelque chose à dire ») et, justement, l'envolée fantasmatique du héros s'était résorbée lorsqu'il avait décidé de se taire (« c'était très beau, mais j'ai pensé que c'était mieux de rien dire de tout ça »). Dans la scène de la rentrée, le garçon rate d'abord son entrée en matière parce que le langage lui fait défaut. Mais il se reprend de façon adéquate :

Elle se préparait à repartir avec son amie. C'est là que j'ai pensé à lui dire une dernière chose. « Ah oui, je voulais te dire : je suis pas d'accord avec toi pour Mack Jones. » Elle avait l'air de trouver que Mack Jones ça avait vraiment pas rapport.

– Moi, je trouve que les Expos devraient le garder l'année prochaine, j'ai dit. On devrait le laisser dans la gauche et faire joueur Bailey au premier but.

– Ah oui? Et on fait quoi avec Ron Fairly, d'abord? Elle a commencé à dire avant de se rendre compte qu'elle avait parlé beaucoup trop vite. Elle a commencé à rougir puis elle s'est dépêchée de dire à son amie qu'elles devaient y aller. [...] Des fois c'est vraiment le fun quand on pense à dire la bonne chose au bon moment, surtout que d'habitude quand on y pense c'est après<sup>271</sup>.

Il regagne un ascendant sur Sophie lorsqu'il utilise les mots justes au bon moment. Il y a là un transfert qui s'opère : c'est Sophie qui perd un peu de son autorité érotique (« elle avait parlé beaucoup trop vite. Elle a commencé à rougir »), au profit du garçon. Ce jeu de séduction, qui au final se résout tout de même par une « réussite », trouve un écho à la fin du roman dans les performances du jeune lanceur. Ce n'est pas par hasard si immédiatement après l'épisode avec

---

<sup>270</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>271</sup> *Ibid.*, p. 135.

Sophie, duquel il sort la tête haute (« c'est le fun quand on pense à dire la bonne chose au bon moment »), le protagoniste réussit enfin ce que jamais il n'avait su faire tout au long de l'été :

J'ai couru m'installer sur le monticule de terre tout neuf et le grand Pete est allé se placer derrière la plate. J'ai fait ma motion et j'ai lancé la balle de mon plus fort. La balle était partie pour aller directement dans le gant du grand Pete, mais à la dernière seconde, elle a changé de direction et il l'a ratée

– C'était une courbe, ça.

– Même pas vrai.

– Je te le dis. Ta courbe a courbé. Officiel.

J'étais pas sûr alors je lui ai lancé une autre balle, puis une autre, puis une autre. Toutes des balles qui courbaient en arrivant à la plate. Toutes de vraies courbes<sup>272</sup>.

La vie érotique du héros et de Sophie, mise au jour par l'entremise du baseball, est directement influencée par la maîtrise et le pouvoir de la parole, même si elle se résume, il est vrai, en une suite de non-dits et de fantasmes. Cette « victoire » symbolique dans la dimension de la vie érotique rebondit ici dans la vie « réelle » et se manifeste chez le narrateur sous la forme d'une balle courbe qui courbe enfin, métaphore probable de l'acquisition d'une puissance/capacité sexuelle jusqu'alors inaccessible à l'enfant.

Un autre exemple de réussite sexuelle combinée à une performance sportive frappe à la lecture de *C'était un 8 août*, d'Alain M. Bergeron. Le personnage de David, à sa première sortie avec Élise, tout juste avant leur premier *french* au cinéma, excelle dans une partie de mini-golf : « Je frappe ma balle. Mon coup est parfait, la balle grimpe la pente, file entre deux tiges et pénètre directement dans la coupe. Mon exploit nous vaut, à tous, une partie gratuite...<sup>273</sup> » La scène préfigure en quelque sorte celle qui suivra, quelques heures plus tard, lors de la projection de *Love Story* :

Élise prend l'initiative des choses. Elle passe son bras autour de mon cou. Elle approche son visage du mien. Je suis quasi paralysé. [...] Je ne dis pas un mot. Je ferme les yeux pour mieux me

---

<sup>272</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>273</sup> Alain M. Bergeron, *C'était un 8 août*, *op. cit.*, p. 59.

concentrer sur la sensation du doux et court baiser que pose Élise sur mes lèvres. [...] Elle sourit amoureusement. Je reprends le contrôle de mon corps. À mon tour de m'avancer, de mettre mon bras gauche autour des épaules d'Élise alors que ma main droite rejoint la sienne. Notre deuxième baiser est plus long, plus euh...humide<sup>274</sup>.

Le jeune homme est d'abord transi et muet (« Je suis quasi paralysé », « Je ne dis pas un mot »), mais finit par se ressaisir (« je reprends le contrôle de mon corps »), par aller de l'avant et *performer* : il réussit la conquête d'Élise. Cet accomplissement trouve son complément sportif un peu plus loin dans le récit lorsque David, porté à bout de bras et adulé de tous, devient le lanceur héroïque grâce à qui l'équipe locale remporte le championnat.

« Alors ne pense plus à quitter ton Élise et concentre-toi sur la partie, bon sang! » Michel m'assène un petit coup dans l'estomac. J'ai droit à un sursis. Mais en attendant, il y a un championnat à gagner. Pouf! Pouf! Pouf! Je retire le frappeur suivant sur trois prises. David est de retour! [...] La balle n'a pas franchi la distance que le bâton de Debigaré traverse déjà le marbre. Emporté par son élan, déséquilibré, il tombe à la renverse.

– Troisième prise! Retiré! crie l'arbitre.

Triomphant, je crie ma joie alors que les joueurs des DEUX équipes m'entourent pour me féliciter<sup>275</sup>.

*L'infernale fausse balle*, d'Alexandre Côté-Fournier, se termine sur une prouesse sportive du protagoniste (qui tout au long du récit n'avait pourtant démontré aucune aptitude ni pour le baseball ni pour les relations amoureuses) :

Tout le monde sourit, y compris ses parents. Il ne put s'empêcher de montrer sa joie à son tour. Lui qui n'avait jamais atteint le premier but venait de frapper un circuit et de donner l'avance à son équipe. À ce moment-là, Magalie lui sauta dans les bras et l'embrassa sur la joue. Gêné, Henri cessa de bouger et devint tout rouge. Après avoir vaincu sa peur du baseball, il lui faudrait encore du temps pour surmonter celle des filles<sup>276</sup>.

Son exploit inusité concorde avec un rapprochement de nature sexuelle. Même si le jeune homme ne résout pas immédiatement sa situation conflictuelle avec le sexe opposé, il y a

---

<sup>274</sup> *Ibid.*, p. 62-63.

<sup>275</sup> *Ibid.*, p. 70-72.

<sup>276</sup> Alexandre Côté-Fournier, *op. cit.*, p. 29.

là une ouverture rendue possible grâce au baseball : sa « peur des filles » n'est pas encore vaincue, mais il en viendra un jour à bout.

C'est également grâce à une performance sportive hors du commun que le héros de *Premier but* en vient à succomber aux charmes de sa coéquipière, bien que cette fois les rôles soient inversés : « comme si elle frappait des circuits comme ça tous les jours. Je la trouvais déjà pas mal, Nathalie. Je pense bien que ce coup de circuit m'a achevé. Il m'a fait pour de bon tomber amoureux d'elle<sup>277</sup>. » Réussir au jeu est un passage obligé pour une réussite en amour, et vice-versa.

Pour le sociologue Jacques Defrance, le sport « remplit des fonctions symboliques et produit des figures de la communauté d'appartenance, de l'excellence individuelle et de la réussite. De l'exploit sur les scènes sportives, les figures de champion s'enflent pour venir signifier la réussite totale, humaine, professionnelle, sexuelle, esthétique<sup>278</sup>. » Suivant cette logique, on se surprend moins du traitement que réservent certains auteurs à la performance sportive en lien avec la vie érotique. L'accomplissement d'un exploit sportif/sexuel témoignerait vraisemblablement, dans les textes vus comme chez Defrance, d'une manière pour l'individu d'entrer en contact à la fois avec sa propre individualité (humanité et sexualité) et sa collectivité (sa société, la communauté d'appartenance). Le baseball fait un pont entre le monde de l'enfant et celui de l'adulte : il y a d'abord le jeune homme en passe de devenir un « homme » (passage lié à l'acquisition d'une certaine maturité sexuelle et à la vie érotique), comme il y a le jeune homme en passe de devenir un « citoyen » (membre de la société défini par l'emploi qu'il occupera). Le baseball aide à négocier ces transferts. Notons par ailleurs que cette dimension de

---

<sup>277</sup> Roger Poupart, *op. cit.*, p. 52-53.

<sup>278</sup> Jacques Defrance, *Sociologie du sport*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 5<sup>e</sup> édition, 2006, p. 77.

la vie érotique associée à la réussite sportive, entre 1994 et 2014, concerne presque exclusivement les enfants; le monde des adultes n'y est pas soumis, un tout autre traitement lui est réservé. Qu'arrive-t-il lorsque le sport est synonyme de réussite, mais que la vie érotique ne suit pas ? Et lorsque l'échec ponctue les deux univers ?

### **Échecs amoureux**

Dans la nouvelle « Un joueur moyen<sup>279</sup> », dont nous avons fait au cours du chapitre précédent une lecture parcellaire, le Stade olympique devient un lieu de transactions et le baseball joue, dans une certaine mesure, un rôle d'éveilleur de conscience (afin d'accéder à la « vie seconde »). Alors que d'un côté les performances du joueur s'améliorent de façon exponentielle et inattendue, de l'autre son couple se défait; c'est dans le Stade que se produit la rupture amoureuse. En début de nouvelle, le baseballeur est constamment ramené à l'aspect quelconque de son caractère, à la fois dans son métier et dans son couple : « Il n'est pas un grand frappeur. Sa moyenne oscille autour de .230 » (p. 60), « il est un joueur moyen, essentiellement moyen [...], il n'est pas indispensable » (p. 62), « On l'accueille dans sa nouvelle équipe avec une certaine indifférence, et son départ ne fait pas d'histoires » (p. 62). Le rapport entre les époux est aussi marqué par une forme d'impuissance et une inégalité patente : « elle, une des déesses du campus, avec son intelligence aiguë, [...] lui, l'aimable jeune homme ordinaire » (p. 61-62), « Il lui convient tout à fait de vivre dans l'ombre de cette superbe étudiante » (p. 62), « L'éclat, la belle réputation, c'est son affaire à elle » (p. 62), « Il ne méritait

---

<sup>279</sup> Gilles Marcotte, « Un joueur moyen », dans *La mort de Maurice Duplessis*, Montréal, Boréal, 1999, p. 59-64. Toutes les citations suivantes viennent de ce texte.

pas cette grâce » (p. 62), etc. Ce n'est que lorsque cette inégalité en vient à s'estomper, en chute de nouvelle, que l'on assiste à la fin du couple. Dès le moment où la nature du joueur change, le regard et l'attitude des autres à son égard changent aussi : « La qualité régulière de son jeu lui a valu l'estime appuyée de quelques chroniqueurs sportifs. [...] Il s'est mis à frapper plus souvent, et surtout plus fort, plus loin. Il a amorcé, à l'arrêt-court, des doubles-jeux vraiment spectaculaires. » (p. 63) La jeune femme en vient finalement, elle aussi, à regarder « avec un peu d'inquiétude cet homme qui se déplace sur le terrain avec une aisance, une autorité inhabituelles » (p. 63). Les prouesses du joueur moyen (qui l'est de moins en moins, semble-t-il) culminent lorsqu'il frappe, sous le regard inquiet de son épouse, « le premier grand chelem de sa carrière » (p. 63). Mais à cet instant même où « il fait le tour des buts sous les applaudissements de la foule et de ses coéquipiers, il jette un coup d'œil sur les gradins » (p. 64) et la jeune femme a disparu, « Elle n'est plus là. » (p. 63) Il perd alors, en plus de la sexualité, un rapport au savoir qu'il continuait malgré lui d'entretenir par l'entremise de sa « déesse du campus » à l'intelligence aiguë. S'il avait su parler de toutes ces choses dont « il n'a jamais parlé » (p. 63), s'il n'avait pas suivi que des « cours allégés en lettres » (p. 61), le couple n'en serait peut-être pas arrivé là. Car le texte montre bien que le joueur ne sait pas *parler*, ne sait pas *dire* : « il n'est pas poète » (p. 63). Comme pour le jeune héros de Marc Robitaille, la sexualité – ou à tout le moins une facette de ce que l'on appelle la vie érotique – est associée au pouvoir de la parole. Si l'on maintient l'un, l'autre est maintenu; on rompt l'un et l'autre est rompu. Dans ce monde adulte, réussite sexuelle et performance sportive ne vont pas de pair : la réussite au jeu est plutôt synonyme « d'échec au lit ».

Chez Fred, l'antihéros de « Faits saillants » de Daniel Grenier, l'abandon du pouvoir de la parole mène aussi à la catastrophe, dont ses échecs amoureux et sportif sont le résultat. Le texte est construit de manière symétrique, de sorte que les deux histoires vécues par Fred se chevauchent : celle de Fred au jeu de la séduction et celle de Fred au jeu de balle.

Il pense à elle durant toute la game. Le soleil tape pas fort, mais il a chaud dans la face à chaque présence au bâton. / [...] juste après la fille a tourné le coin sur de la Couronne dans sa Mazda, pis en se penchant pour dire allo c'est moi ton passager, il s'est rendu compte tout de suite qu'en effet elle était cute en sale. / Il se fait striker out par Poulin en trois lancers, mais c'est pas grave, son cœur tapote fort<sup>280</sup>.

Le déroulement du match n'est pour Fred qu'une succession de coups ratés, de bourdes et d'accidents. Ses présences au bâton et ses présences en défensive se soldent toutes par de lamentables échecs : retrait au bâton, roulant passé entre les jambes, collision à l'entre-champ, fausse balle frappée tout près d'une mère qui allaite, etc. Même les hotdogs paient le prix de son étourderie : « Mayo lui crie de tchéker les hotdogs pour pas que ça crame pis il crie OK! NO PROB'! sauf que deux secondes après il pense à elle pis une fraction de seconde après à peine les gars sont là pis tout ce qu'il entend c'est ah shit bon ben on a-tu une deuxième batche de saucisses?<sup>281</sup> » La façon dont le texte est construit conduit le lecteur à penser que Fred a vécu une histoire avec Maude (« la fille [qui] a tourné le coin sur de la Couronne dans sa Mazda ») et que c'est parce qu'il « pense juste à elle durant toute la game » qu'il va de maladresse en maladresse sur le terrain. En effet, tout porte à croire qu'il a réussi, à force de recherches, à retrouver Maude et à posséder l'objet son désir, à assouvir ses envies.

Maude était belle en crise. Elle avait un rire super chill, relax, elle avait une façon de rire de ses jokes qui lui faisait croire que c'était dans la poche en sale. [...] Il s'est dit fuck, je peux pas remonter à Québec sans avoir fait un move, ça pas d'allure. [...] Il a sauté dans le métro pis dans

---

<sup>280</sup> Daniel Grenier, « Faits saillants », *loc. cit.*

<sup>281</sup> *Ibid.*

un bus pis il a débarqué en face de l'édifice avec ses couilles pis pas de fleurs pantoute, juste ses couilles. Son feeling était bon<sup>282</sup>.

On apprend plutôt qu'au terme de ses tribulations dédaléennes dans l'hôpital Santa Cabrini, Fred renonce à faire la cour à Maude; qu'il renonce même, dans un élan inattendu de couardise, à lui adresser la parole.

C'est Maude Lamarche que tu cherches? Ben oui, de Québec. Maude Lamarche de Québec. Ben sûr qu'à travaille ici Maude, là elle est en pause dans la salle 0-521, c'est super pas loin, c'est juste de l'autre côté de la grosse plante là-bas. Il a avalé, c'était sec dans sa gorge, il a cligné des yeux vingt-mille fois. Il suait en sale. [...] Fuck. Il y avait plus de temps à perdre. Fred s'est penché vers Rodrigo. Il lui a dit excuse-moi Rodrigo, va falloir que j'y aille pis là il avait la mine basse en sale. [...] je me sens super mal, mais je pourrai pas rester, faque, ben, c'est ça, eille, chow faut que j'aille me préparer j'ai une game de balle, faut vraiment qu'on la gagne celle-là<sup>283</sup>.

Il choisit inexplicablement la *game* plutôt que la fille. À l'instant où il se tait et perd au jeu de la séduction, Fred devient l'antihéros total. Rétrospectivement, tout s'écroule : ses déboires sportifs sont le pendant direct de ses déboires amoureux, la somme compactée et amoncelée de ses échecs. « Les émotions. L'intensité. La fille versus la game », dira-t-il en fin de nouvelle. Parce qu'il échoue dans sa vie érotique, toute grâce sportive lui est inaccessible et lui échappe irrémédiablement.

Des similitudes existent entre le texte de Daniel Grenier et celui de Mathieu Poulin « Attendre sa balle », en ce sens que l'on y suit les péripéties doubles d'un jeune homme qui tente tout à la fois de devenir joueur de balle-molle et d'oublier pour de bon son ex-petite amie. Au début du récit, le personnage de Nathaniel Bélanger est aussi pitoyable sur le terrain qu'en amour. Dès sa première apparition au bâton, il a « une pensée pour Josiane, son ex. Elle qui lui disait qu'il ne faisait jamais rien. Il allait lui montrer, esti. La conne, la câlce de conne. Qu'elle

---

<sup>282</sup> *Ibid.*

<sup>283</sup> *Ibid.*

aille chier<sup>284</sup>. » Mais sa pseudo-tentative de vengeance avorte vite puisqu'elle s'exprime sous la forme d'un élan risible et d'un *strike out* : « Il s'élança à nouveau, en vain, sur le troisième lancer et tous purent constater que l'étrangeté du swing initial n'était pas accidentelle. [...] Sur le banc des joueurs, le silence régnait désormais et on avait le réflexe de détourner le regard, comme lorsqu'un handicapé est contraint de faire une action menaçant sa dignité<sup>285</sup>. » Parallèlement, le texte insiste sur l'état navrant dans lequel est alors plongée la vie érotique du héros :

Il arriva chez lui, où il trouva, dans sa boîte courriel, un message de Josiane. [...] Après sa lecture, Bélanger ferma aussitôt l'onglet et tenta de faire comme si de rien n'était. Il n'avait pas envie de gérer ça, et de toute façon il ne savait pas quoi répondre. Il tenta de noyer son inconfort dans un trop-plein d'informations virtuelles [...] Mais en retournant vérifier ses courriels, il fût rattrapé par la réalité. Fuck, c'est vrai, Josiane... Il relut le message. Deux fois. Trois fois. Quatre fois. Bien sûr qu'il voulait la revoir, il l'avait tellement aimée. Mais il commençait tout juste à mieux aller, à passer à autre chose. [...] Il fallait qu'il résiste. Or le courage de lui dire non, il ne savait pas où le trouver, même pas avec tout cet alcool dans les veines. Câlince. Dépité, Nathaniel se résigna à regarder des vieilles photos de Josiane qu'il conservait dans son ordinateur, se masturba devant l'album de leur escapade au Spring Break en 2008, puis alla se coucher sans lui avoir répondu<sup>286</sup>.

Pourtant, suivant cet épisode peu reluisant, comme en réponse à sa médiocrité sportive et sexuelle, les choses commencent à bouger pour Nathaniel.

Mais crisse un moment donné fallait en revenir de son swing de marde, après tout il s'était quand même amélioré, comme tout le monde. Bon, peut-être pas au bâton – sa moyenne de 0.80, soit 5 en 62, en témoignait sans trop d'équivoque –, mais son jeu défensif avait tranquillement fait de lui un joueur apprécié pour sa fiabilité. [...] Il avait multiplié les beaux jeux, osant même, à quelques reprises, être franchement spectaculaire<sup>287</sup>.

Ce n'est que lorsqu'il commence à maîtriser l'art de la balle qu'il répond, avec un délai éloquent de près de trois mois et « dans un [*sic*] espèce d'état d'abandon<sup>288</sup> », au courriel initial de Josiane. Les deux histoires développées en parallèle se résolvent finalement lors de la grande

---

<sup>284</sup> Mathieu Poulin, « Attendre sa balle », *loc. cit.*

<sup>285</sup> *Ibid.*

<sup>286</sup> *Ibid.*

<sup>287</sup> *Ibid.*

<sup>288</sup> *Ibid.*

finale de la saison, à laquelle Nathaniel invite Josiane. C'est d'ailleurs lorsqu'il croit l'apercevoir dans les estrades que se produit un déclic : Bélanger, qui « attendait sa balle au marbre depuis douze jours, huit heures et vingt-trois minutes<sup>289</sup> », se décide contre toute attente à enfin faire contact. S'ensuit un improbable grand chelem qui donne la victoire à l'équipe et propulse Nathaniel au rang de sauveur : « Bélanger fut porté aux nues, souleva le trophée à bout de bras et répondit aux questions de plusieurs journalistes<sup>290</sup>. » Puis il se tourne vers Josiane : « Il la rejoignit, souriant, fier, plein de confiance. “Pis, comment t'as trouvé ça?”, lui demanda-t-il. “Bof, tsé, le base-ball, je trouve ça pas mal plate.” Et hop, comme ça, son deuil était fait<sup>291</sup>. » Le triomphe sportif du nouveau héros aboutit à la rupture définitive du couple Nathaniel-Josiane. Cependant, la rupture est ici associée à un événement plutôt positif, c'est-à-dire à la fin inopinée d'un deuil amoureux. Le baseball prend la place de la vie érotique, Josiane est remplacée par l'amour du sport. Mais Nathaniel est aussi, parmi les exemples vus précédemment, l'exception qui confirme la règle de l'échec amoureux *complet* chez l'adulte, puisque son grand chelem lui donne tout de même droit à une brève effusion érotique de la part de sa coéquipière : « Manue empoigna violemment sa tête et la blottit entre ses seins. Il savoura le moment<sup>292</sup>. »

---

<sup>289</sup> *Ibid.*

<sup>290</sup> *Ibid.*

<sup>291</sup> *Ibid.*

<sup>292</sup> *Ibid.*

## Passage à l'acte

La réciprocité entre flirt et baseball, entre jeu de séduction – ou jeu sexuel – et jeu sportif forme une trame narrative récurrente dans plusieurs textes. Cette connexion était d'ailleurs déjà exploitée dès 1965, dans *Les terres noires*, d'une façon claire et nette, comme technique narrative. Une tentative de séduction devient la métaphore d'une joute de baseball, ou vice-versa. Un jeune homme fantasque, poussé par ses instincts sexuels, se trouve, au jeu de l'amour comme au jeu de baseball, en situation de performance (« il savait que toute la bande suivait ses gestes ») :

Livier, quittant soudain son jeu, s'avança nonchalamment vers l'Inconnue. Il savait que toute la bande suivait ses gestes. Il aimait ce plaisir-là qui ressemble au baseball. Trois hommes sur les buts. Livier au bâton. Il laisse passer la première balle, la deuxième. « Strike two », crie l'arbitre. Livier crache dans ses mains [...]. Le lanceur ennemi fait un grand mouvement, lève très haut sa balle comme s'il l'offrait au ciel même. Livier bande ses muscles, frappe la balle à l'autre bout du champ et fait compter quatre points, ou frappe dans le beurre. Livier s'arrêta en face de la femme, lui sourit.

– Vous passez l'après-midi chez les Bastien en face?

Elle fit oui de la tête. Pas d'arbitres pour compter les coups. [...] Il lui fallut un moment pour retrouver l'équilibre et essayer encore de voler un point.

– Si vous vous ennuyez, je peux vous montrer les alentours. Je vous amènerai jusqu'au ruisseau dans le petit bois. [...] On ira plus loin, vous ne le regretterez pas. On sera seuls. On causera<sup>293</sup>.

Encore là, c'est un jeu de balle, de sexe et de parole qui se joue. Le pouvoir de la parole permet l'accession à la vie érotique. Dans un même ordre d'idées, mais d'une façon tout à fait différente, le texte « Bon match » de William S. Messier, aussi paru dans *Good eye!*, associe de manière indirecte le florilège des termes du baseball à la diversité des « jeux » sexuels. On aurait cru normal de n'assister qu'au blabla traditionnel concernant les amortis (« Ça fait que

---

<sup>293</sup> Jean-Paul Fugère, *op. cit.*, p. 29-30.

c'est quoi l'affaire des bunts là? On a tu le droit ou ben si on n'a pas le droit<sup>294</sup>? ») ou la sacro-sainte patience au bâton (« Attends ta balle, mon Leroy! »), mais c'est de choses beaucoup plus triviales dont on discute sur le terrain. De la même façon dont il faut expliquer au novice ce qu'est un double jeu (lorsque deux retraits sont effectués l'un à la suite de l'autre lors d'un même jeu), une souricière (quand un coureur se fait surprendre entre deux buts) ou l'*infield fly rule* (chandelle/ballon à l'avant-champ déclaré comme retrait automatique même s'il est échappé par un joueur en défensive), le personnage de Grenier passe le plus clair de son temps, au cours d'une partie de balle-molle, à expliquer à son coéquipier la nature d'une panoplie de perversions sexuelles :

– Une variante du Donkey Punch, c'est quand un gars demande à la fille c'est qui le boss juste avant de la frapper. Quand elle se retourne, il crie Rémy Girard. Ça, ça s'appelle un Rémy Girard. T'as la passe où une dizaine de gars sploutchent dans la face de la même fille. Ça, ça s'appelle un Bukakke. Une variante du Bukakke, c'est quand les gars sploutchent tous, chacun son tour, dans le même Tupperware pis ils vont tous ensemble le donner à une fille qui sait pas nécessairement ce qu'il y a dedans. Ça, ça s'appelle un Bukakke-mystère. T'as la passe où une fille branle le gars avec son aisselle. Ça, ça s'appelle un Right Guard. Si la fille s'est pas fait le poil des aisselles, ça s'appelle un Right Guard Plus. T'as la passe où le gars met la fille dans les founes, pis après dans la bouche pis que, sans faire exprès, il lui fait comme une moustache de crotte. Ça, ça s'appelle un Dirty Sanchez.

– Eurk.

– Oh ! L'attrapée [*sic*] du siècle ! Attaboy, Messier !

– Ostie de face à fesser dedans, pareil.

– Maudit fendant, Messier !

– C'est qui après Brodsky ?

T'as la passe où la fille fait une crotte sur le torse du gars pour s'asseoir dessus par après pis se frotter du devant vers l'arrière dans sa propre crotte. Ça, ça s'appelle un Cleveland Steamer. Dans la même catégorie, t'as la passe où le gars fait une crotte dans la viviane de la fille pour se mettre la bizoune dedans par après. Ça, ça s'appelle un Alabama Hot Pocket. T'as aussi la passe où le gars prend une bouchée de pizza, la crache dans la viviane de la fille pour se mettre la bizoune dedans

---

<sup>294</sup> William S. Messier, « Bon match », *loc. cit.*

par après. Ça, tu me vois venir, ça s'appelle une Pizza pochette. Si c'est Elvis Stojko qui le fait, c'est une Pizza pochette de McCain.

– Deux retraits, come on, les Céline, on part la machine<sup>295</sup> !

Le « savoir-parler » baseball dont nous avons déjà fait état s'adapte selon les contextes et les interlocuteurs, et il peut être lié à une découverte ou à une performance de nature sexuelle ou érotique. Ou il peut simplement servir de cadre structurel pour accueillir une diversité de discours (de nature sexuelle par exemple) qui en épousent la forme et dont les terrains de jeu sont les principaux témoins.

Il existe chez l'enfant une communauté d'espoir entre le baseball et la vie érotique, plus précisément entre la réussite sportive et la découverte de l'autre. Ce passage obligé, intrinsèquement lié au pouvoir de la parole, a pour lui une « valeur formative ». Chez l'adulte, les cartes sont troubles. La performance sportive ne garantit pas la réussite au lit et l'échec sportif est quant à lui indissociable, dans les textes vus ici, de l'incapacité à réussir sur le plan sexuel. Le baseball sert, il est vrai, de liant social, mais il ne peut pas jouer un rôle favorable d'entremetteur dans l'intimité. En ce sens, il restreint et condamne le sujet à sa condition solitaire (célibataire). Si certains *abandonnent* le baseball avec le temps, il a tout de même servi au jeune garçon à se construire une identité : une identité sexuelle/érotique (définie par le désir et la découverte de l'autre) et une identité sociale (définie entre autres par un emploi qui ne sera pas celui de joueur professionnel). Une fois adulte, s'il n'est d'aucun recours pour performer « au lit », il favorise tout de même la socialité.

---

<sup>295</sup> William S. Messier, *Ibid.*

## **CONCLUSION**

## Fin de partie

« Le baseball est zen : il sert à pénétrer plus avant les secrets de l'univers et du monde invisible<sup>296</sup>. »

Le baseball est-il le plus littéraire des sports? À cette question, la réponse n'est pas donnée. Il aurait fallu faire des comparaisons minutieuses avec d'autres sports, des tableaux cumulatifs, des échelles de degrés variables, etc. S'il n'est pas tout à fait un « sport littéraire » (qu'est-ce qu'un sport littéraire après tout : la lecture rapide, la dictée?), à tout le moins est-il affilié à la littérature, c'est-à-dire qu'il partage avec elle des liens de filiation évidents, comme il a été possible de le constater à plusieurs reprises. Assurément le baseball est un sport d'écriture et de lecture. Quant à savoir s'il est le plus plate d'entre tous, la réponse n'est pas donnée non plus, même si plusieurs indices le laissent croire. Mais il n'est pas ici question de faire son procès et la platitude recèle sans doute, à certains égards, des vertus *a priori* insoupçonnées. Le baseball demande de l'indulgence; il demande d'accepter les erreurs (de les pardonner aussi), de savoir se plier à son rythme particulier, de maîtriser un « art de regarder passer le temps », peut-être parfois un art de la nonchalance. La littérature n'est-elle pas, comme l'a déjà proposé Hermann Hesse, un art de l'oisiveté<sup>297</sup> ? Les deux disciplines se rejoindraient-elles essentiellement dans cette idée ambiguë (puisque cette oisiveté n'est absolument pas oisive)? En réalité, « pénétrer les secrets de l'univers et du monde invisible » n'est ni simple ni de tout repos. Le baseball est peut-être un art de la platitude, mais il résiste et persiste tout de même dans le monde actuel, comme un fragment du temps qui nous renvoie à une image surannée de nous-mêmes, comme un fragment, un vestige qui nous relie encore à une autre époque, elle-

---

<sup>296</sup> Marie-Claire Girard, *loc. cit.*, p. 50.

<sup>297</sup> Hermann Hesse, *L'art de l'oisiveté*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Le livre de poche. Biblio », 2002, 286 p.

même raccrochée à un idéal pour certains (genre de paradis, perdu ou à venir) ou à un passage révolu pour d'autres (dont nous pouvons résolument nous passer). Évidemment, il ne fait pas l'unanimité : s'il a bon nombre d'aficionados, il rime aussi parfois (souvent) avec une aversion des plus obstinées et est associé à une sorte de degré zéro de l'envie. Christiane Duchesne s'en confesse justement dans *Une vue du champ gauche* : « Je me dis que je devrais, à cause de ma nature paisible, être une fan de baseball. [...] J'ai attendu. Jamais le miracle ne s'est opéré, jamais la moindre envie ne s'est manifestée, jamais rien qu'un terrible ennui et un vaste sentiment d'impuissance. Baseball ou libido zéro, c'est du pareil au même<sup>298</sup>. » Cet aveu d'impuissance, de nature éminemment sexuelle, ramène d'ailleurs à l'avant-plan l'importance de la dimension de la vie érotique liée au baseball dans plusieurs textes, bien que, dans ce cas, il la malmène au point du lui enlever toute incidence, tout pouvoir générateur et fédérateur. Là, le sport est un objet fermé sur lui-même, incapable de s'affranchir de sa platitude intégrée, incapable de « signifier » outre mesure et surtout incapable d'aider l'individu à le mettre en contexte dans son monde ou à se mettre lui-même en contexte dans le monde :

J'ai pris la peine de passer une soirée au Stade olympique, tentant vaillamment de partager le plaisir de la foule. J'ai essayé de jouer avec des enfants [...]. Ils ont ri, les petits, ils étaient morts de rire, j'ai été leur belle attraction. Je me suis assise sagement devant mon poste de télé en en espérant sentir sourdre les prémises d'une nouvelle passion<sup>299</sup>.

Parce que le baseball n'est pas un « sport clé en main<sup>300</sup> », il est plus que normal de trouver à son contact bon nombre de démissionnaires. Philippe B. commence sa chanson « Autoportrait (sans lunettes) » par un aveu qui va en ce sens : « Je suis un garçon qui s'endort

---

<sup>298</sup> Christiane Duchesne, « Zen autrement », dans *Une vue du champ gauche*, Montréal, les 400 coups, 2003, p. 82.

<sup>299</sup> *Ibid.*

<sup>300</sup> Par opposition, par exemple, au soccer, un jeu somme toute « rudimentaire » dont il est possible de comprendre assez rapidement les règles et le fonctionnement.

en regardant le baseball<sup>301</sup>. » Démissionnaires qu'un des narrateurs du roman *Laisse*, de Jean-François Chassay, ne tient pas en haute estime :

Mais il existe sur Terre des gens qui connaissent le baseball et qui *n'aiment pas* ça. Entendons-nous bien : Dieu existe, et uniquement dans le but de damner pour l'éternité ces énergumènes. [...] Et si ces gens qui n'aiment pas le baseball se disent qu'en enfer ils pourront y échapper, ils se trompent. Lourdemment. Car lorsque les feux de l'enfer leur lécheront les pieds, quand des essaims d'abeilles leurs crèveront les yeux, quand on les émasculera lentement, quand on les sodomisera avec une tige d'acier passée au fer rouge, au-delà de leurs cris de douleur, ils entendront ceux du seul joueur de baseball qui mérite de se trouver à leurs côtés : Ty Cobb<sup>302</sup>.

En outre, pour tous ceux et celles que cela préoccupe, il ne serait pas non plus « notre » sport, parce qu'il n'est pas d'ici<sup>303</sup>. Le narrateur de *Je m'ennuie de Michèle Viroly* tranche ainsi : « rolland-garros est le royaume du tennis, montréal celui du hockey, new-york celui du baseball<sup>304</sup> ». D'où peut-être la désaffection nationaliste qui lui est associée, par opposition à l'engouement nationaliste dont bénéficie le hockey (« notre » sport national). C'est l'idée que soulève d'ailleurs Gilles Marcotte(c) en accusant le baseball de n'être pas « né natif ». Mais il souligne cependant avec tact qu'il « fait partie de notre culture passive, qui est d'ailleurs très riche<sup>305</sup> ». Cette culture passive serait une sorte de *culture par la bande*, culture à rebond dont seuls certains échos nous touchent, de façon diffuse ou en différé, jamais de façon totalement franche. « Nous aimons ce sport, mais il est encore vague dans notre imaginaire, et le restera probablement toujours », écrit Marie-Claire Girard dans « Le paradis reconstruit<sup>306</sup> ».

---

<sup>301</sup> Philippe B., « Autoportrait (sans lunettes) », *La grande nuit vidéo*, Bonsound, 2017.

<sup>302</sup> Jean-François Chassay, *Laisse*, op. cit., p. 97-98.

<sup>303</sup> Même si George Bowering prétend qu'il est « *the great canadian game* » dans « Baseball and the Canadian Imagination ».

<sup>304</sup> Victor Lévy-Beaulieu, op. cit., p. 50.

<sup>305</sup> Pierre Popovic, Entretien avec Gilles Marcotte. De la littérature avant toute chose, op. cit., p. 50.

<sup>306</sup> Marie-Claire Girard, loc. cit., p. 52.

Relevant d'une culture passive peut-être, mais tout de même véhiculé dans une culture de résistance<sup>307</sup>, il possède une unicité dont nul ne peut taire ou ignorer la valeur. Au-delà du gigueur du stade du parc Jarry, du traditionnel « Valderi-valdera » entonné aux matchs, du Bingo de Roger D. Landry au Stade olympique<sup>308</sup> ou de la « Polka des Expos » de l'organiste Fernand Lapierre, il a surtout été adopté et, n'en déplaise à Gilles Marcotte(c), adapté en français. C'est une caractéristique absolument unique, toutes nations confondues. Le monde du baseball s'est doucement imposé ici, au fil des ans, comme une langue de la communauté, où vocabulaire et imaginaire sont généralement partagés et intégrés. Jacques Poulin écrit qu'il y a « au Québec, depuis peut-être un siècle, un grand nombre de gens qui [pratiquent] le baseball [...] et qu'ils le [font] en français. Un français qui avec les années [est] devenu élégant et précis<sup>309</sup>. » Il faut lire à cet égard le billet du 4 novembre 2010 de *L'Oreille tendue*, intitulé « La langue du baseball à travers les âges (genre)<sup>310</sup> », qui rend essentiellement compte de certaines modifications apportées au vocabulaire québécois du baseball, de 1920 à 1937 (du *lapin* nous sommes passés au *coup rasant*, puis à ce que l'on appelle aujourd'hui le *roulant*<sup>311</sup>). Pour les passionnés ou les curieux que la question de la *langue québécoise du baseball* intéresse, il n'est pas superflu de consulter ensuite le « Petit lexique des termes du baseball » publié en 1969 dans *Le baseball*<sup>312</sup>, afin de prendre la mesure de sa constante évolution au cours du XXe siècle (par exemple : le « Grand Quatre » est devenu le grand chelem, le « jeu facultatif » est devenu

---

<sup>307</sup> L'allusion est faite quant à la place de la langue française au Canada et dans les Amériques.

<sup>308</sup> Les jeux de hasard étaient (et sont toujours) interdits par la MLB. Une « permission spéciale » avait été accordée aux dirigeants des Expos.

<sup>309</sup> Jacques Poulin, *Chat sauvage*, Montréal, Leméac, coll. « Babel », 2000, p. 138.

<sup>310</sup> <http://oreilletendue.com/2010/11/04/la-langue-du-baseball-a-travers-les-ages-genre/>

<sup>311</sup> Balle frappée au sol.

<sup>312</sup> Larry Ouellette et « Lefty » Boisvert, « Petit lexique des règles du baseball », dans *Le baseball*, Montréal, Les éditions de l'Homme, coll. « L'Homme et le sport », 1969, p. 17-19.

l'optionnel, etc.). En guise de complément terminologique, voici quelques termes relevés dans les citations de ce mémoire, qui ne sont peut-être ni élégants ni précis, mais résolument vernaculaires : mitte (gant de baseball), calotte (casquette de baseball), à la vache (position du voltigeur), swigner (élan au bâton), swigner dans le beurre (élan dans le vide), carotter une balle (frapper une balle avec force), coussins (les buts), mettre du bois sur (faire contact avec la balle). Ces termes et expressions populaires, ajoutés aux termes normatifs employés par les commentateurs sportifs, « cristallisent » en quelque sorte le langage du baseball, tel qu'il est employé par les francophones d'Amérique<sup>313</sup> ».

Or, bien qu'il puisse faire figure de « langue de consensus » (connue et partagée), le baseball ne saurait servir à « coaguler » l'identité de la nation québécoise (bien que selon nous, par son ambivalence, il la mime). Gérard Bouchard rapporte quelques « traits bien connus de la culture québécoise » dans « Une nation, deux cultures : continuités et ruptures dans la pensée québécoise traditionnelle (1840-1960) », dont « son obsession de la différence par rapport à ses voisines, ses attitudes ambivalentes – faites de refus et d'attirances – à l'égard de la culture américaine, son complexe de l'étranger, qui est un amalgame de xénophilie et de xénophobie<sup>314</sup> », pour traiter des rapports entre culture populaire et culture savante. Selon lui, la réhabilitation de la culture populaire en tant que culture nord-américaine s'est d'abord faite au Québec « sous le rapport le moins ambigu qui soit : celui de la langue<sup>315</sup> ». S'il se réfère plutôt à l'apparition et à l'emploi du joul dans les médias et dans la littérature (aux alentours

---

<sup>313</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>314</sup> Gérard Bouchard, « Une nation, deux cultures : continuités et ruptures dans la pensée québécoise traditionnelle (1840-1960) », dans Gérard Bouchard, avec la collaboration de Serge Courville (dir.), *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 3.

<sup>315</sup> *Ibid.*

de 1955-1960), nous croyons que l'adaptation en français du baseball, dans la Belle Province, participe du même processus. C'est-à-dire qu'elle témoigne d'une volonté d'autonomisation ou d'affirmation de soi, tout en manifestant, de manière franche ou détournée, une fascination pour l'Américain, pour le *made in USA*. Le vocabulaire québécois du monde du baseball est encore truffé d'expressions et de mots anglais. La preuve en est le mot baseball lui-même, que nous avons finalement gardé tel quel (délaissant la « balle au camp » de l'abbé Étienne Blanchard [1920], ou la « balle aux buts » de la Société du parler français [1937]<sup>316</sup>).

### **Apparitions furtives**

Acteur d'une culture passive ou non, vague ou non dans l'imaginaire, ou précisément parce qu'il vivote dans un entre-deux, le baseball stimule l'écriture : les journalistes rendent compte au jour le jour des joutes des différentes équipes et de leurs humeurs personnelles, il sert de cadre narratif et de thème aux œuvres de fiction, aux chansons, aux publicités, des travaux scolaires y sont dédiés, etc. L'écriture-baseball forme une textualité vivante qui convie pêle-mêle l'espace, la ville, la fiction, la fascination pour le circuit, le Stade olympique honni, les terrains encombrés, l'infini, le temps, une « ancienne » et une « nouvelle » religion, la vie érotique, les hotdogs, la bière et le printemps.

Mais il existe une autre manifestation dont il faut rendre compte avant de terminer, en lien avec la notion de culture passive, de culture par la bande, qui n'est ni associée dans les textes à un motif structurel ou à une plus-value métaphorique; c'est ce que nous appellerons ici

---

<sup>316</sup> Voir <http://oreilletendue.com/2010/11/04/la-langue-du-baseball-a-travers-les-ages-genre/>

les « apparitions furtives ». Elles sont comme des instantanés, des flashes venant ponctuer les textes, où le baseball (un terme, un objet ou un patronyme s’y référant) fait subrepticement surface. Elles n’ont pas pour fonction d’organiser le récit, ce sont des références laconiques dont il faut cependant tenter de saisir le rôle. L’extrait de la chanson de Philippe B. cité un peu plus tôt en est un exemple. En voici quatre autres.

Dans *Pourquoi Bologne* d’Alain Farah (2013), on lit :

Les enfants qui jouent au hockey devant chez le voisin s’interrompent et se rassemblent autour de moi, curieux de l’effigie de l’athlète reproduite sur ce verre qu’on donnait dans les stations-service à l’achat d’un plein d’essence. Je n’arrive pas à voir s’il s’agit de Tom Foley, l’arrêt-court des Expos de Montréal, ou d’un sportif qui connaîtra du succès, à Séoul ou à Albertville<sup>317</sup>.

Voilà une apparition pour le moins inusitée où le narrateur est dans le flou quant à l’image sur son verre, mais où il réussit tout de même à nommer un joueur plutôt méconnu des Expos et, tour de force encore plus notable, la position qu’il occupait sur le terrain. Le verre est utilisé comme un objet de référence temporelle – Séoul et Albertville en sont des indices aussi – renvoyant à l’enfance du narrateur (fin des années 1980, début 1990). Il apparaît comme une réminiscence du passé, floue certes, hantant tout de même le personnage, vestige de la prégnance d’un pan de sa « culture passive », ici associée à la culture populaire. La ville de Montréal est d’ailleurs représentée dans le roman par une accumulation de lieux-leurres, de trompe-l’œil, d’objets faux-semblant, d’incertitudes et de glissements de sens. Ce simple verre des Expos de Montréal fait partie de cette suite d’éléments et participe, jusqu’à un certain point, à la construction personnelle des imaginaires urbain et populaire hallucinés du personnage principal.

---

<sup>317</sup> Alain Farah, *Pourquoi Bologne*, Montréal, Le Quartanier, « Série QR », 2013, p. 87.

Le narrateur du *Plongeur* de Stéphane Larue (2016) rapporte ce souvenir :

Je vois un segment où les Yankees sont au bâton. Dans la Ligue américaine c'est l'équipe préférée de mon père. C'est la seule équipe que je reconnaissais quand j'étais jeune à part les Expos. Le Yankee Stadium est plein à craquer. Par contraste, ça me remet en tête la dernière game des Expos au Stade olympique. Le stade était presque vide. [...] Les Padres avaient lavé les Expos. Mais ça avait valu la peine de venir m'asseoir une dernière fois dans ce stade-là avec mon père, où il m'avait si souvent emmené enfant. On y allait peut-être dix fois par été, si ce n'est pas plus. C'est un de ces étés-là qu'il m'avait donnée sa mitte de balle-molle. On se lançait la balle des heures après souper, en jasant, parfois jusqu'à ce qu'il fasse noir<sup>318</sup>.

Ici, le monde de l'enfance est directement évoqué. Une relation de partage père-fils sous-tend la scène et le rapport du narrateur au baseball, son rapport au temps, en est totalement imprégné, d'une manière assez positive. Le souvenir est également marqué par un acte de transmission intergénérationnel, symbolisé par le cadeau de la mitte et les « jassettes ». Par ailleurs, le souci de réalisme du roman – enfin, un certain souci de réalisme – quant aux descriptions de la ville (rues des quartiers Hochelaga, Centre-Sud et Plateau Mont-Royal, le Roy Bar, le Stade olympique, CHOM FM, etc.) fait contraste avec la brève description du dernier match des Expos à Montréal. L'équipe locale n'a pas « été lavée » par les Padres de San Diego, mais bien par les Marlins de la Floride (9 à 1). Le stade n'était pas « presque vide », comme le prétend le narrateur, puisque 31 395 spectateurs ont assisté à la rencontre. De deux choses l'une, soit la fiction corrompt ce qui semble être une vérité toute simple, un fait historique, et la littérature mêle les cartes comme elle sait si bien le faire, ou alors c'est que le baseball, encore une fois, est un sport d'erreurs. Peut-être est-ce aussi les deux à la fois.

Un peu plus loin dans le roman, les fameux verres des Expos font aussi surface :

Bob a réussi à récupérer presque deux onces de whisky. Il les a versées dans des verres des Expos.  
— S'cuse, il reste juste ça de propre.

---

<sup>318</sup> Stéphane Larue, *Le plongeur*, Montréal, Le Quartanier, coll. «Polygraphe», 2016, p. 17-18.

Il avait Marquis Grissom et moi Larry Walker. Il a mis une glace dans chaque verre en disant qu'on n'était pas censés boire ça de même<sup>319</sup>.

Dans cet extrait, contrairement au précédent, mais à l'image de celui de *Pourquoi Bologne*, le baseball se résume strictement à un objet promotionnel, un artéfact tout droit sorti des boules à mites. Présenté de manière plutôt péjorative, il est visiblement hors-norme : on ne boit pas de whisky dans un verre de *balle* (« S'cuse, il reste juste ça de propre »). Les patronymes associés aux années 1990 renforcent l'aspect vétuste ou inapproprié des verres, par le fait même l'aspect vétuste et inapproprié du baseball dans le contexte (même si Walker et Grissom étaient des vedettes du club).

Dans sa chanson « Montréal \$ud » (2014), le groupe Dead Obies évoque aussi l'équipe de Montréal :

Une semaine avant d'avoir 18, j'aurais pu turn out un adulte  
Décoré d'icitte, décalisser du \$ud \$ale  
... Je voulais être Mark Grudzielanek  
J'ai servi des Mezzo lattés, bummin' around les pupilles  
Dilatées<sup>320</sup>

Témoin du passage de l'enfance à l'âge adulte (légalement du moins), le baseball est associé au rêve, à un désir de devenir Mark Grudzielanek afin de « décalisser du \$ud \$ale », à un désir de performance en atteignant les Ligues majeures que l'on retrouvait aussi chez Pierre Cayouette, Mario Jean et les narrateurs d'*Un été sans point ni coup sûr* et de *Premier but*. L'auteur de la strophe raconte en note de bas de page : « J'ai joué au baseball de quatre à quatorze ans [...]. J'étais un fan des Expos. Ironiquement j'ai arrêté de jouer pour avoir plus de temps pour chiller<sup>321</sup>. » Comme si dix années s'étaient subitement envolées en fumée, non pas cette fois

---

<sup>319</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>320</sup> Dead Obies, « Montréal \$ud », dans *Montréal \$ud*, Montréal, Bonsound, 2014, p. 55.

<sup>321</sup> *Ibid.*, p. 56.

pour aller à la découverte de l'autre, comme l'ont montré les passages analysés dans « Balle et sexe », mais plutôt pour « bummin' around les pupilles dilatées ».

Un dernier exemple (bien sûr, le recensement n'est pas exhaustif) est tiré de *La sœur de Judith*, roman de Lise Tremblay paru en 2007. Le baseball y est associé à deux personnages diamétralement opposés. D'abord Régis, « l'idiot du village » mordu de baseball : « À l'hôpital, on lui avait donné des médicaments trop forts et cela lui avait brûlé des cellules du cerveau. Avant ça, il était normal<sup>322</sup>. » Régis passe sa vie à traîner « son gant de baseball, [...] aussi un vieux portefeuille de cuir bourré de cartes de joueurs de hockey et de baseball<sup>323</sup> ». Lors d'un match, un joueur vient « porter un coke à Régis et une calotte des Expos. Régis hurl[e] de joie<sup>324</sup>. » L'autre personnage est Marius, « Le plus beau gars qu'on a jamais vu. [...] Il est presque toujours là, même les soirs où il ne joue pas. Il est souvent marqueur, s'occupe de l'équipement, de la bière et de séparer les joueurs lors des échauffourées<sup>325</sup>. » Le baseball est représenté par une somme d'objets (calotte, gant, cartes de joueurs, équipement, bière), mais aussi comme le sport fétiche du pauvre garçon dont la médecine a pulvérisé les capacités intellectuelles et comme le passe-temps du plus beau gars de Chicoutimi. Produit (dérivé) d'une époque particulière, située au tournant des années 1960, le baseball joue dans le texte un rôle de paysage de communauté/paysage communautaire. Pourtant, les personnages qui lui sont rattachés demeurent, par leur nature, exclus du reste de la masse et isolés chacun à sa manière.

Si elles sont parfois liées au souvenir, les apparitions furtives peuvent aussi n'être qu'*objectifiées* (en ce sens qu'elles sont réduites à leur qualité d'objets) ou que réifiées : mitte,

---

<sup>322</sup> Lise Tremblay, *La sœur de Judith*, Montréal, Boréal, 2007, p. 10.

<sup>323</sup> *Ibid.*

<sup>324</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>325</sup> *Ibid.*, p. 86.

verres, calotte, cartes de joueurs, etc. Elles témoignent néanmoins de l'inclusion de ce sport dans la culture populaire québécoise, peut-être aussi du peu d'importance (de sérieux?) relatif qu'il y occupe. Mais il est capital de s'intéresser à ces objets, à ces apparitions furtives dans les textes et au baseball comme thème littéraire, puisqu'ils nous permettent, comme le souligne Jarrett Rudy, « d'étudier les pratiques qui constituent la culture populaire, d'une part, et qu'ils nous incitent à poser un ensemble de problématiques essentielles liées à la culture québécoise et aux rapports de pouvoir, d'autre part<sup>326</sup> ».

Il faut se rendre à l'évidence : il est plus souvent ici question de hotdogs et de casquettes que de symbolisme culturel ou identitaire (comme aux États-Unis). Beaucoup de lieux communs hantent les textes, d'où une redondance marquée dans les thèmes (oui, les hotdogs reviennent sans cesse, mais aussi le monde de l'enfance, les « attends ta balle », les circuits, la bière, l'infini, la religion, etc.).

À la lumière des lectures faites dans le cadre de ce mémoire, le titre *Squeeze* s'est imposé. Un *squeeze*<sup>327</sup> est un amorti sacrifice ou un amorti suicide lorsqu'il y a un coureur au troisième but : une tentative de faire évoluer les choses (possibilité de faire marquer le coureur), tout en acceptant de (peut-être) perdre au change. C'est un jeu peu utilisé, risqué, un peu fantasque; un jeu de dernier recours, dont les chances de réussite sont minces; un jeu qui crée un effet de surprise, justement parce qu'il semble tout droit sorti de nulle part. Bizarrement, c'est probablement dans les apparitions furtives, ces espèces de *squeeze play*, que se joue l'essentiel du baseball dans l'imaginaire social entre 1994 et 2014 au Québec. Elles

---

<sup>326</sup> Jarrett Rudy, « Introduction. Approches matérialiste et symbolique dans l'historiographie de la culture populaire au Québec », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, 9, 2, 2006 [2007], p. 11.

<sup>327</sup> Les auteurs du « Petit lexique des termes du baseball » proposent une francisation inusitée du terme : « Le risque tout » (p. 18). La tournure n'est pas mauvaise du tout, mais elle n'a pas trouvé sa place dans l'usage courant.

donnent une clé pour faire une lecture globale du phénomène, où s'entrecroisent américanité (dette états-unienne), cultures populaire et savante, culture par la bande et langue française. Le baseball ici s'intègre à ce que Jan Baetens appelle « la culture américaine du *melting-pot*<sup>328</sup> », qui tend à accueillir à bras ouverts les différences culturelles liées à la nature fourmillante du (nouveau) continent. Mais, justement, peut-être s'y perd-il un peu. S'il est vague dans notre imaginaire, comme le dit Marie-Claire Girard, sans doute est-ce parce que c'est le parti que nous avons choisi. Pris dans une culture par la bande, soumis à une sorte de mise à distance, coincé, « *squeezé* » entre le désir de ne pas lâcher prise sans toutefois s'investir à fond, le baseball est ailleurs et toujours un peu ici à la fois.

Il sait demeurer vague, imprécis, mais il sait demeurer.

Il n'y a rien  
rien  
qu'un simple vent  
virevoltant  
sur une plaine  
de béton,  
et les Astros de Houston  
en avril.  
Rien de précis<sup>329</sup>.

---

<sup>328</sup> Jan Baetens, «La culture populaire n'existe pas, ou les ambiguïtés des *cultural studies*», *Hermès, La Revue*, 42, 2005, p. 12. URL : <http://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2005-2-page-70.htm>

<sup>329</sup> Michel Albert, « Baseball, 2 », dans *Poèmes et autres baseballs*, Montréal, Triptyque, 1999, p. 84.

## BIBLIOGRAPHIE

### CORPUS

Archibald, Samuel, « Put me in coach », dans *Good eye! Treize textes qui parlent de balle*, Poème sale, 2012.

<http://poemesale.com/2012/10/16/samuel-archibald-put-me-in-coach-fragments-deternite/>

B., Philippe, « Autoportrait (sans lunettes) », *La grande nuit vidéo*, Bonsound, 2017.

Beaulieu, Victor-Lévy, *Je m'ennuie de Michèle Viroly*, Notre-Dame-des-Neiges, Éditions Trois-Pistoles, 2005, 240 p.

Bergeron, Alain M., *C'était un 8 août*, Saint-Lambert, Soulières éditeur, 1999, 152 p.

Bergeron, Alain M., *La dangereuse fausse balle*, Charlesbourg, Éditions FouLire, coll. « Rire aux étoiles », 2008, 72 p.

Blanchet, Bruno, « Un immense bol de toilette », dans Catherine Mathys (dir.), *Stadorama. 25 points de vue sur le Stade olympique*, Montréal, VLB éditeur, 2016, p. 76-77.

Brochu, André et Marcotte, Gilles, *La littérature et le reste. Livre de lettres*, Montréal, Quinze, coll. « Prose exacte », 1980, 185 p.

Brown, William, *Les fabuleux Royaumes-Royals. Les débuts glorieux du baseball professionnel à Montréal*, Montréal, Éditions Robert-Davies, 1996, 192 p.

Camus, Albert, *Le mythe de Sisyphe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 11, 1994, 183 p.

Canty, Daniel, « Tintin dans la Batcave. Aventures au pays de Robert Lepage, épisode 7 », *Liberté*, 295 (53 : 3), avril 2012, p. 63-79. <http://id.erudit.org/iderudit/66339ac>

Cayouette, Pierre, « Membre à vie », dans Marc Robitaille (dir.), *Une vue du champ gauche*, 2003, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 95-98.

Chassay, Jean-François, « 55-107 », dans Robert Beauchemin (dir.), *Avoir dix-sept ans*, Montréal, Québec/Amérique, 1991, p. 123-129.

Chassay, Jean-François, *Laisse*, Montréal, Boréal, 2007, 187 p.

Côté-Fournier, Alexandre, *L'infamale fausse balle*, Montréal, Bayard Canada, 2014, 76 p.

Dead Obies, *Montréal Šud*, Montréal, Bonsound, 2014, 139 p.

Desmeules, Georges, *Le projet Syracuse*, Québec, L'instant même, 2008, 242 p.

Dion, Jean, « Tu la veux où ? », dans Marc Robitaille (dir.), *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 35-38.

Ducharme, Réjean, « Une ville bien ordinaire », sur Robert Charlebois, *Le chanteur masqué*, Garou productions, 1996.

Duchesne, Christiane, « Zen autrement », dans Marc Robitaille (dir.), *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 81-82.

Farah, Alain, *Pourquoi Bologne*, Montréal, Le Quartanier, « Série QR », 2013, 207 p.

Ferland, Jean-Pierre, « Baseball », *Les Expos de Montréal*, GSI musique, 1983.

Fugère, Jean-Paul, *Les terres noires*, Montréal, HMH, coll. « L'arbre », 6, 1965, 199 p.

Gervais, P., « Viens danser Youppi! », *Les pee wee du pop*, K-Tel, KF-209, 1983.

Girard, Marie-Claire, « Le paradis reconstruit », dans Marc Robitaille (dir.), *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 49-52.

Gough, Laurence, « Le petite gars deviendrait une étoile de la balle-molle », dans *Good eye! Treize textes qui parlent de balle*, Poème sale, 2012.

<http://poemesale.com/2012/10/19/laurence-gough-le-petit-gars-deviendrait-une-etoile-de-la-balle-molle/>

Grenier, Daniel, « Faits saillants », dans *Good eye! Treize textes qui parlent de balle*, Poème sale, 2012. <http://poemesale.com/2012/10/20/daniel-grenier-faits-saillants/>

Hesse, Hermann, *L'art de l'oisiveté*, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Le livre de poche. Biblio », 2002, 286 p.

Homel, David, « Le salut par le jeu », dans Marc Robitaille (dir.), *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 55-58.

Hood, Hugh, « Ghosts at Jarry », dans *None Genius without This signature*, Downsview, ECW Press, 1980, p. 44-56.

Jean, Mario, « L'innocence et la poussière », dans Marc Robitaille (dir.), *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 117-119.

King, Ronald, « Les Expos : 1969-2014 », dans Marc Robitaille (dir.), *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 151-158.

Larue, Stéphane, *Le plongeur*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe », 11, 2016, 568 p.  
Leblanc-Poirier, Daniel, *Gyrophares de danse parfaite*, Montréal, L'écrou, 2010, 66 p.

Lemelin, Roger, *Les Plouffe*, Québec, Institut Littéraire du Québec Ltée, 1954, 344 p.

Les Appendices, « Le baseball 2 (partie 02) », épisode 63, Télé-Québec, hiver 2014.  
<http://lesappendices.telequebec.tv/episodes/episode-63/9566/baseball-2-partie-02>

Marcotte, Gilles, « Un joueur moyen », dans *La mort de Maurice Duplessis*, Montréal, Boréal, 1999, p. 59-64.

Martel, Richard, « J'ai failli faire un fou de moé », dans *Mon livre à moé*.  
[http://sb35.com/livre\\_a\\_moe/contenu\\_chronique2014\\_2.htm](http://sb35.com/livre_a_moe/contenu_chronique2014_2.htm)

Martel, Richard, « Numéro 2 pour 5 », dans *Mon livre à Moé*.  
[http://sb35.com/livre\\_a\\_moe/contenu\\_chronique2014\\_1.htm](http://sb35.com/livre_a_moe/contenu_chronique2014_1.htm)

McFadden, David, Bowering, George et Albert, Michel, *Poèmes et autres baseballs*, Montréal, Triptyque, 1999, 109 p.

Messier, William S., « Bon match », dans *Good eye! Treize textes qui parlent de balle*, Poème sale, 2012. <http://poemesale.com/2012/10/24/william-s-messier-bon-match/>

Ouellette, Larry et Boisvert, « Lefty », « Petit lexique des règles du baseball », dans *Le baseball*, Montréal, Les éditions de l'Homme, coll. « L'Homme et le sport », 1969, p. 17-19.

Pellerin, Gilles, « La géométrie du souvenir », dans Marc Robitaille (dir.), *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 151-158.

Plante, Raymond, « Éloge de la fausse balle », dans Marc Robitaille (dir.), *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 121-130.

Poulin, Jacques, *Chat sauvage*, Montréal, Leméac, coll. « Babel », 2000, 225 p.

Poulin, Mathieu, « Attendre sa balle », dans *Good eye! Treize textes qui parlent de balle*, Poème sale, 2012. <http://poemesale.com/2012/10/25/mathieu-poulin-attendre-sa-balle/>

Poupart, Roger, *Premier but*, Montréal, Leméac, coll. « inter », 1990, 155 p.

Primeau, Jacques, « Rosemont, le baseball et mon père », dans Marc Robitaille (dir.), *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 133-141.

Robitaille, Marc, « Le temps des héros », dans Marc Robitaille (dir.), *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 85-92.

Robitaille, Marc, *Un été sans point ni coup sûr*, Montréal, Les 400 coups, 2004, 143 p.

Robitaille, Marc (dir.), *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, 188 p.

Sabourin, Marcel, « Certaines balles ne reviennent jamais », dans Marc Robitaille (dir.), *Une vue du champ gauche*, Montréal, Les 400 coups, 2003, p. 168-179.

SAAQ, Courtoisie et partage de la route 2016, « Gant de baseball ».

<https://saaq.gouv.qc.ca/transcription-textuelle/transcription/2311/gant-de-baseball/>

Savard, Jason, « À 'balle pure », dans *Good eye! Treize textes qui parlent de balle*, Poème sale, 2012. <http://poemesale.com/2012/10/27/jason-savard-a-balle-pure/>

Spinelli, Michel, « Le coin du marqueur », Montréal, *Expos Match*, vol. 1, no. 1, 1993, p. 73-74.

Tremblay, Lise, *La sœur de Judith*, Montréal, Boréal, 2007, 166 p.

Usereau, Alain, *L'époque glorieuse des Expos*, Sainte-Angèle-de-Monnoir, LÉR, 2009, 323 p.

Verreault, Mélissa, « Les fausses balles (nouvelle) », dans Catherine Mathys (dir.), *Stadorama. 25 points de vue sur le Stade olympique*, Montréal, VLB éditeur, 2016, p. 132-139.

## **CRITIQUE ET THÉORIE** (sociocritique, histoire culturelle, analyse de textes, sociologie)

Arcand, Bernard et Bouchard, Serge, *Du pâtre chinois, du baseball et autres lieux communs*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1995, 216 p.

Arcand, Bernard et Bouchard, Serge, *Quinze lieux communs*, Montréal, Boréal, coll. « Papiers collés », 1993, 212 p.

Archibald, Samuel, *Play Ball ! Speed colloque sur l'imaginaire du baseball*, Université du Québec à Montréal, 18 juin 2015.

<http://oic.uqam.ca/fr/evenements/play-ball-speed-colloque-sur-limaginaire-du-baseball>

Bachelard, Gaston, *La poétique de l'espace*, Paris, Quadrige/Presses universitaires de France, 1998, 214 p.

Baetens, Jan, « La culture populaire n'existe pas, ou les ambiguïtés des *cultural studies* », *Hermès, La Revue*, 2, 2005, p. 70-77.

Barthes, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, 268 p.

Bauer, Olivier et Barreau, Jean-Marc (dir.), *La religion du Canadien de Montréal*, Montréal, Fides, 2009, 192 p.

Bérubé, Renald, « Fork ball et langue fourchue : le baseball, sa pratique et son langage (et sa "translation" française) », *RSSI*, vol. 22, no 1-2-3, 2002, p. 179-209.

Bouchard, Gérard, « Une nation, deux cultures : continuités et ruptures dans la pensée québécoise traditionnelle (1840-1960) », dans Gérard Bouchard, avec la collaboration de Serge Courville (dir.), *La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1993, p. 3-47.

Bowering, George, « Baseball and the Canadian Imagination », *Imaginary Hand. Essays by George Bowering*, Edmonton, NeWest Press, coll. « The Writer as Critic », 1, 1988, p. 43-52.

Cha, Jonathan, « "La ville est hockey". De la hockeyisation de la ville à la représentation architecturale : une quête urbaine », *JSSAC / JSÉAC*, vol. 34, no 1, 2009, p. 3.

Defrance, Jacques, *Sociologie du sport*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 5e édition, 2006, 126 p.

Harvey, Jean, « Le clergé québécois et le sport. 1930-1960 », p. 66-88, dans Harvey, Jean et Cantelon, Hart (dir.), *Sport et pouvoir. Les enjeux sociaux*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1988, 337 p.

L'Oreille tendue, « La langue du baseball à travers les âges (genre) », 4 novembre 2010.  
<http://oreilletendue.com/2010/11/04/la-langue-du-baseball-a-travers-les-ages-genre/>

Lassave, Pierre, *Sciences sociales et littératures. Concurrence, complémentarité, interférences*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Sociologies d'aujourd'hui », 2002, 243 p.

Maître, Jacques, « Religion populaire et populations religieuses », *Cahiers internationaux de sociologie*, 28, 1959, p. 95-120.

Martimort, Aimé-George, *L'Église en prière*, vol. 1 : *Principes de la liturgie*, Paris, Desclée, 1993, 309 p.

Mattelart, Armand et Neveu, Érik, *Introduction aux Cultural Studies*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2003, 121 p.

Melançon, Benoît, « Écrire Maurice Richard. Culture savante, culture populaire, culture sportive », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, 9, 2, 2006 [2007], p. 109-135.

Nareau, Michel, « Appropriation québécoise du baseball dans *Trente arpents* et *Les Plouffe* », *Essays in French Literature and Culture*, 46, novembre 2009, p. 203-221.

Nareau, Michel, *Double jeu. Baseball et littératures américaines*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres Essais », 2012, 395 p.

Nepveu, Pierre et Marcotte, Gilles (dir.), *Montréal imaginaire. Ville et littérature*, Montréal, Fides, 1992, 424 p.

Popovic, Pierre, *Entretiens avec Gilles Marcotte. De la littérature avant toute chose*, Montréal, Liber, coll. « De vive voix », 1996, 192 p.

Popovic, Pierre, *La mélancolie des Misérables. Essai de sociocritique*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres Essais », 2013, 310 p.

Roncoyallo, Marcel, *Les grammaires d'une ville. Essai sur la genèse des structures urbaines à Marseille*, Paris, École des hautes études en sciences sociales, coll. « Civilisations et sociétés », 1996, 510 p.

Rudy, Jarrett, « Introduction. Approches matérialiste et symbolique dans l'historiographie de la culture populaire au Québec », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, 9, 2, 2006 [2007], p. 11-25.

Thérenty, Marie-Ève, *La littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIXe siècle*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2007, 408 p.

Vitali-Rosati, Marcello, *S'orienter dans le virtuel*, Paris, Hermann, 2012.  
<http://vitalirosati.com/liseuse/spip.php?article1>

## PÉRIODIQUES

### *La Presse*

Bonnier, Alain, *Le baseball virtuel*, *La Presse*, « Sports », du 23 août au 24 septembre 1994.

Boisvert, Yves, « Ramener le soleil dans le stade », *La Presse*, « Débats », 13 octobre 2009.  
<http://www.lapresse.ca/debats/chroniques/yves-boisvert/200910/13/01-910672-ramener-le-soleil-dans-le-stade.php>

Brunet, Mathias, « Moises laisse parler son bâton », *La Presse*, « Sports », 3 mai 1995, p. 3.

Cantin, Philippe, « Une journée sans balle, c'est comme... », *La Presse*, « Sports », samedi 13 août 1994, p. F1.

Collard, Nathalie, « *Stadorama*. Le Stade, ce mal-aimé », *La Presse Plus*, « Arts », écran 7, 15 mai 2016.

[http://plus.lapresse.ca/screens/28d2d39f-cfde-4360-b951-b0dcc2796319%7C\\_0.html](http://plus.lapresse.ca/screens/28d2d39f-cfde-4360-b951-b0dcc2796319%7C_0.html)

Duguay, Robert, « Si peu d'histoire », *La Presse*, « Sports », mercredi 2 avril 1997, p. S2.

Godin, Marc-Antoine, « Match d'ouverture des Expos. Des partisans Survivor », *La Presse*, « Sports », samedi 24 avril 2004, p. S1.

Héту, Richard, « Le receveur espionnait les Allemands », *La Presse*, « Sports », 15 août 1994, p. H5.

Héту, Richard « Les Expos continuent de gagner... », *La Presse*, « Sports », lundi 15 août 1994, p. 5.

King, Ronald, « Balayage ! », *La Presse*, « Sports », lundi 8 août 1994, p. 3.

King, Ronald, « De quoi rattraper la fièvre », *La Presse*, « Sports », 3 mai 1995, p. 3.

King, Ronald, « Le cœur n'y était pas », *La Presse*, « Sports », mercredi 3 avril 1996, p. S3.

King, Ronald, « Plein sa casquette », *La Presse*, « Sports », 30 mars 1994, p. 9.

King, Ronald, « Une soirée parfaite », *La Presse*, « Sports », 24 avril 2003, p. S15.

Pelletier, Réal, « Le baseball est en ville », *La Presse*, « Nouvelles générales », samedi 9 avril 1994, p. A1.

Tremblay, Réjean, « La saveur d'un match inaugural », *La Presse*, « Sports », samedi 9 avril 1994, p. H2.

### *Le Devoir*

Dion, Jean, « Expos 2, Cards 1. Les Expos gagnent leur premier match, mais perdent encore du monde », *Le Devoir*, « Actualités », 2 avril 1997, p. A3.

Dion, Jean, « Ils étaient 47 001 : “C'est icitte que ça se passe”. Les Expos ont déçu à leur premier match », *Le Devoir*, « Actualités », samedi 9 avril 1994, p. A1.

Dion, Jean, « Montréal revit au rythme du baseball », *Le Devoir* (site web), 29 mars 2014.

Dion, Jean, « Plus qu'un sport », *Le Devoir*, « Plaisirs », vendredi 5 mai 1995, p. B1.

Marcotte, Gilles, « Adios », *Le Devoir*, « Sports », samedi 17 septembre 1994, p. B12.

Marcotte, Gilles, « Le baseball Alou », *Le Devoir*, « Sports », samedi 9 avril 1994, p. B12.

### *The Gazette*

Cowan, Stu, « Bittersweet memories in Expos book », *The Gazette*, 29 mars 2014.

URL : <http://montrealgazette.com/sports/book-tells-story-of-the-1994-expos>